

OCIÓN C



PQ1971

.C98

R65

1838

v.2

c.1



1080043067

64677/46



84-8

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





LE ROI

DES PAYSANS.

64-3

©

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®

LE ROI
DES PAYSANS

PAR

JEAN CZYNSKI

ET

MADAME GATTI DE GAMOND.

TOME SECOND.



Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

PARIS,

L. DESESSART, ÉDITEUR,

15, RUE DES BEAUX-ARTS.

1888

54485

29644



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

IMPRIMERIE DE M^{me} HUZARD,
RUE DE L'ÉPÉE, 7.

PQ 171
C98
R65
1838
U 2



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

FOURIER ET SON SYSTÈME.

A peine M^{me} Gatti de Gamond a-t-elle publié son ouvrage sur FOURIER ET SON SYSTÈME, que le JOURNAL DE L'AUBE, qui se fait remarquer par une appréciation consciencieuse de la doctrine du grand socialiste, a offert à ses lecteurs l'analyse de ce travail. Le feuillet consacré à l'examen de cet ouvrage a attiré une attention générale, tant par sa profondeur que par un résumé clair et précis de la doctrine elle-même. Jamais dans un cadre si étroit le système de Fourier n'avait été présenté d'une manière aussi lucide. Nous pensons être agréable au public en le reproduisant.

DESESSART, *éditeur.*

FOURIER ET SON SYSTÈME,

PAR M^{me} GATTI DE GAMOND (*).

Un livre de la plus grande portée, ce nous semble, vient de paraître. Il expose la solution entière du problème social. La doctrine abstraite et savante de Fourier n'était accessible qu'à un petit nombre d'intelligences privilégiées. Madame Gatti de Gamond vient de s'associer dignement à la gloire de l'immortel génie, en mettant à la portée de

(*) Un vol. in-8°; chez l'éditeur Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.

tous sa découverte de la loi d'attraction qui, en de certaines limites, régit le monde moral comme le monde physique. Nous remercions d'autant plus sincèrement l'auteur de cet exposé, que nous croyons que dans son livre sont indiquées les véritables bases du développement social, et nous invitons de toutes nos forces les hommes de pensée à y venir étudier la science nouvelle que le plus grand génie des temps modernes, méconnu de son vivant, a su faire jaillir des systèmes divergents qui luttent, se heurtent et s'entrechoquent, chaque jour, dans notre civilisation imparfaite. Mais bornons à ce peu de mots la déclaration de notre confiance dans la valeur des idées de Fourier. Nous tenons à ne pas nous constituer *à priori* le zélateur de ces idées. Nous aimons mieux, pour prouver que nous ne les adoptons pas en aveugle, présenter aussi succinctement que le comporte notre cadre, mais pourtant d'une manière complète, l'analyse de l'ouvrage qui fait le sujet des réflexions qui précèdent, en laissant ainsi le lecteur sous l'influence de ses propres impressions.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIVERS SYSTÈMES TOUCHANT LA DESTINÉE HUMAINE.

Bien que le malheur règne sur la terre et que le bonheur ne semble pas fait pour l'homme ici-bas, le besoin instinctif de félicité, le concours simultané de tous les hommes pour la posséder individuellement et collectivement, nous sont gages que Dieu nous l'accordera, et que les destinées sont proportionnelles aux attractions. Chacun des systèmes embrassés jusqu'ici touchant la destinée humaine est faux et incomplet. A la vérité, la religion païenne invitait au bonheur en excitant au plaisir et en donnant le libre essor aux passions; mais l'esclavage, la divergence des intérêts, et par suite la discorde et l'anarchie, mais l'avidité des jouissances, et son enfant le hideux égoïsme, la firent disparaître à jamais. Si quelque secte philosophique prêcha les austérités et l'abnégation, c'était comme digne au débordement des

passions. Ainsi, au lieu de les régler, il s'agissait de les détruire, système faux. Si quelques législateurs essayèrent de les refréner, ce fut par la contrainte et la répression, système également faux. La république modèle de Lycurgue, où les passions pourtant s'absorbaient au profit les unes des autres, périt par l'esclavage, la soif des conquêtes, un esprit étroit de nationalité et une égalité entièrement factice. Epicure, tout en faveur des richesses et des passions, considérait la masse du peuple et des esclaves comme seulement faits pour souffrir et travailler. Zénon, en niant la douleur, ne faisait que l'acte du plus ridicule orgueil. Le Christ, dont la morale fut et restera la source de tous biens et de toute vérité, posa, par la charité universelle, les premiers principes d'association, laissant aux hommes la recherche du code social qui en permettrait la plus large et la plus juste application. De nos jours, les économistes ont accepté tous les abus comme inhérents à la nature humaine, et ne font rien pour sauver les masses de la misère et des privations, par une égale répartition de la richesse. Les partis politiques, même le démocratique, voient dans la liberté et dans telle forme du gouvernement tout l'espoir de l'avenir. La doctrine de Saint-Simon a renfermé toutes les difficultés sociales dans le principe de l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, en donnant à chacun selon son travail et sa capacité; mais elle n'a pas trouvé la solution du problème social. Fourier est le seul qui l'ait trouvée, et il n'y a de bonheur pour l'homme que dans l'exécution de ses plans.

CHAPITRE II.

ÉTAT ACTUEL DES SOCIÉTÉS.

Les prisons, l'espionnage, la guerre, l'or devenu dieu unique, la fourberie, l'indigence, la prostitution, l'exploitation du faible par le fort, enfin le conflit des sentiments et la contradiction des intérêts: voilà les maux qu'enfante la civilisation.

« Partout, » c'est Fourier qui parle, « on voit chaque classe intéressée à souhaiter le malheur des autres. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles, et y crée de *bons procès* : le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres et bons catarrhes* ; le militaire souhaite une bonne *guerre*, qui fasse tuer moitié des camarades, afin de lui procurer de l'avancement ; le pasteur est intéressé à ce que la *mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts*, c'est à dire des enterrements à 1,000 fr. ; le juge désire que la France continue à fournir annuellement quarante-cinq mille sept cents crimes ; l'accapareur veut une *bonne famine*, qui élève le prix du pain au double et au triple ; *item* du marchand de vin, qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges, et *bonnes gelées* sur les bourgeois ; l'architecte, le maçon, le charpentier désirent un *bon incendie*, qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. » Et ce tableau n'est point exagéré ; toute la conquête que nous avons faite est dans le principe de l'égalité devant la loi et dans quelques institutions de liberté ; mais cela n'assure pas aux masses le *minimum* ou nécessités de la vie, ou du moins le droit au travail. Sans ce minimum point d'aisance, sans aisance point d'ordre et de liberté. Ainsi notre société civilisée est impuissante pour réaliser ce qu'elle promet.

CHAPITRE III.

ÉCONOMIE SOCIALE.

Inutilement la loi garantit des droits de liberté et d'égalité, quand elle ne garantit ni le pain quotidien, ni l'éducation, ni le travail, ni secours et appui pour l'enfance, pour la misère, les maladies et la vieillesse. Les deux tiers des populations vivent dans un état précaire de misère et de souffrance. La liberté pour le peuple, c'est de mourir sur un grabat. L'égalité, c'est d'aller pourrir en terre près de son semblable. Cependant la misère n'est point un vice organique dans la création. La prospérité et la richesse des

nations croissent en proportion de leur population et de la direction salubre imprimée au travail. Ici, madame Gatti de Gamond passe en revue les différentes plaies sociales qui affligent l'humanité. En première ligne elle place l'agiotage, fruit honteux de notre civilisation corruptrice. Se livrant ensuite à un examen statistique de la mendicité à Londres, à Liverpool, à Paris, à Lyon et dans toutes nos villes manufacturières, elle en tire cette conclusion, que la justice sociale est un amas d'iniquités. Puis au rang des agens inutiles viennent les tribunaux, qu'elle nous représente comme un corps nuisible et improductif. Pas d'établissements de prévoyance, pas un asile, pas un refuge pour le malheur : hôpitaux, prisons, bagnes, échafauds, gendarmes, police secrète, voilà la base des sociétés civilisées.

CHAPITRE IV.

ATTRACTION. — ASSOCIATION.

Après nous avoir signalé le mal, voici le remède proposé : Fourier n'a recherché qu'une loi, celle qu'a découverte Newton, qui régit les mondes, la loi d'attraction par laquelle tout se fait dans la nature avec amour et plaisir. Si cette loi régit tous les mondes physiques et les conduit à l'harmonie, elle est applicable aux sociétés du genre humain, comme à celles des astres et des animaux. S'il n'en était pas ainsi, où serait l'unité du système divin ? Il y aurait donc alors deux lois différentes ; mais le critérium de la loi des sociétés humaines devrait être sa sagesse, la somme du bonheur qu'elle produirait, l'harmonie qu'elle ferait régner dans les instincts, les penchants et les passions des hommes. Or, dans l'état actuel des choses, au sein de nos sociétés, tout est mal. Parmi les animaux, au contraire, tout est bien. Écoutons Fourier : « L'industrie, supplice des salariés et des esclaves, fait pourtant les délices de diverses créatures, comme castors, abeilles, guêpes, fourmis, qui sont pleinement libres de préférer l'inertie ; mais Dieu les a pourvues d'un mécanisme social qui attire à l'industrie

et fait trouver le bonheur dans l'industrie. Pourquoi ne nous aurait-il pas accordé le même bienfait qu'à ces animaux? Quelle différence entre leur condition industrielle et la nôtre? Un Russe, un Algérien travaillent par crainte du fouet et de la bastonnade; un Anglais, un Français, par crainte de la famine qui talonne leur pauvre ménage; les Grecs et les Romains, dont on nous a tant vanté la liberté, travaillaient par esclavage et crainte du supplice, comme aujourd'hui nos nègres des colonies. » D'après la loi d'unité, analogie de l'homme avec la création, le code divin, révélation permanente, consiste dans une loi d'industrie attrayante, découlant d'un mode d'association où tous les intérêts s'accordent et s'harmonisent au lieu de se nuire et de s'entrechoquer. A cette seule condition, l'unité de la création sera démontrée, l'homme sera en accord avec lui-même, avec l'univers, avec Dieu. L'attraction produit l'association, mais l'association perfectionnée, autre que celle que nous voyons chaque jour entre les hommes, basée sur la coalition des intérêts. La société est donc l'effet de l'attraction; mais cette société est une harmonie faussée. Il ne s'agit, pour la rendre juste, que d'appliquer au monde social la théorie de Newton sur l'équilibre de l'univers. L'application de cette théorie à la découverte de Fourier repose sur trois principes. Le premier consiste dans la réunion d'un certain nombre de familles, 1800 personnes environ, et dans la gestion unitaire des ménages. Le second principe est l'exploitation intégrale des travaux agricoles, domestiques et manufacturiers, et la répartition des bénéfices selon les trois facultés industrielles : capital, travail, talent. Le troisième principe est le travail rendu attrayant par la formation des travailleurs en groupes et séries, se relayant de deux en deux heures, et embrassant un grand nombre de travaux, au moyen de la division du travail, qui en rend la pratique extrêmement aisée. De là, multiplication des richesses et abondance générale, égalité des droits malgré les inégalités naturelles, respectées, utilisation de toutes les passions, maintien de tous les liens et affections de famille, destruc-

tion des intérêts exclusifs, liberté réelle par le développement des facultés et l'essor des passions, son union avec l'ordre, aucun ne pouvant vouloir ce qui est au détriment d'un autre, et chacun contribuant au bien de tous en voulant son propre bien; économie des neuf dixièmes sur l'ensemble de la gestion, substitution du travail attrayant au travail répugnant.

CHAPITRE V.

UNITÉ SOCIALE.

L'unité est la destinée divine des sociétés humaines, et la base est le phalanstère ou commune composé de 1,800 personnes, se ralliant, sous le rapport politique ou intérêts généraux, par voie élective, à une hiérarchie de congrès représentant toujours un plus grand nombre de communes, jusqu'au congrès d'unité sphérique délibérant au nom du globe entier. La commune est tout à la fois tout et partie, centre et extrémité; elle a une existence intérieure complète par elle-même, et se rattache aux autres par des liens d'échange et de service réciproques qui ne permettent à aucune de dominer sur une autre.

CHAPITRE VI.

LE PHALANSTÈRE OU COMMUNE. — MOBILISATION DU CAPITAL.

Le plus petit nombre qui puisse composer un phalanstère est de 400 individus ou 80 familles; le plus grand, 1,800 personnes ou 400 familles. Si plus ou moins, pas d'harmonie possible. Supposons l'essai d'un phalanstère à 400 familles, de gens d'aptitude et de spécialités différentes, de fortunes inégales, mais autant que possible graduées. Chacun apporte sa part de capital, de travail, de talent, ou seulement l'un des trois. Les logements sont de dimensions différentes, et il y a trois sortes de tables pour les diverses fortunes. Celui qui n'apporte que son travail

reçoit l'avance du *minimum* ; table, logement, vêtements dits de troisième classe. Chacun, recevant sa part pour les travaux auxquels il s'est livré, peut bientôt rembourser cette avance, faire des économies, acquérir du talent et participer à la rétribution du talent. Pour les vieillards, à la vérité, la rétribution du travail sera moindre, mais celle du capital plus grande. L'entretien des enfants jusqu'à quatre et cinq ans, des malades et infirmes, est aux frais de la commune. Point de fainéants dans le système du travail attrayant. 1828 actions transmissibles, et hypothéquées sur les meubles et immeubles, représentent le total de l'apport de chacun dans la commune. Chacun reçoit des actions ou coupons d'actions pour ce qu'il a fourni. Le capitaliste peut être externe ou simple bailleur de fonds, et a l'option d'un intérêt à 8 pour 100 ou d'une part au dividende attribué au capital. Les bénéfices de l'enfant, même de cinq ans, lui sont conservés et garantis sans frais jusqu'à sa majorité, et il lui est ouvert un compte au grand livre. Le taux de la répartition aux trois facultés industrielles est ainsi établi : cinq douzièmes sont attribués au travail manœuvrier, quatre au capital actionnaire, trois aux connaissances pratiques et théoriques. Vient maintenant la description d'un phalantère. Le centre est consacré aux salles de repas, de bourse, de conseil, de bibliothèques, d'études ; s'y trouveront encore réunis le temple, la tour d'ordre, le télégraphe, l'observatoire. A l'une des ailes sont relégués les ateliers bruyants ; à l'autre aile, le carayansérail avec ses salles de bal et de relations des étrangers. Les salles de relations publiques se nomment séristères. Près de la salle à manger sont des cabinets pour les divers groupes qui veulent s'isoler des tables communes, et en général, à côté de chaque séristère des cabinets adhérents favoriseront les petites réunions. Les étables et magasins sont situés vis-à-vis de l'édifice. La cour d'honneur et la place de manœuvre sont situés entre le palais et les étables. Il y a une cour d'hiver avec jardins plantés d'arbres résineux. — Le tout sera construit de manière que les relations soient promptes, que

tous les quartiers puissent être parcourus à l'abri au moyen de galeries pratiquées dans toute l'étendue de l'édifice, et que la température soit rendue chaude ou froide par des poêles et ventilateurs.

Les deux chapitres qui suivent sont consacrés à l'examen des économies et bénéfices résultant du ménage sociétaire et des avantages de la culture sociétaire. Pour résumer par des chiffres les résultats économiques garantis par Fourier, nous dirons qu'ils présentent une économie de neuf dixièmes sur l'édifice, de dix-neuf vingtièmes sur la tonnellerie, de neuf dixièmes sur le combustible, et ainsi de suite sur toutes les autres branches de consommation. Le principal avantage de la culture sociétaire est que, dans le régime harmonien, les distributions de culture s'établissent en pleine convenance avec le terrain, et qu'on répartit à chaque sol ce qui lui est assorti.

CHAPITRE IX.

INDUSTRIE ATTRAYANTE.

Le travail est une loi de Dieu, mais Dieu n'a pas voulu que le travail fût pénible ; il ne l'est ni aux animaux ni aux sauvages. Pourquoi le travail n'est-il répugnant que pour l'homme civilisé ? C'est parce qu'il est forcé, obligatoire, arbitraire, continu, monotone, isolé, sans rivalité ni émulation. Au contraire, tout travail volontaire est attrayant. Prenons pour exemple celui de la chasse et de la pêche, qui le plus souvent est passionné. Les sept huitièmes des hommes exercent des professions qui leur sont antipathiques. Ce que l'homme veut, c'est la variété. L'état normal de l'homme est de travailler pour son plaisir. Les femmes elles-mêmes sont, comme l'homme, susceptibles de s'adonner à une variété indéfinie de travaux, au lieu de l'être exclusivement aux soins domestiques.

CHAPITRE X.

ORGANISATION DU TRAVAIL PAR GROUPES ET SÉRIES PASSIONNÉES. — RÉPARTITION DU TRAVAIL, CAPITAL, TALENT.

L'organisation du travail doit avoir pour but de rendre les travaux attrayants et jamais forcés. Il faut donc 1° que chacun suive ses aptitudes, ses penchants dans le choix des travaux; 2° que les occupations soient alternées, que l'une fasse constamment diversion à l'autre, et qu'on ne soit guère occupé plus de deux heures à un même travail; 3° que tous les travaux soient organisés par séries (classes), groupes (genres), sous-groupes (espèces); de sorte que les travailleurs, toujours réunis, soient constamment animés par l'émulation, les rivalités et l'enthousiasme. Dans chaque groupe on subdivise les fonctions: elles se répartissent à trois ou quatre sous-groupes, qui se chargent spécialement de telle ou telle branche. Les séries sont affectées à autant de genres de différents travaux que la phalange en comporte. Moins une branche de travail est agréable, et plus la récompense est grande. Il y a d'ailleurs la série des dévoués, qui se charge de tout ce qui ne convient pas aux autres.

CHAPITRE XI.

ÉDUCATION.

Les sciences, les arts et les métiers sont appris dans la phalange par la pratique de tous les jours dans les différents groupes dont on est membre, et, au besoin, par la série des professeurs à laquelle chacun peut être appelé par sa vocation et son aptitude. Ce rôle convient surtout aux vieillards. Au reste, les leçons sont toujours accompagnées de la pratique, et données en présence même des objets sur lesquels travaillent les groupes. Ici les savants ne sont point des hommes de cabinet purement théoriques, ce sont des industriels, des hommes d'art, de métiers, d'action. Les

jeunes gens assistent aux leçons selon que leur inclination les y porte; jamais de contrainte. Mais il faut voir au commencement de ce chapitre de quels tendres soins l'enfance est entourée, et la supériorité de la première éducation harmonieuse sur la manière d'élever les enfants dans notre système de civilisation. Chaque commune ne pouvant renfermer des hommes éminents dans toutes les parties de l'enseignement, non plus que des collections complètes dans toutes les branches des arts et des sciences, ni des ateliers dans tous les genres d'industrie, il est facile aux jeunes harmoniens d'aller acquérir dans d'autres phalanges les connaissances qui leur manquent.

CHAPITRE XII.

ARMÉES INDUSTRIELLES.

Leur destination serait d'entreprendre tous les grands travaux ayant pour objet de restaurer les climatures par l'effet d'une culture générale, le rehaussement, le reboisement des montagnes, le boisement des déserts, fût-ce le Sahara, etc., etc. Conçoit-on ce qui résulterait d'une réunion de 500,000 hommes occupés à construire au lieu de détruire, comme cela se pratique aujourd'hui?

CHAPITRE XIII.

ADMINISTRATION UNITAIRE DE LA COMMUNE ET DU GLOBE.

Chaque phalange gouverne ses affaires par elle-même, et ne se rattache à l'administration générale des provinces, des royaumes, du globe, que pour ce qui est relatif aux intérêts généraux, tels que les travaux publics, les armées industrielles, la récompense des savants, des artistes, des inventeurs, etc. Elle s'y rattache par voie élective. Il y a élection partielle dans les groupes et les séries. Au reste, le pouvoir qui en résulte est limité aux fonctions où il s'exerce, et le chef de tel groupe peut se trouver inférieur dans tel

autre. Toute l'administration intérieure de la phalange est basée sur le même mode d'élection.

CHAPITRE XIII.

CONDITION DES FEMMES EN HARMONIE.

La vie harmonienne peut seule procurer aux femmes l'émancipation morale, c'est à dire une indépendance de position qui leur permette de ne jamais se vendre, de ne jamais se donner contre leur inclination, et qui leur rende ainsi leur influence sociale par l'empire des vertus et de l'amour. Le système de Fourier, en introduisant sans secousse, sans froisser ni heurter aucun intérêt, une société dans la société, résout toutes les difficultés de la position des femmes; sans modifier la législation ni proclamer des droits nouveaux, il les régénère, tarit les sources de corruption, réforme à la fois l'éducation et les mœurs par le seul fait de l'éducation unitaire et l'indépendance de la femme assurée par le droit au travail.

CHAPITRE XV.

RÉALISATION DU SYSTÈME DE FOURIER.

La doctrine de Fourier, qui respecte tout, qui satisfait à tout, qui, loin de léser, assure à tous des avantages incalculables par l'augmentation infinie de la richesse et sa juste répartition; cette doctrine est si séduisante, que, si une seule commune phalanstérienne était organisée, l'humanité serait de suite convertie à l'harmonie. Ainsi tout dépend du premier essai. Mais ce premier essai, comment le tenter? Convertir les pauvres et les classes moyennes n'est pas une chose difficile, mais comment se concilier les riches et les puissants? Madame Gatti de Gamond espère que si, moins heureuse que Filangieri et qu'Owen, l'école fouriériste ne peut débiter en France sur une grande échelle, elle pourra bientôt le faire sur l'échelle la plus simple, dont l'effet n'en sera pas moins de transformer comme par enchantement le globe entier.

Ce chapitre, le plus important de l'ouvrage, puisqu'il expose les moyens de réalisation du système de Fourier, renferme plusieurs paragraphes, dont le premier est consacré à l'étude du *garantisme*. Nous nous bornerons à le définir d'après Fourier : le *garantisme*, état de transition, terme moyen entre la civilisation et l'état sociétaire, est toute solidarité d'intérêts entre diverses industries, diverses classes sociales, toute garantie réelle et non fictive qui comprenne les masses et non une classe exclusive.

§ II. — *Compagnies actionnaires.*

Les principes d'association peuvent recevoir application aux compagnies actionnaires : 1^o par l'association du travail, du capital et du talent, c'est-à-dire des ouvriers, des maîtres et des capitalistes; 2^o par l'association de diverses compagnies organisées sur la même base, ayant principalement pour but la fabrication et la vente d'objets de nécessité. De là, plus de salaire, plus de précarité, plus de concurrence. Cette première réalisation par l'association domestique agricole serait une excellente préparation à celle par l'attraction industrielle, ou *travaux par groupes et séries*.

§ III. — *Fermes agricoles-industrielles.*

Une ferme agricole industrielle ne serait autre chose qu'une association des ménages et des travaux, composée d'environ quatre-vingts familles. Moyens d'exécution : bâtiment simple et commode pour les loger et n'en former qu'un ménage; bail à long terme des terrains avoisants, si on ne peut les acheter; échange de l'apport des capitalistes internes ou externes contre des actions hypothéquées sur la masse totale des immeubles; rétribution de chacun d'après son apport de travail, talent et capital. Dans les paragraphes IV et V de ce chapitre, madame Gatti de Gamond se livre à l'examen des possibilités de l'établissement du régime phalanstérien en Pologne et en Russie, en France, en Angleterre et en Belgique. Selon elle, l'abolition

de l'esclavage rendrait très facile l'introduction du système de Fourier dans le nord de l'Europe. L'Angleterre, la Belgique et la France, se prêtent d'une manière admirable à l'établissement du régime sociétaire par l'esprit d'association qui y règne, la liberté, l'esprit d'égalité, l'avantage d'une administration régulière, la fertilité du sol, les mêmes besoins d'amélioration au sort des classes ouvrières, de travaux d'intérêt général.

§ VI. — *Colonisation de l'Algérie.*

Elle ne peut s'opérer qu'au moyen de fermes agricoles-industrielles établies sur chaque lieue carrée, d'après le système phalanstérien. Ces associations seraient à la fois civiles et militaires.

§ VII. — *Éléments d'association.*

L'association a trois parties qui constituent un système extrêmement pratique par la facilité qu'on a à le décomposer, à l'appliquer, soit entièrement, soit partiellement. La première partie consiste dans l'association des ménages substituée au morcellement, à l'isolement actuels. Son économie est si évidente, que le seul obstacle à sa réalisation ne peut venir que de l'existence des constructions actuelles, qu'il faudra remplacer. La deuxième partie consiste dans l'association, en toute industrie, des travailleurs avec les chefs et les capitalistes. Elle entraîne l'abolition du salaire, la répartition équitable du travail, du talent et du capital, une solidarité réelle d'intérêts entre tous les associés. Enfin la troisième partie consiste dans le travail attrayant par groupes et séries.

§ VIII. — *Comptoir communal (sorte de garantisme).*

Le comptoir communal aurait pour principales propriétés : réduire de moitié la gestion domestique des ménages pauvres et moyens ; payer à jour fixe, par anticipation et

sans frais, les impôts de la commune ; avancer des fonds au cours le plus bas à tout cultivateur présentant des garanties ; procurer à chacun toute denrée au plus bas prix, en l'affranchissant des bénéfices intermédiaires des marchands et agioteurs ; assurer en toute saison des fonctions lucratives à la classe indigente. Le comptoir communal est un vaste ménage épargnant aux pauvres tous les menus travaux d'administration individuelle et les frais d'un local et d'ustensiles à part.

CHAPITRE XVI.

RESTAURATION DES CLIMATURES.

Elle se fera par la culture intégrale du globe et la distribution judicieuse des cultures. Fourier prouve qu'il en résultera un adoucissement de température de 30 degrés, et de plus une garantie de températures mitigées en froid et en chaud, et comportant au 45^e degré trois récoltes habituelles, au 60^e deux au moins.

CHAPITRE XVII.

COSMOGONIE.

La mort même, dans le régime harmonien, ne pourra altérer les joies résultant de l'état sociétaire. Fourier dissipe tous les doutes sur l'immortalité de l'âme ; il la résout par ce principe, que *nos destinées sont proportionnelles à nos attractions* (par l'immense désir que nous avons de revivre), parce que rien ne meurt, tout change et se transforme. Se rattachant au système de la création entière, et prenant pour guides les lois de l'analogie, Fourier élève une magnifique théorie de créations successives sur le globe, formant chacune une nouvelle période pour l'humanité, et de l'alternat ou transmigration des âmes dans l'autre vie et sur cette terre. Ses calculs ont tout prévu, et les destinées de notre planète, et les vies successives de nos âmes, tout jusqu'à la durée de notre globe et à l'âge des individus dans

l'état harmonien, jusqu'à la forme que nous revêtirons dans l'autre monde.

Jusqu'au chapitre XVII, nous devons le dire, madame Gatti de Gamond expose avec la plus grande lucidité et avec méthode la doctrine de Fourier. Mais il est à regretter que le chapitre sur la Cosmogonie ne présente pas les idées de Fourier avec toute la clarté qu'elles comportent. Non-seulement le canevas du système n'y est pas logiquement établi et dépourvu de termes abstraits, mais encore les raisons sur lesquelles l'inventeur s'est appuyé pour faire ses déductions n'y sont pas données : de sorte que les résultats qu'assigne Fourier paraissent plutôt les visions d'un cerveau malade que les conceptions d'un génie supérieur. A part ce reproche, nous n'hésitons pas à dire que madame Gatti de Gamond a complètement atteint son but ; que son ouvrage contribuera plus qu'aucun autre à populariser le premier et le seul de tous les systèmes qui embrassent dans toutes leurs phases les destinées humaines, et assignent le véritable moyen d'éviter à l'homme tous les maux qui l'assiègent, et de lui procurer toute la somme des biens dont sa double nature est susceptible.

Madame Gatti de Gamond, nous le disons avec confiance, a bien mérité de l'humanité ; son nom brillera dans l'avenir à côté de celui des fondateurs de la science sociale. Honneur à elle, gloire à Fourier ! et puissent des hommes généreux se présenter bientôt pour consoler sa grande âme en élevant le premier des phalanstères que des millions d'autres sont appelés à suivre immédiatement !

H. CARLET.

EN VENTE :

LE ROI DES PAYSANS, par Jean CZYNSKI et M^{me} GATTI DE GAMOND ; 2 vol. in-8° : 15 francs.

EUGÈNE, roman par M. Émile BARRAULT, auteur d'*Occident et Orient* ; 2 forts vol. in-8° : 16 francs.

Imprimerie de Madame HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

CHAPITRE XX.

LE TRIBUNAL.

Jacques de Melchlin ne s'était pas trompé. La vue de l'accusée s'appuyant sur le vénérable vieillard apaisa subitement la colère de la foule ; aux murmures succéda le silence, l'indignation fit place à la curiosité. On se serrait, on se pressait, chacun voulait voir la prétendue coupable.

l'état harmonien, jusqu'à la forme que nous revêtirons dans l'autre monde.

Jusqu'au chapitre XVII, nous devons le dire, madame Gatti de Gamond expose avec la plus grande lucidité et avec méthode la doctrine de Fourier. Mais il est à regretter que le chapitre sur la Cosmogonie ne présente pas les idées de Fourier avec toute la clarté qu'elles comportent. Non-seulement le canevas du système n'y est pas logiquement établi et dépourvu de termes abstraits, mais encore les raisons sur lesquelles l'inventeur s'est appuyé pour faire ses déductions n'y sont pas données : de sorte que les résultats qu'assigne Fourier paraissent plutôt les visions d'un cerveau malade que les conceptions d'un génie supérieur. A part ce reproche, nous n'hésitons pas à dire que madame Gatti de Gamond a complètement atteint son but ; que son ouvrage contribuera plus qu'aucun autre à populariser le premier et le seul de tous les systèmes qui embrassent dans toutes leurs phases les destinées humaines, et assignent le véritable moyen d'éviter à l'homme tous les maux qui l'assiègent, et de lui procurer toute la somme des biens dont sa double nature est susceptible.

Madame Gatti de Gamond, nous le disons avec confiance, a bien mérité de l'humanité ; son nom brillera dans l'avenir à côté de celui des fondateurs de la science sociale. Honneur à elle, gloire à Fourier ! et puissent des hommes généreux se présenter bientôt pour consoler sa grande âme en élevant le premier des phalanstères que des millions d'autres sont appelés à suivre immédiatement !

H. CARLET.

EN VENTE :

LE ROI DES PAYSANS, par Jean CZYNSKI et M^{me} GATTI DE GAMOND ; 2 vol. in-8° : 15 francs.

EUGÈNE, roman par M. Émile BARRAULT, auteur d'*Occident et Orient* ; 2 forts vol. in-8° : 16 francs.

Imprimerie de Madame HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

CHAPITRE XX.

LE TRIBUNAL.

Jacques de Melchlin ne s'était pas trompé. La vue de l'accusée s'appuyant sur le vénérable vieillard apaisa subitement la colère de la foule ; aux murmures succéda le silence, l'indignation fit place à la curiosité. On se serrait, on se pressait, chacun voulait voir la prétendue coupable.

On restait étonné à son aspect ; il semblait impossible qu'une personne si jeune et d'une beauté si touchante eût pu tremper ses mains dans le sang d'un innocent, d'un enfant ; si la vue d'Esterka ne produisit pas le même effet lorsqu'elle parut pour la première fois devant le peuple, c'est qu'alors ses cheveux en désordre, ses vêtements pauvres, sa frayeur, fortifiaient les préventions de la foule, tandis qu'aujourd'hui le soin de sa parure, le calme et l'assurance de son maintien, affaiblissent les soupçons, parlent en sa faveur : la première fois, elle était entourée par la garde, protégée par le roi ; aujourd'hui elle n'a d'autre soutien qu'un vieillard vénérable que la foule aime et respecte. Elle avait été surprise presque en flagrant délit ; maintenant le bruit circule que l'enfant est né mort, et n'a donc pu être assassiné ; on était convaincu de sa culpabilité,

dans ce moment on doute : toutes ces raisons réunies imposèrent le respect ou du moins le silence. Esterka arriva jusqu'au tribunal sans qu'une seule voix lui eût rappelé qu'elle était sous le poids d'une accusation capitale et qu'elle était *Juive*.

La première personne qu'elle aperçut en entrant dans la salle du tribunal, ce fut Ben-Himmel, son père ; elle jette un cri, et court se précipiter à ses genoux qu'elle embrasse ardemment. Tous les assistants, même les juges, même les gardes, furent touchés de la vive tendresse que témoignait la belle Israélite à son vieux père qui en vain voulait la relever. Elle restait à genoux, sa bouche collée sur ses vêtements, semblant l'implorer et lui demander le courage dont peut-être il avait lui-même besoin. Elle se tint dans cette position, tandis que son père, les mains sur sa tête, la comblait de ses plus tendres

bénédictions, jusqu'au moment où le président fit signe que l'audience allait commencer.

Alors elle se lève, et jette un regard scrutateur sur tous les objets qui l'environnent ; elle examine les juges qui tiennent son sort entre leurs mains, elle contemple le public nombreux prêt à la maudire, la garde et le bourreau prêts à exécuter l'arrêt sanglant, si elle est condamnée. Quelle ame forte ne serait pas ébranlée dans une si terrible attente ? Esterka sent frémir tout son être ; elle ne se rassure qu'en songeant à l'amour de Kasimir, et à sa puissance qui la protège ; il lui fallait cette pensée pour la soutenir, lorsqu'à l'entrée de la salle, près de la porte, ses regards rencontrèrent ceux d'un homme si pâle et si immobile, qu'on eût dit une statue de marbre, sur laquelle on aurait jeté un manteau noir. C'était Ben-Joseph ; mais du moins,

si sa figure ne lui donnait pas espoir, elle promettait la vengeance, elle disait : *Malheur à eux s'ils te condamnent !* Appuyé contre une colonne, il semblait qu'au moment de l'arrêt fatal il la voulait ébranler et faire crouler l'édifice, pour ensevelir sous ses décombres et les victimes innocentes et les juges impitoyables. Un Juif était là à ses côtés, les yeux fixés sur ses yeux, épiant un signe, n'attendant qu'un geste pour appeler tous ses coreligionnaires à une lutte terrible et désespérée. Esterka ne songeait plus à Ben-Joseph ; elle se réjouit à son aspect, car elle connaît sa puissance et se dit : *Lui aussi veille sur moi.*

Pourquoi Ben-Joseph ne cherche-t-il pas à rassurer les accusés par un regard consolant, par un sourire d'espoir ? Hélas ! c'est que lui-même tremble ; tout occupé à prévenir le massacre projeté pour le dimanche

de la Sainte-Ursule, il n'a pu suivre l'instruction du procès ; il n'a pu prendre aucune mesure, et voit les ennemis acharnés des Juifs, réunis, préparés, triomphants. Le prêtre Martin, surtout, rayonne de joie ; effectivement, il s'applaudit par avance, n'importe que les Juifs soient condamnés ou acquittés ; car, dans ce dernier cas, il compte sur l'indignation du peuple et sur le massacre du dimanche. Le pan de Wola est aussi présent ; mais sa figure morne n'exprime aucune pensée relative à ce qui se passe ; si parfois il sourit, on devine une gaieté factice, peu en harmonie avec le sentiment amer de sa ruine. Ben-Joseph aperçoit aussi de nouveaux témoins qui ne lui présagent rien que de sinistre ; mais ce qui l'étonne et l'effraie davantage, c'est de ne pas voir Grégoire. Grégoire ne fait pas partie du tribunal, un nouveau juge le remplace ; l'homme sur le-

quel il comptait le plus lui manque au moment du danger ; il craint, à voir la joie qui brille dans les yeux du prêtre Martin, que Grégoire ne soit devenu sa victime ; la pensée ne lui vint pas que son ami ait pu le trahir ou le délaïsser. Voilà pourquoi il songe à la vengeance plutôt qu'au salut de Ben-Himmel et d'Esterka, car leur salut ne dépend plus de lui. Il sait que Kasimir veille sur eux, que des affidés sont dans la salle pour l'instruire au fur et à mesure de tout ce qui va se passer ; mais il sait aussi que Kasimir, avec toute sa puissance, ne pourra arrêter la fureur du peuple si les apparences s'élèvent contre les accusés, si les juges les condamnent.

Le président allait prendre la parole, lorsque tout le monde se leva pour faire place à un vieillard, revêtu d'une soutane violette, la tête couverte de cheveux blancs, le corps

courbé, qui, s'appuyant sur un bâton, et saluant de droite et de gauche, s'avance près des juges et prit le fauteuil qui lui était destiné. C'était l'évêque de Krakovie qui venait assister au procès comme simple spectateur. Le prêtre Martin fut vivement contrarié à l'aspect du respectable vieillard, qui ne partageait pas ses vues, et dont il n'avait pu faire son instrument; mais il cacha son mécontentement, et personne ne lui fit des saluts plus profonds et plus réitérés.

A l'époque que nous décrivons, la procédure ne ressemblait en rien à la procédure de nos jours. L'accusation, l'instruction et la défense n'étaient pas entourées de mille formalités, à la vérité assujettissantes, mais utiles à éclairer la conscience du juge; tout était laissé au bon sens du magistrat; il était à la fois accusateur, instructeur et défenseur. Il pouvait conduire l'affaire comme

bon lui semblait; qu'on ne s'étonne donc pas si le castellan, en ouvrant l'audience, débuta par où l'on finit aujourd'hui.

— Juif, dit-il au vieillard, qu'as-tu à alléguer pour ta défense? Mais s'apercevant que cette brusque question déconcertait l'accusé, il ajouta avec bienveillance: Sois sans crainte, nous ne sommes pas tes ennemis, mais tes juges; nous examinerons avec impartialité tout ce qui peut influer sur ta justification.

Ben-Himmel se remit de son trouble, et commença à réfuter l'accusation; mais à peine eut-il articulé quelques phrases, que tout le monde se prit à rire aux larmes; et l'on riait d'autant plus fort qu'on avait d'abord essayé de se contenir. Juges, public, gardes, tous riaient sans exception. En vain le président essayait de rétablir le silence, lui-même ne pouvait se vaincre, et

faisait chœur avec les autres. C'est que le pauvre Juif ne s'exprimait que difficilement en langue polonaise ; il se trompait de mots , estropiait les phrases , intercalait des mots étrangers, confondait les genres. Il eût voulu, dans son malheur, exciter la compassion , et n'avait réussi qu'à provoquer la risée générale.

— Vous riez, messeigneurs, dit-il lorsque le silence fut enfin rétabli, vous riez, tandis que dans quelques moments je serai peut-être livré aux bourreaux pour n'avoir pas su expliquer mon innocence ; par égard pour ma triste position, vous devriez être plus indulgents , et vous le serez lorsque j'aurai pu vous apprendre pourquoi je connais si mal la langue du pays que j'habite.

Le ton touchant dont le Juif prononça ces paroles lui capta l'auditoire ; on ne riait

plus, on l'écoutait, on l'aidait à trouver les mots qu'il cherchait.

— Parlez, parlez, défendez-vous, répéta le castellan.

— Toute ma défense consiste dans l'histoire de ma vie, monseigneur; veuillez l'écouter, elle n'est pas longue.

» Je suis né en Espagne, à Madrid ; j'y professais la médecine ; mes études, une grande pratique, des circonstances favorables, m'acquiescent une telle réputation, que les plus grands seigneurs aimaient à me consulter lorsqu'ils étaient mécontents de leurs médecins ordinaires. Le roi même, Alphonse XII, daigna m'appeler ; blessé assez grièvement en tombant de cheval, ses médecins ne savaient le guérir ; j'appliquai sur la plaie un baume salutaire, elle cicatrisa, et le roi se portait bien au bout de quelques jours.

— Qu'est-ce que cela nous regarde ? interrompit le prêtre Martin ; quel rapport cela peut-il avoir avec le meurtre de l'enfant ?

— J'y viendrai, j'y viendrai, monseigneur, répondit Ben-Himmel.

— Laissez-le parler, dit le castellan, appuyé par la voix de ceux qui n'étaient pas prévenus contre les Juifs.

— Bon, me disais-je, continua Ben-Himmel, la fortune te sourit ; mais voilà que j'apprends que je dois être brûlé vif. Les médecins, jaloux de mon succès, avaient répandu le bruit que je me mêlais de sciences diaboliques, et que j'avais guéri le roi par des sortilèges. J'étais déjà lié et livré aux bourreaux, lorsque le magnanime monarque me gracia, en changeant l'arrêt de mort contre un perpétuel bannissement. Je commençais à bien parler l'espagnol.

» Je me rendis en France, dont je ne con-

naissais ni la langue, ni les usages ; arrivé à Paris, je me dis : Ben-Himmel, ta science ne t'a pas porté bonheur, quitte la médecine et choisis un état qui te permette de vivre sans exciter la jalousie des savants docteurs. On aimait à se parer à la cour de Philippe-le-Long, les grandes dames et les seigneurs portaient des habits brodés ; je me dis : J'ai des enfants, j'achèterai des étoffes, et nous les broderons mieux que ne le font les Parisiens. Nous tâchâmes de gagner ainsi notre vie. Au commencement ça n'allait pas ; mais avec le temps nous perfectionnâmes notre travail. Bientôt on rechercha mes marchandises ; la robe que la reine de France portait le jour de son mariage avait été brodée par une de mes filles. Je parlais déjà bien le français, et je commençais à oublier mes malheurs, lorsqu'une épidémie se manifesta à Paris. Je perdis moi-même trois enfants et ma

femme ; on accusa les Juifs d'avoir empoisonné les puits, nous devions tous périr dans les flammes ; par la magnanimité du monarque, on se contenta de nous bannir après avoir confisqué tous nos biens.

— S'il continue de la sorte, il n'en finira jamais, dit le prêtre Martin.

— Silence, silence, n'interrompez pas, s'écrièrent les juges et le public.

— Chassé de France, je me rendis en Germanie, et m'arrêtai à Francfort déjà en âge avancé. J'avais avec moi un enfant de deux ans, la même fille que vous voyez, messeigneurs. Cela était tout petit alors ; en cheminant je la portais sur mon dos. On me fermait les portes comme à un maudit, on m'insultait, les enfants me jetaient des pierres, et les malheureux paysans, battus par leurs seigneurs, étaient contents lorsqu'ils apercevaient un Juif pour l'inju-

rier et le maltraiter. Eux, si abaissés, si humiliés, se félicitaient de trouver des individus qui leur fussent inférieurs, et qu'ils pussent outrager impunément. Je surmontai toutes ces difficultés ; je me fis tailleur, et comme j'étais adroit, les pratiques ne manquèrent pas. Quelques années se passèrent de la sorte ; je commençais à savoir l'allemand, et ne me trouvais pas trop malheureux. Un jour j'aperçois dans les rues une troupe de chevaliers, aux casques et aux armures brillantes, l'épée nue à la main. Je pensais que ces guerriers se préparaient à quelque expédition contre les ennemis de l'empire. Mais non, c'était contre nous Juifs faibles et désarmés qu'ils tiraient leurs sabres en criant : *Mort ou baptême!* C'étaient des chevaliers de la croix qui par violence voulaient nous faire chrétiens.

— Grand mal ! s'écria le prêtre Martin.

— Ah! monseigneur, répondit le Juif, il vous semble que ce n'est pas un grand mal; mais si c'étaient des Juifs avec des sabres qui vous menaceraient pour changer de croyance, vous ne diriez pas : *grand mal!* car, voyez-vous, chacun aime le Dieu qu'il a adoré dans son enfance.

» Il n'y avait pas d'autre moyen que de fuir. Je pris ma fille, et j'errai de ville en ville, souvent manquant de nourriture, et ne sachant les nuits où reposer ma tête avec mon enfant. Je ne savais où aller lorsque le bruit vint à moi qu'au bord de la Vistule régnait un prince sage et humain, qui regarde tous les hommes comme enfants du même Dieu, et offre asile à tous les opprimés, à tous les malheureux. Exilé d'Espagne et de France, menacé en Germanie, je résolus de me rendre en Pologne, en priant Dieu de bénir le monarque qui avait pitié de

nos larmes et de nos souffrances. En arrivant au pied des monts Carpathes, avant de passer la frontière, je me suis dit : Ben-Himmel, tu as été chassé d'Espagne parce que ta réputation est allée jusqu'au roi; en France tu as été persécuté un des premiers pour avoir surpassé les marchands chrétiens; en Allemagne on t'aurait peut-être oublié si tu n'avais pas habité une grande ville; profite de ton expérience; en Pologne, prends une modeste cabane, loin des villes, vis modestement, n'attire point l'attention, peut-être pourras-tu finir tes jours paisible et tranquille. En effet, j'ai été habiter au milieu des champs, au bord d'une forêt; je ne me suis occupé qu'à labourer un morceau de terre. Comme vous le voyez, messeigneurs, je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre la langue polonaise, lorsqu'un jour la garde arrive, entoure ma maison,

m'arrête avec ma fille. On nous accuse de meurtre. Nous meurtriers, meurtriers d'un enfant! Moi, vieillard près de la tombe, elle qui commence à peine à vivre!

— Histoire touchante, vraiment, dit le prêtre Martin, voulant contre-balancer l'impression qu'a produite sur l'auditoire le récit du vieillard; et d'où venait le sang que le roi a trouvé sur ton habit?

— Je répondrai, monseigneur, quand je serai interrogé par mes juges.

Le prêtre se mordit les lèvres, et serra les poings avec colère.

— En effet, dit le président, explique-nous comment tes habits, ainsi que ceux de ta fille, étaient tachés de sang?

— De ma fille, non, monseigneur; les miens, oui; demandez aux personnes qui nous ont arrêtés, elle vous diront toutes qu'il

n'y avait pas une goutte de sang sur la robe de mon enfant.

— C'est vrai, c'est vrai, dirent quelques voix.

— Eh bien! dit le castellan, quel était ce sang?

— Monseigneur, mes coreligionnaires connaissant mes malheurs, et sachant que, dans les moments les plus difficiles de ma vie, loin de maudire, de blasphémer, je me prosterne et je m'humilie devant Dieu, voulurent récompenser ma piété en me choisissant pour leur grand rabbin.

— Grand rabbin! répéta le prêtre Martin, je m'en doutais!.....

— Oui, monseigneur, grand rabbin; mais ne pensez pas que ce titre apporte quelque bénéfice. Nous n'avons ni dîmes, ni redevances; nous avons de nouveaux devoirs à remplir, voilà tout. Entre autres soins, c'est

à nous rabbins qu'il appartient de distinguer la nourriture saine et pure de la nourriture malsaine et défendue. C'est nous qui jugeons ce qui est *trifne* et ce qui est *koszer*. Quand on m'a arraché de ma cabane, c'était un vendredi, la veille du sabbat; le lendemain, il devait y avoir noces et fêtes chez le vieux Jonathas, qui mariait sa fille. Il est venu me trouver avec un agneau et deux oies destinés au repas d'usage. Je les ai immolés pour visiter leurs entrailles, ainsi que la loi de Moïse me le prescrit; le sang qu'on a trouvé sur mes vêtements était le sang de ces animaux; ma fille ne pouvait en être tachée, car elle gardait la cabane, tandis que j'examinais l'agneau dans la cour. Le traîneau et les chevaux qu'on a trouvés chez moi appartenaient à Jonathas. Interrogez-le, monseigneur, il confirmera mes paroles.

— Il est Juif ton Jonathas, dit le prêtre Martin, il ne peut servir de témoin.

Cette nouvelle interruption blessa l'orgueil du castellan; il ne put supporter davantage l'importance que se donnait le moine comme s'il eût voulu dominer l'autorité des juges.

— Vous vous oubliez, père vénérable, dit-il, c'est à moi de diriger l'instruction, je saurai remplir ma tâche.

— Je vous demande pardon, répondit le prêtre s'inclinant humblement, *mea culpa, mea culpa*. Mais cela m'indigne comme ce scélérat de Juif joue l'innocent, tandis que des témoins ont vu de leurs yeux qu'il a massacré l'enfant chrétien.

— Oûi, oui, c'est lui qui est le meurtrier. Je l'ai vu, s'écria une femme un peu mieux mise qu'une paysanne.

— Moi aussi, je l'ai vu, et j'ai entendu les

cris de l'enfant, ajouta un homme qui avait l'air d'un pauvre bourgeois.

L'interruption du prêtre Martin, la déclaration des deux témoins, changèrent la disposition de l'auditoire, qui commençait à compatir aux deux accusés; tous les regards se portèrent vers la femme et l'homme qui répétaient: Ce sont des assassins, ce sont des meurtriers!

— Quel est votre nom? demanda le castellan à la femme.

— Monseigneur, je m'appelle Catherine, j'ai quarante ans, je suis femme de Valentin, maître organiste dans l'église du pan de Wola.

— Qu'avez-vous vu? racontez-le.

— Voilà, monseigneur. Un matin, je dis à mon mari: Valentin, levons-nous, allons à la forêt de Lobzow, nous cueillerons un panier de noisettes que nous porterons à

notre maître, et il nous donnera un bon pour-boire. Valentin consent; en quelques minutes nous nous mettons en route, et au bout d'une demi-heure nous étions à la besogne; bref, nous entendons tout à coup les cris d'un enfant, nous nous retournons, et apercevons un vieux Juif à moitié courbé, et près de lui une jeune fille: à la distance où nous étions, nous ne pouvions reconnaître ce qu'ils faisaient. L'enfant criait toujours, que cela arrachait la poitrine de l'entendre. *Le mien* (c'est ainsi qu'en Pologne les femmes appellent leurs maris) voulait s'approcher, mais moi je lui dis: Qu'est-ce que cela te regarde? c'est l'enfant d'un Juif. Et nous avons continué à cueillir les noisettes.

Au bout de quelques minutes, l'enfant cessa de crier, et nous aperçûmes les Juifs qui partaient sur leurs traîneaux. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que ces mi-

sérables avaient massacré un enfant chrétien.

Le mari, interrogé à son tour, répéta mot pour mot le même témoignage, avec tant d'assurance et des détails si minutieux, que la foule, prête, il y a un moment, à absoudre les accusés, maintenant les condamnait intérieurement.

— Voyez, monseigneur, voyez les accusés, criait le prêtre Martin, ils ne sont plus si insolents; voyez comme leur crime est peint sur leur pâle figure!

En effet, une accusation si formelle, si détaillée, avait glacé le sang des prévenus; mais ce qui donnait tant de joie au prêtre Martin jetait la consternation parmi les juges. Jacques de Melchlin, triste et inquiet, s'approcha du castellan, et murmura quelques paroles à son oreille. Ce fut à son ins-

piration que les interrogations suivantes succédèrent.

— Êtes-vous bien sûr que ce soient les mêmes Juifs?

— Oh! oui vraiment; c'est le même habit noir, des cheveux blancs, et une barbe qui descend jusqu'à la poitrine.... C'est lui, c'est bien lui.

— N'avez-vous pas à vous plaindre de ce Juif, ne vous a-t-il pas fait quelque mal?

— Non, je ne le connais pas; n'est-ce pas, Juif, que tu me vois pour la première fois?

— On a remarqué que les traces sur la neige étaient plus grandes que les souliers de l'accusée.

— Qu'est-ce que cela dit? Ne pouvait-elle prendre des souliers plus grands pour repousser les soupçons?

— On a remarqué d'autres traces, un au-

tre traîneau, d'autres chevaux du côté du cloître Saint-Dominique.

— C'étaient les traces de notre propre traîneau; car plus tard nous sommes retournés vers cet endroit pour observer ce qui se passait.

— Est-ce que vous avez des chevaux?

— Non, monseigneur; mais le vénérable prêtre Martin nous charge quelquefois de couper du bois dans la forêt, et il nous permet de prendre ses chevaux pour rapporter la charge. C'est ce qui est arrivé le jour du meurtre de l'enfant.

— Vous avez dit que vous étiez sortis à pied?

— Oui, le matin, à six heures; mais, à neuf heures, nous sommes retournés de nouveau dans la forêt, en traîneau.

Ainsi les efforts de Jacques de Melchitin, loin de servir les accusés, les confondent de

plus en plus. Il restait une seule chance de salut pour les malheureux. Le castellan ne l'oublia pas.

— Une femme a dit que l'enfant massacré est né mort, et s'est reconnue sa mère; où est cette femme?

A cette interrogation, Ben-Joseph, qui jusqu'alors était resté fixe et immobile, jeta un regard vers la porte, comme s'il eût espéré y voir paraître Grégoire et Maria. Il ressemblait au condamné qui, au moment où la hache va lui tomber sur la tête, jette autour de lui un œil désespéré, cherchant si on ne lui apporte pas sa grâce.

Mais personne ne parut, personne ne répondit.

— C'est une ruse des Juifs, reprit le prêtre Martin, les misérables ont inventé ce conte. Quelques minutes se passèrent encore dans une attente inutile. Alors le cas-

tellan demanda s'il ne se trouvait plus de témoin qui voulût prendre la parole, à défaut de quoi l'instruction se trouverait fermée. Aucune voix ne répondit; il régnait un tel silence, qu'en fermant les yeux on eût pu penser qu'il n'y avait pas une âme dans cette salle remplie de monde. Par ordre du président, le crieur public répéta ses dernières paroles, invitant les témoins à se présenter. Nul ne bougea.

A voir l'abattement des juges, on ne pouvait douter qu'ils n'eussent préféré mille fois absoudre des innocents que de condamner des coupables.

Plutôt pour remplir les formalités d'usage que pour obtenir de nouveaux renseignements, le castellan s'adressa aux accusés en leur demandant s'ils n'avaient rien à alléguer contre ces accablants témoignages.

— Oui, oui, je veux parler, s'écria Esterka,

qui ne put contenir davantage son indignation. Calomniée, délaissée, prête à périr, elle veut du moins jeter à la face de ses accusateurs et de ses ennemis tout le mépris, tout le dégoût qu'ils lui inspirent.

Dès les premières paroles, si elle ne put vaincre les préventions, du moins elle captiva l'attention à un haut degré. Esterka, qui avait plus de facilité et de mémoire que son vieux père, possédait parfaitement la langue polonaise; sa voix était pure et sonore; animée comme elle l'était en ce moment, son œil planait sur l'assemblée; sa pose et son geste étaient pleins de dignité. On s'étonnait surtout des paroles graves, de l'érudition digne d'un docteur, qui sortaient de cette bouche fraîche et jeune. Mais Esterka appartenait à une race persécutée, qui sacrifiait tout à sa croyance, avait été accoutumée, dès le jeune âge, à se nourrir presque uni-

quement de la lecture de la Bible, d'entretiens sérieux, de discussions graves, qui roulaient sur le dogme et la foi. Récemment, ses entretiens les plus intimes avec Kasimir avaient été consacrés à plaider réciproquement leurs croyances, discuter les articles de foi, réfuter leurs mutuelles objections.

—Messeigneurs, dit-elle, après une accusation aussi formelle, un témoignage aussi effronté, je n'espère pas toucher mes juges, je n'espère plus les convaincre. Néanmoins j'affirme que nous sommes victimes de la plus noire, de la plus infame calomnie. Je veux vous rappeler, ce que vous savez mieux que moi, quel était le sort des premiers chrétiens chez les païens qui se prosternaient devant le bois et la pierre. Les prêtres du paganisme craignant la nouvelle religion, redoutant ses progrès, regardèrent vos ancêtres comme des ennemis, et réso-

lurent de les perdre. Voyant que les chrétiens s'étaient mis à l'abri de tout reproche par leur vie innocente et paisible, ils les calomnièrent, et portèrent contre eux les accusations les plus atroces. Ils dirent qu'ils immolaient les enfants païens, et qu'ils avaient besoin du sang païen pour leurs impures cérémonies. Oui, oui, messeigneurs, cette même accusation qu'on soulève contre nous fut une des causes du martyre de vos pères. Les ministres des faux dieux les accusaient, des témoins achetés confirmaient l'accusation, et le peuple, trompé, égorgeait les victimes, les brûlait, et jetait leurs cendres au vent. Vous savez tout cela, messeigneurs, mieux que moi, car c'est l'histoire des Pères de votre église. On les a torturés, immolés, massacrés, et cependant, est-il vra que votre Dieu vous ordonne d'assassiner des enfants innocents? Oh! non,

c'était une imposture des prêtres païens, jaloux et envieux d'une religion qui ne reconnaissait ni leur autorité, ni leur sainteté. Ce qui se passait alors se renouvelle aujourd'hui par la même cause. C'est d'une part la même innocence; c'est d'autre part la même ambition, la même haine, la même jalousie, les mêmes accusations, les mêmes témoins.

— De qui prétendez-vous parler? demanda le prêtre Martin.

— De vous, monsieur le prêtre. Au moment où notre sort se décidait, au moment où les juges cherchaient à découvrir si nous sommes coupables ou innocents, je vous ai observé, je n'ai pas détourné de vous mes regards. J'ai lu dans vos yeux, dans vos gestes, dans vos interruptions, toute la haine qui vous anime, et votre ardent désir de nous voir condamner. Qui êtes-vous, et

que venez-vous faire dans cette enceinte? Vous n'êtes pas juge, vous n'êtes pas témoin. Si vous êtes ici pour rassasier votre curiosité, pourquoi n'imitiez-vous pas le silence d'hommes qui vous sont supérieurs, et qui ont le même intérêt à ce que votre religion triomphe? En disant ces paroles, elle jeta un regard sur l'évêque de Krakovie.

» Mais, au contraire, si les paroles de mon vieux père émouvaient le cœur des juges, vous l'interrompiez; si une voix s'élevait en notre faveur, vous pâlisiez de colère; et quand de faux témoins ont déclaré nous reconnaître, la joie a éclaté dans vos regards. Oui, votre conduite vous a trahi, en prouvant que vous tenez le fil de l'intrigue infame dont nous sommes victimes. C'est vous qui avez interpellé les derniers témoins. Comment saviez-vous d'avance ce qu'ils al-

laient dire? Et quels sont-ils ces témoins? Vos domestiques, qui tiennent de vous toute leur existence.

» Messieurs, regardez-moi, regardez-le; moi pauvre fille accusée, prête à être condamnée, j'allume sur son front le feu de la colère, ou de la honte peut-être; voyez les témoins qui baissent les yeux, et n'osent me regarder en face! »

Le plus vif intérêt s'attachait aux paroles d'Esterka. On l'écoutait avec avidité, toutes les têtes se penchaient vers elle; on suivait ses mouvements, ses regards; on suivait des yeux le prêtre ou les témoins, comme elle les indiquait. Les esprits commencent à revenir à elle; on la croyait coupable, convaincue, maintenant on hésite, on doute. Esterka s'en aperçoit, et poursuit avec plus d'assurance :

— Mais quel serait donc le motif de notre

crime? quel mal nous pouvait faire un enfant qui venait de naître? dira-t-on que c'est la religion, le fanatisme, la superstition, qui nous portent à tuer des innocents? Mais vous ne pouvez le croire. Votre auguste monarque, qui a daigné descendre dans ma prison, qui m'a interrogée, et qui s'est convaincu de notre innocence, m'a dit que votre religion ne renverse pas la nôtre et que telles sont les paroles du maître que vous adorez : *Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir* (*). Vous devez donc savoir que notre Dieu, qui est en même temps le vôtre, a dit : *Tu ne tueras pas*. Ne pensez pas que ce précepte soit obligatoire seulement entre nous coreligionnaires. La même loi nous dit encore : *Il y*

(*) Évangile de saint Matthieu, v. xviii.

aura un même droit, une même justice, une même loi pour vous, et pour l'homme qui séjourne parmi vous (*). Vous l'aimez comme vous-même, car vous savez quelle crainte éprouve le cœur de celui qui est étranger. Vous l'avez été en Égypte (**). Voyez la Bible, les livres des Lévitiques, le Deutéronome, et vous y trouverez mot pour mot les préceptes que j'invoque. Et vous voulez que nous assassinions les enfants chrétiens au nom du Dieu qui nous défend de tuer, et nous ordonne d'aimer les étrangers!

Le prêtre Martin tenta plusieurs fois d'interrompre l'accusée, mais il en fut empêché par les juges et le public qui le forcèrent au silence. Esterka, encouragée par l'impres-

(*) Nombre xv, 15.

(**) Lévitique, xix, 33-34.

sion favorable qu'elle avait produite, résolut de confondre les témoins.

— Toi, femme, dit-elle, en se retournant vers eux, toi à qui je n'ai jamais fait aucun mal, et que je vois pour la première fois, pourras-tu, en présence de Dieu qui nous écoute, pourras-tu affirmer que tu m'as vue à l'endroit où l'on a trouvé l'enfant?

— Mais oui que je l'affirmerai, maudite Juive, répliqua cette femme avec une étonnante effronterie, et je le répéterai cent fois. Alors tu ne parlais pas si haut, tu te taisais, et regardais de droite et de gauche, pour épier si l'on ne t'observait pas.

— Tu oses maintenant que tu m'as vue?

— Certes, que je t'ai vue, ce qui est vrai est vrai.

— Tu me reconnais?

— Certes que je te reconnais. Je te reconnais parmi mille autres.

— Pourrais-tu me dire quel habillement je portais au moment où tu prétends m'avoir aperçue?

— Ah! tu n'avais pas alors cette robe coquette, et ce corsage serré et tous ces rubans; tu n'avais pas du tout l'air d'une grande dame; tu avais une robe toute simple, d'une étoffe grossière, comme les portent ordinairement les Juives.

— Tu persistes dans ton témoignage?

— Si, que je persiste, et que je n'ai pas pitié de toi, car tu n'as pas eu pitié du pauvre petit ange qui criait et pleurait en se défendant.

Avec moins d'insolence, l'organiste répéta également l'accusation en face de l'accusée, en ajoutant encore de nouveaux détails. La malheureuse victime vaincue, épuisée, tomba dans les bras de son père, en s'écriant : *Dieu nous a délaissés!*

Après un moment de silence, le castellan, qui s'était concerté avec Jacques de Melchitn et les autres juges, demanda aux témoins s'ils étaient prêts à prêter serment de la vérité de leur déposition.

— Pourquoi pas? répondit la femme; je jurerai cent fois, s'il le faut.

— Vous vous taisez? demanda le castellan en s'adressant au mari.

— Je prêterai serment, répondit celui-ci.

— Approchez donc.

Et tous les deux s'approchèrent. La femme s'agenouilla la première, et posa la main sur le crucifix, se tenant prête à répéter les paroles que lui dicterait le castellan.

En ce moment, l'évêque de Krakovic, qui tout ce temps était resté immobile sur son fauteuil, se leva, et demanda au castellan s'il lui permettait d'adresser quelques pa-

roles au témoin, touchant la gravité du serment.

L'âge avancé de l'évêque, sa modestie contrastant avec la brusquerie du prêtre Martin, l'intérêt qu'il prenait à ce que la vérité fût découverte, toutes ces causes se réunissaient pour lui captiver l'auditoire. Il offrait l'image de ces premiers Pères de l'église, dont la vie était en parfaite harmonie avec les principes sublimes d'amour et de charité.

Dans une courte allocution, le vénérable évêque exposa aux témoins combien il est facile de tromper les hommes, mais comme il est impossible de tromper l'Être-Suprême.

La vie de deux créatures, dit-il, dépend d'un mot que vous allez prononcer. Si vous croyez dans votre âme et conscience que les accusés sont coupables, si vous les avez vus commettre le crime, n'hésitez pas, jurez ;

mais si vous n'êtes pas certains, il est temps, arrêtez, rétractez-vous; en trompant la justice des hommes, ne vous exposez pas à la justice de Dieu.

— Persistez-vous à prêter serment? demanda le castellan à la femme.

— Je persiste.

Ici le castellan, employant la formule d'usage, et rappelant les faits allégués, demanda à la femme agenouillée si elle prenait Dieu à témoin de la vérité de sa déposition.

— Je prends Dieu à témoin que j'ai dit la vérité.

La salle retentit d'un triste murmure qui exprimait à la fois la compassion pour les accusés et la perte de tout espoir.

Le second témoin approcha, posa sa main sur le crucifix, et s'agenouilla pour prêter le même serment. En ce moment un bruit se

fit entendre en dehors de la salle ; on pouvait distinguer une voix qui criait : *Arrêtez ! arrêtez !*

Si alors quelqu'un eût jeté un regard sur Ben-Joseph, il eût eu idée comment un cadavre reprend vie : car tel semblait Ben-Joseph. Ne songeant plus qu'à donner le signal d'une lutte désespérée, où ses coreligionnaires n'auraient de chances que de mourir en martyrs, tout à coup il reconnaît la voix de Grégoire, il renaît à l'espérance, ou, pour mieux dire, il a la certitude qu'en lui est le salut de Ben-Himmel et d'Esterka.

— Arrêtez ! arrêtez ! juge, s'écria Grégoire, en entrant précipitamment, repoussant la foule, et se frayant un passage, les accusés sont innocents, les témoins sont gagnés, achetés, j'en apporte des preuves, des preuves irrécusables !

Tous les regards se tournèrent vers les témoins qui tremblaient, vers le prêtre Martin qui pâlissait.

Ce dernier, pour se soustraire aux regards inquisiteurs de la foule, se moucha à grand bruit sans en avoir besoin.

L'auditoire et les juges étaient épuisés de fatigue, l'attention donnée aux débats les a lassés plus qu'un rude travail. Aussi l'arrivée subite de Grégoire, qui, tout haletant de sa course, essuyait la sueur de son front et cherchait à trouver voix, procura un moment d'intervalle où chacun respira plus à l'aise, se remit en place, toussa, éternua, se moucha : c'était le bruit de l'entr'acte d'un drame palpitant d'intérêt.

— Quel est ce Philistin, le connaissez-vous ? demanda le prêtre Martin au pan de Wola.

— Si je le connais, c'est mon chasseur.

— Celui qui est devenu riche subitement ?

— Le même.

— Connu, connu, répliqua le prêtre, et sa figure rayonna d'une joie perfide.

Bientôt le silence fut rétabli. Le castellan accorda la parole à Grégoire. Celui-ci apercevant le témoin à genoux, la main sur le crucifix, l'apostropha.

— Tu es organiste, toi, ton nom est Valentin !

Le témoin étonné, effrayé, répond en tremblant : Oui, je suis organiste, je suis Valentin.

— Tu as témoigné contre les accusés, tu as dit avoir vu le massacre de l'enfant !

— Oui....

— Et tu as confirmé ce faux témoignage par un serment ?

— Non, non, c'est ma femme...; moi, je n'ai rien juré.

— Mais je te vois à genoux, la main sur la croix; si tu n'as pas encore commis un crime, tu es prêt à le commettre.

Le témoin ne répondait pas; alors Grégoire, se tournant vers le castellan, poursuivit :

— N'acceptez pas son serment, messeigneurs, vous voyez que, sans être ici, je savais ce qui s'y passait; je vais vous dire comment.

« Sa Majesté m'a désigné pour faire partie du tribunal; mais comme beaucoup de faits ayant rapport au triste événement qui amène ici les accusés m'étaient connus, à l'honneur de juge j'ai préféré le devoir d'être témoin.

» D'abord, messeigneurs, l'enfant prétendument massacré est né mort, sa mère vous l'affirmera, et moi son père je vous le jure.

— Vous n'êtes pas marié, dit le prêtre Martin avec ironie.

— Non, monsieur le prêtre, je ne suis pas encore marié, et la mère de cet enfant n'est pas encore ma femme. Mais ni moi, ni elle, pour cacher notre faute, nous n'irons, par un silence criminel, laisser condamner des innocents. Je dirai plus : si nous étions mariés, les infames qui ont juré la perte des Juifs n'auraient pas trouvé un cadavre d'enfant pour baser leur calomnieuse accusation.

— Poursuivez, poursuivez ! dit le castellan ; et ce mot voulait dire : n'interrompez pas, prêtre Martin.

— Vous le savez donc, la mère de cet enfant n'est pas mariée. Il est inutile de vous raconter comment jusqu'à ce jour, nonobstant mon désir le plus vif, je n'ai pu donner ma main, ni mon nom à cette femme ; Dieu

veuille que les obstacles qui m'en ont empêché disparaissent bientôt.

En disant ces paroles, Grégoire jeta un regard sur le pan de Wola, pour lui faire comprendre qu'il ne voulait pas le compromettre. Ayant à lutter contre le prêtre Martin, il n'avait pas envie de se créer un nouvel adversaire.

Il poursuivit :

— Sa grossesse avançait, le moment de la délivrance était proche. On sait ce qu'une jeune fille enceinte doit supporter de railleries, de dédain, de mépris. Mille tortures lui sont réservées ; tout homme qui la rencontre devient son bourreau. Sa famille la repousse, ses amis la délaissent, le monde lui jette la pierre. Hélas ! il n'y a que son complice qui la compatit et partage ses souffrances. On ne s'étonnera donc pas qu'une fille, plus malheureuse que coupable, ait

cherché à cacher sa faute, à la dérober aux regards du monde. Aussi Maria, la jeune fille dont je vous parle, ayant mis au jour un enfant mort, sut tenir la chose secrète, et me chargea de faire enterrer le pauvre petit corps. Je le pris, je le couvris des premiers haillons qui me tombèrent sous la main, et le déposai au bord de la forêt de Lubzow, avec la résolution de me rendre le soir au cloître Saint-Dominique, pour le faire enterrer pendant la nuit.

» Je trouvai le gardien du cimetière, lui racontai tout ce que je viens de vous dire, et le priaï en bon chrétien de faire enterrer mon enfant. Il me le promit, et, en effet, nous nous rendîmes tard à la forêt, où il prit le corps, en me promettant solennellement de le faire tout de suite enterrer; mais il voulut être seul, prétextant qu'il ne fallait pas attirer l'attention des moines. Je le crus, et re-

tournai chez moi, après lui avoir donné quelques pièces de monnaie. Le lendemain, désirant voir l'endroit où mon enfant était déposé, je m'acheminai vers le cloître, lorsque j'aperçus le cortège du roi qui entourait un cadavre. Jugez, messeigneurs, quel fut mon étonnement, lorsque je reconnus celui que j'avais remis au gardien, encore recouvert des mêmes haillons. Je suivis le cortège, et, en entendant les terribles et injustes soupçons qui s'élevaient contre les Juifs, je résolus de faire connaître la vérité. Je recueillis tous les indices qui attestaient leur innocence, et me présentai au roi, qui m'accueillit avec bienveillance, et m'encouragea à poursuivre mes investigations. Il est vrai que je n'ai pas révélé au monarque que je suis père de l'enfant; je me réservais de le dire aux juges dans le cas où les autres preuves seraient insuffisantes.

« J'ai voulu vous produire le témoignage de la mère. Elle était prête, pour sauver les accusés, à vous raconter sa honte. Le courage ne lui manquait pas, mais ses forces l'abandonnèrent : comme nous approchions du tribunal, elle s'est évanouie au milieu de la rue, et j'ai été forcé de la porter dans un cabaret.

» Ah! c'est la Providence qui m'y a conduit. J'y trouvai deux personnes, un homme et une femme; ils buvaient, ils causaient; tous deux, pensifs et indécis, comme des voleurs de grand chemin qui hésitent s'ils doivent assassiner un voyageur, ou seulement le dépouiller. Je surpris cette conversation, qui, pour tout autre que moi, fût restée inintelligible.

— Tu as mal fait, disait la femme, Valentin sera riche, et toi tu resteras toujours pauvre; il aura une cabane à lui, un champ, un cheval, une vache; pour vivre, il n'aura pas

besoin d'enterrer les morts et de soigner le cimetière.

— Tant mieux pour lui, répondit l'homme, je ne lui envie pas un bien mal acquis. Remettre l'enfant aux moines, c'était bien; mais porter un faux témoignage, c'est mal.

Cette voix me frappa, et je reconnus le gardien du cimetière. Les paroles qu'il avait prononcées fixèrent entièrement mon attention, et, tout en soignant Maria, je ne perdais pas un mot.

La femme, en versant un verre d'eau de vie à son mari, ajouta :

— Ravise-toi, il est temps encore.

— Laisse-moi.

— Valentin a plus de cœur que toi. Il est un bon chrétien, et n'épargnera pas ces maudits Juifs, qui ont crucifié le fils de Dieu.

— Je ne les épargne pas non plus.

— Et cependant, sans Valentin ils seraient acquittés, et Dieu ne serait pas vengé.

C'est ainsi, messeigneurs, que de paroles en paroles j'ai su comment un prêtre misérable n'a pas craint d'abuser de la crédulité et de la cupidité de cet homme et de cette femme; comment il a osé leur promettre les biens terrestres et les biens célestes, à la condition d'un faux témoignage pour tromper la conscience des juges et faire condamner les innocents.

Grégoire voulait poursuivre, faire appeler Maria et le gardien du cimetière; mais un incident vint rendre inutiles de nouvelles dépositions. L'organiste, déconcerté, compromis, touché peut-être par les remords, s'écria tout à coup, les larmes aux yeux, en s'adressant au castellan :

— Grâce, grâce, je dirai tout.

Ce moment était décisif pour le prêtre Mar-

tin; il sentit qu'il lui fallait à tout prix confondre le témoignage de Grégoire, et arrêter la rétractation de l'organiste.

— Monsieur le président, s'écria-t-il en se levant, le nom du cloître Saint-Dominique a été prononcé; vous permettrez, je pense, à son supérieur de repousser une absurde accusation, portée par un faux témoin acheté par les Juifs!

Et, sans attendre l'autorisation du castellan, il poursuivit :

— Savez-vous, messeigneurs, quel est cet homme insolent, qui se dit juge, puis se fait témoin? C'est un pauvre domestique du pan de Wola, son chasseur, qui, il n'y a pas quelques jours encore, n'avait d'autre abri que celui que son seigneur lui accordait; aujourd'hui, grâce à la libéralité des Juifs, il ne manque ni d'or ni d'argent; il achète des terres, et veut fonder des colonies. Avez-vous

le moindre doute ? demandez au pan de Wola. Il vous dira ce qu'est cet homme et sa maîtresse, qui n'est autre qu'une serve de ses domaines. Cet homme, vendu aux Juifs, invente ce conte pour intimider les témoins. Mais, je vous le demande, quelle foi prêter à un valet souillé de débauches, et vendu aux ennemis de notre religion ? Voyez sa rage ! si on ne le retenait, il serait capable de se jeter sur ma personne sacrée. Pan de Wola, ajouta-t-il, je vous somme de nous donner des renseignements sur ce misérable.

Cette accusation si positive, le rire sardonique dont le prêtre accompagna les dernières paroles, le trouble et la colère visibles de Grégoire, qui pouvaient s'interpréter de diverses manières, ne furent pas sans influence sur l'auditoire. Les esprits, presque convaincus par les paroles du chasseur, doutèrent de nouveau; tous les yeux se tournè-

rent sur le pan de Wola, et l'on attendit avec anxiété les mots qui allaient sortir de sa bouche, et devaient confondre ou Grégoire ou son accusateur.

Pendant toute l'instruction du procès, le pan de Wola était resté calme et indifférent, jetant de temps en temps un regard sur Ben-Joseph, qu'il avait reconnu, et qui, à ses yeux, était le personnage le plus intéressant de l'assemblée. En voyant son costume grave, sa figure sévère et expressive, il pensa que réellement ce pouvait être un homme savant et riche, capable, à l'aide de sa science cabalistique, de découvrir sa destinée, et, à l'aide de son or, de rétablir sa fortune.

Avant de répondre, il jeta un regard sur Ben-Joseph : leurs yeux se rencontrèrent, et le langage de l'un fut compris par l'autre; et la réponse suivit la demande; et l'un exprima ses désirs, et l'autre s'engagea; et l'un fit

ses conditions, et l'autre accepta : sans qu'aucun geste trahit cette singulière conversation, aussi rapide que sérieuse, aussi expressive que muette.

— Vois-tu, exprima le pan de Wola du premier regard, le sort des accusés est dans mes mains, je puis les perdre comme je puis les sauver, un mot de moi suffit à les faire condamner ou les faire absoudre ; dis, que veux-tu que je fasse ?

— Je te hais et je te méprise, répondit un coup-d'œil de Ben-Joseph, mais sauve Ben-Himmel et Esterka, et je te pardonnerai, et je t'aiderai.

— Je suis ruiné, j'ai besoin d'argent, exprima le second regard du pan de Wola.

— Tu en auras, répliqua Ben-Joseph ; et, afin de mieux le convaincre, il entr'ouvrit son manteau, et fit briller à ses yeux une riche chaîne de diamants. Cette vue dicta la

réponse du noble, qu'attendaient si impatientement les juges et tout l'auditoire.

— Messieurs, je vous avoue franchement, dit-il en se retournant vers le castellan, que je suis arrivé ici avec de grandes préventions contre les accusés en particulier, contre les Juifs en général. Les débats du procès ont grandement modifié mes sentiments, et je ne suis nullement éloigné de croire que les prévenus sont victimes de quelque machination. Du moins, je puis vous certifier l'honnêteté et la probité de l'homme qui vous a parlé en dernier lieu ; il a été mon chasseur, cela est vrai, mais j'avais pour lui beaucoup d'estime, et je lui aurais confié ma fortune. Il est encore vrai qu'il est devenu riche, mais il n'y a rien de mystérieux dans le changement de sa position : il a hérité de son oncle, marchand à Dantzick. Je ne nie pas non plus que la femme qu'il vou-

lait épouser n'ait été ma domestique, et je certifie qu'elle a mis au monde un enfant né mort la veille de l'arrestation des Juifs. En combinant ces faits avec le récit du dernier témoin, quant à moi, je reste convaincu de l'innocence des accusés. Croyez, mon père, ajouta-t-il en se tournant vers le prêtre Martin, que, guidé par un zèle trop ardent, vous avez pris des apparences pour des réalités. N'insistez plus, rappelez-vous les paroles de l'Évangile : *Qui juge sera jugé.*

— Cela t'apprendra à refuser de l'argent à ton ami, gredin de moine, ajouta tout bas le pan de Wola; et en même temps il jeta un regard sur Ben-Joseph, qui fit un signe approbatif de la tête, signifiant : Je suis satisfait.

— Qui vous a provoqué à apporter ici un faux témoignage, fit brusquement le castellan, en jetant un regard perçant sur l'organiste et sa femme?

Celle-ci essaya encore de nier; mais son mari l'interrompit en criant grâce et merci.

— J'avouerai tout, mais pardonnez-nous à tous deux.

— Cela dépendra de ta franchise, parle.

Ici le malheureux avoua que c'était lui, aidé de sa femme, qui avait blessé au cou le cadavre de l'enfant; que tous deux, en traîneau, l'avaient porté jusqu'au bord de la forêt, et déposé à l'endroit où la suite du roi l'avait trouvé. Il avoua encore que c'étaient eux qui avaient placé le couteau et les signes symboliques des Juifs auprès du corps. Ils ont fait tout cela à l'instigation d'un prêtre, qui leur a assuré que c'était pour le service de Dieu, et qu'ils en seraient récompensés dans cette vie et dans l'autre.

— Et quel est le prêtre qui vous a dit cela? cria avec force le prêtre Martin, se levant et venant se poser en face du témoin.

— Oh ! monseigneur, ce n'est pas vous, ce n'est pas vous ; nous ne dirons pas son nom ; nous voulons nous justifier, mais non accuser personne.

L'indignation était au comble, des cris et des menaces éclataient de toutes parts contre les témoins subornés et le prêtre Martin ; sans l'intervention de la garde, ils eussent été infailliblement massacrés. Le prêtre s'éloigna en toute hâte, au milieu des huées et des vociférations ; son regard était furieux, il serrait les poings comme pour broyer ses ennemis, et il se disait tout bas : *Ma vengeance sera terrible.*

Les vivats, les applaudissements, une joie frénétique, éclatèrent dans la foule lorsque le castellan de Krakovie prononça ces paroles :

— Ben-Himmel et Esterka, vous êtes libres !

Au sortir du tribunal, Jacques de Melchtin

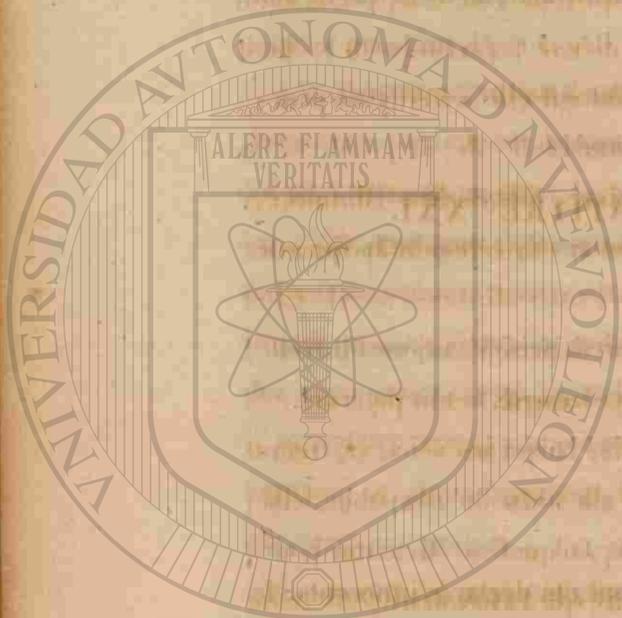
offrit la main à la belle Juive, pour la conduire au château royal. Elle était prête à le suivre, lorsque Ben-Joseph lui barra le chemin, et, attachant sur elle ses regards pénétrants, lui demanda :

— Où allez-vous, fille de Ben-Himmel ?

— Au château royal, répondit Jacques de Melchtin.

— Hier, c'était sa prison ; aujourd'hui elle est libre, sa place est sous le toit paternel.

Esterka rougit, baissa les yeux, et, tremblant comme si elle avait été coupable, elle quitta le bras de Jacques de Melchtin pour rejoindre son père qui l'attendait.



CHAPITRE XXI.

AMITIÉ.

Les accusés ont été déclarés innocents; le procès, qui fixait l'attention générale, a tourné au profit des Juifs; les crieurs publics, par ordre du roi, répandent par la ville le détail circonstancié de toute l'affaire; les garanties promises aux Juifs leur ont été accordées immédiatement après l'acquitte-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment des accusés. Pourquoi donc la figure de Ben-Joseph reste-t-elle empreinte de tristesse et d'inquiétude ? Redoute-t-il la vengeance des prêtres, l'indignation des nobles et le désespoir de Rokiezana ? Oui, ces craintes le tourmentent, mais sa douleur a un motif plus puissant encore... c'est Esterka. De sa conduite dans l'avenir, dépend le sort de ses coreligionnaires. Si plus tard, élevée au plus haut degré de puissance, elle ne se laisse éblouir par la flatterie et les plaisirs, si elle n'oublie ses frères, Israël sera délivrée. Mais Ben-Joseph, pour la première fois, doute d'Esterka ; il craint que son ame ne soit fragile. Quoi ! se dit-il, séparée plusieurs jours de son père, au moment où elle vient d'échapper au bourreau, au lieu d'aller se jeter dans ses bras, et partager ses prières et sa joie, elle se dirige vers la demeure du roi ! à quel titre ? Elle ne doit

y rentrer que comme épouse de Kasimir et reine de Pologne.

Son ame était oppressée ; son esprit s'agitait dans mille pensées, touchant l'avenir de son peuple. Oh ! qu'il eût voulu chercher un endroit solitaire, s'abandonner à sa douleur, verser des larmes abondantes. Mais, à défaut d'amour, l'amitié le réclame ; et il songe à en remplir les devoirs.

L'homme s'attache à son œuvre : si vous avez soigné une plante, si vous l'avez cultivée, arrosée, protégée contre l'orage ou les ardeurs du soleil, vous lui portez une affection particulière ; vous vous attachez à chacune de ses branches qui naît, grandit, se développe sous vos yeux. Vous la préférez à des plantes plus précieuses auxquelles vous n'avez pas accordé les mêmes soins. De même, si vous vous intéressez à un or-

phelin, si vous le soignez, le protégez, s'il grandit sous vos yeux, et que son esprit se développe par vos soins, vos bienfaits accroissent votre attachement. Ainsi un homme que vous aurez tiré d'un danger, que vous aurez secouru dans le malheur, vous le prendrez en affection, vous l'aimerez; c'est ce qui arriva à Ben-Joseph. Il porte le plus vif intérêt à Grégoire, non seulement pour l'avoir aidé à sauver Esterka, mais encore il l'aime pour ses propres bienfaits, pour l'avoir soustrait avec sa fiancée, au joug d'un maître inhumain, et lui avoir donné l'indépendance en place de la servitude. Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans un moment si grave, Ben-Joseph, au lieu de se rendre chez Ben-Himmel, ou de partager les prières de ses coreligionnaires, alla trouver Grégoire. Son cœur avait besoin d'épanchement, et n'en trouvant pas dans

l'amour, il le cherchait dans l'amitié.

En entrant dans la chambre de Grégoire, il aperçut Maria qui pleurait, et Grégoire à ses genoux, qui en vain s'efforçait de la consoler.

— Qu'est-il arrivé, demanda Ben-Joseph, qu'avez-vous, mes amis? je vous apporte des nouvelles qui assurent votre bonheur. Allons, Maria, de la gaieté; Grégoire, réjouissez-vous. C'est une bonne journée; plus de larmes, plus de tristesse.

C'est ainsi qu'il réunissait ses efforts à ceux de Grégoire, pour calmer le désespoir de Maria.

— Vous ne pouvez rien contre la fatalité qui nous poursuit, répondit-elle.

— Voyons cela, parlez.

— Le pan de Wola sort d'ici.

Et Maria s'arrêta en soupirant, comme s'il suffisait de prononcer le nom du maître

pour faire sentir toute l'étendue du malheur de sa serve.

— Le pan de Wola, répéta en riant Ben-Joseph; oh! il ne peut rien contre vous.

— Il est venu ici, interrompit Grégoire, poli, aimable, comme je ne l'avais jamais vu. En me rappelant sa déclaration devant les juges, et le témoignage favorable qu'il donna en ma faveur, et le voyant si doux, si affable, je pensai qu'un miracle avait changé sa nature, et que peut-être le malheur qui l'a atteint, en lui apprenant à souffrir, lui a appris à compatir.

— Allons, allons, il n'est pas venu ici sans motif intéressé.

— Grégoire, me dit-il, après avoir parlé de choses et d'autres, tu sais que l'incendie a dévoré mes biens. Tout est brûlé, jusqu'à mon dernier cheval, jusqu'à ma dernière

voiture. J'ai besoin d'argent, tu es riche, veux-tu m'en prêter?

— Je lui répondis, ce qui est vrai, que je ne pouvais satisfaire à sa demande.

— Vraiment, ajouta-t-il, je n'exige pas de toi une grande somme; je suis invité à la fête royale, et ne puis me présenter à la cour à pied. Prête-moi pour trois jours l'argent nécessaire à l'achat d'un équipage, *et verbum nobile*, lundi je te rendrai la somme avec de forts intérêts.

— Eh bien! tu lui as promis cet argent?

— Moi!

— Certes.

— Et où aurais-je pris cette somme?

— Quoi! et les trésors que j'ai mis à ta disposition.

— Pouvais-je toucher à l'or qui ne m'appartient pas? non, mon ami. Déjà, dans ce

procès, j'ai souffert du mensonge qui me faisait passer pour un homme enrichi.

— Nous allons y remédier. Mais revenons au pan de Wola.

— Je le refusai donc, en l'assurant que je n'étais pas plus riche qu'auparavant. Alors, voyant que ses efforts étaient inutiles, il se leva brusquement, lança un regard de bête fauve sur Maria, et lui dit : Je pense que tu n'es plus nécessaire au tribunal, et que tu ne tarderas pas à retourner près de ton maître. Et il sortit, en fermant si brusquement la porte, que les carreaux de vitres se brisèrent en morceaux. Peux-tu t'étonner à présent de ma douleur et des larmes de Maria ?

— Soyez sans crainte, mes amis, moquez-vous du pan de Wola, il n'est plus votre maître.

Ici Ben-Joseph leur fit le récit de sa dé-

marche auprès de Kasimir en leur faveur, et termina en remettant au chasseur l'expédition du roi, qu'il ne devait ouvrir qu'en cas d'un extrême danger.

— Eh bien ! êtes-vous contente maintenant ? dit-il à Maria en serrant sa main ; plus de maître, plus de nuits sans repos, plus de travaux répugnants ; vous serez libre, indépendante, reine chez vous, suivant vos goûts, vos penchants, toujours amante, toujours aimée, réunie par un lien sacré à celui que votre cœur a choisi. Maria, vous devez être heureuse !

Les deux amants, émus jusqu'au fond de l'âme, restaient muets, et ne savaient exprimer leur reconnaissance qu'en se serrant la main avec transport, et se regardant avec amour. Ils sentaient que le spectacle de leur bonheur était la plus satisfaisante expression de leur gratitude pour un ami

dévoué. Effectivement, Ben-Joseph jouissait de son ouvrage, et se trouvait heureux en ce moment.

Il lui restait à assurer l'avenir de son ami, en lui donnant l'indépendance.

— Grégoire, dit-il, tu n'as pas voulu te servir de l'or que j'ai mis à ta disposition, même lorsqu'il s'est agi du salut de Maria. C'est bien, j'en eusse fait autant. Cependant, il faut que tu songes à l'avenir. L'amour embellira toujours ta vie; mais ta famille peut grandir, tu peux avoir des enfants, il te faut encore songer aux besoins matériels de la vie. Tu ne veux pas de mon or pour rien; d'un autre côté, quelques talents que tu aies, aucune carrière ne t'est ouverte si tu n'es en état de faire des avancées. Voici donc ce que je te propose : nous sommes associés de cœur, associations-nous encore d'intérêts. Moi, je donnerai mon

argent, toi, ton travail et ton industrie. Nous achèterons les sables maudits, nous y fonderons une colonie, et nous partagerons les bénéfices. Ce sera juste, puisque tu ne pourrais rien sans mon or, et que je ne saurais en tirer aucun parti sans ton travail.

— Et pourquoi ne viendrais-tu pas diriger toi-même les travaux ?

— Autre est ma destinée.

— Que veux-tu donc faire? Maintenant que tu as assuré le sort de tes coreligionnaires, ne peux-tu te fixer, et songer à ton propre bonheur ?

Ben-Joseph, qui a résolu de relever sa nation, de la réhabiliter, de lui assurer un avenir aussi brillant que son présent est funeste, et que son passé fut glorieux, ne se contentait pas d'avoir préservé ses frères du massacre et d'avoir allégé leur servitude.

De longs travaux l'attendaient encore ; il eût peu dévoiler à Grégoire ses projets gigantesques, mais il pensa que le moment n'était pas encore venu ; que celui-ci, ignorant les moyens dont il pouvait disposer, ne verrait qu'une chimère dans le but.

Il se borna à lui répondre :

— Le repos n'est pas fait pour moi. Un long temps se passera avant que je puisse me fixer, avant que j'aie un toit où je puisse tranquillement reposer ma tête.

— Quels sont donc tes projets ? Caches-tu quelque mystère à ton ami ?

— Non, Grégoire, dit-il en lui serrant la main ; mais, malgré ton esprit élevé, dégagé de préjugés, tu ne saurais encore me comprendre.

— Donne-moi du moins l'espoir qu'un jour je connaîtrai le fond de ton âme.

— Oui, oui, dit-il en levant les yeux vers le ciel, alors qu'avec mon aide Kasimir victorieux plantera son drapeau triomphant dans la capitale de la Russie.

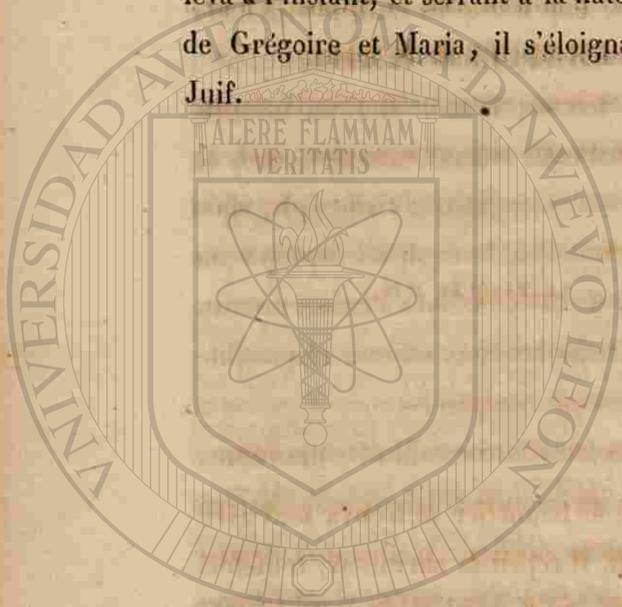
Grégoire resta étonné du pressentiment d'une guerre que rien n'annonçait, et de la puissance que s'attribuait Ben-Joseph ; mais il s'accoutumait à le regarder comme un être extraordinaire, et tout en conservant un doute ne regardait pas comme impossible la réalisation de ses paroles.

En ce moment entra un Juif colporteur, tout chargé de bonnets de fourrure. — Est-ce vous, monsieur, dit-il en s'inclinant et regardant Grégoire, qui m'avez fait venir ? Voici des bonnets de première qualité. Et comme il montrait sa marchandise, il marmottait des paroles en hébreu.

Grégoire réprima un sourire, car il comprit aussitôt que c'était un des agents de son

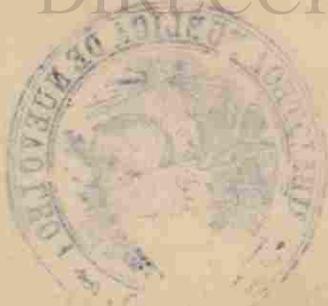


ami. La nouvelle qu'il lui annonçait devait être bien importante, car Ben-Joseph se leva à l'instant, et serrant à la hâte la main de Grégoire et Maria, il s'éloigna avec le Juif.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE XXII.

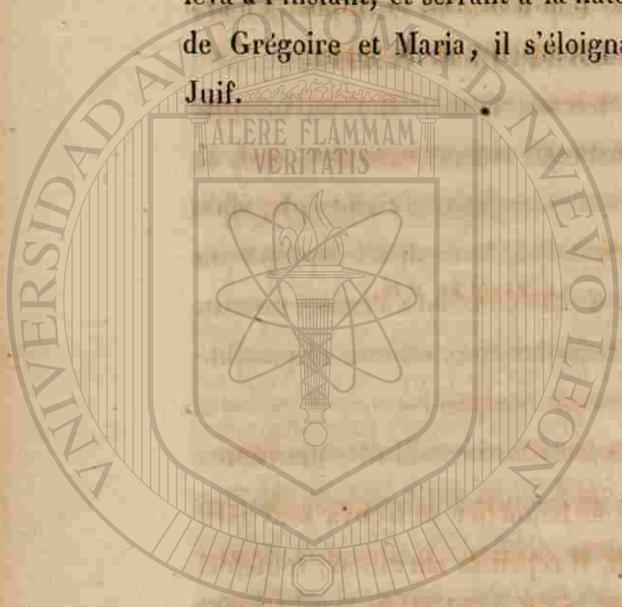
LE BANQUET JUIF.

Lorsque le bonnetier se trouva seul avec Ben-Joseph, il reprit sa narration, toutefois après s'être assuré que personne ne l'écoutait.

— Selon votre ordre, dit-il, j'ai pris ces bonnets, et criant de temps en temps *bonnets à vendre, bonnets à bon marché*, j'ai suivi *le loup* (ainsi il appelait le prêtre Martin).

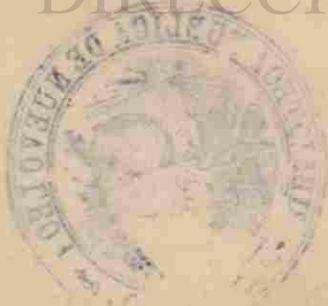


ami. La nouvelle qu'il lui annonçait devait être bien importante, car Ben-Joseph se leva à l'instant, et serrant à la hâte la main de Grégoire et Maria, il s'éloigna avec le Juif.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHAPITRE XXII.

LE BANQUET JUIF.

Lorsque le bonnetier se trouva seul avec Ben-Joseph, il reprit sa narration, toutefois après s'être assuré que personne ne l'écoutait.

— Selon votre ordre, dit-il, j'ai pris ces bonnets, et criant de temps en temps *bonnets à vendre, bonnets à bon marché*, j'ai suivi *le loup* (ainsi il appelait le prêtre Martin).

A peine le prêtre fut-il entré dans sa maison, que je l'entendis donner ordre à un homme qui l'attendait de s'attacher aux pas des Juifs acquittés et de reconnaître leur demeure. Il se mit en route, moi je le suivis de loin, toujours criant ma marchandise. D'abord il allait si vite, que j'avais peine à ne pas le perdre de vue. Mais aussitôt qu'il aperçut Esterka avec son père, il ralentit le pas, et j'en fis autant. Nous passâmes ainsi la porte de Saint-Florian et les champs qui conduisent au cabaret du Cheval blanc. Enfin, lorsque le vieillard et sa fille entrèrent dans la cabane, il s'arrêta, et moi, pour mieux observer, je me couchai par terre et suivis du regard tous ses mouvements. Il s'approcha de la cabane, se tourna de tous côtés, et, convaincu que personne ne le voyait, il tira quelque chose de sa poche et fit un signe sur la maison; puis il s'éloigna

en toute hâte, courant comme s'il était poursuivi par des voleurs. Lorsqu'il fut loin, je m'approchai de l'endroit où il avait fait ce signe, et j'aperçus une grande croix blanche tout à fait semblable à celles qu'on a tirées la nuit passée sur les maisons des principaux Israélites. Nul doute que ce ne soit une marque pour désigner les victimes qui doivent être massacrées la nuit prochaine. Vous pensez bien que je me suis empressé d'effacer ce signe fatal.

— Tu as mal fait, répondit Ben-Joseph.

— Quoi! fallait-il laisser la marque qui doit diriger les assassins?

— Il est un autre moyen de les dérouter.

— Lequel?

— C'est de faire des croix semblables sur des maisons chrétiennes. Lorsque les habitations juives et chrétiennes porteront le même signe, ils ne sauront les reconnaître.

— Faire des croix ! un Juif faire des croix ! jamais je ne l'oserai.

— Lorsque la nuit tombera, tu prendras avec toi un camarade, tu traceras une ligne horizontale et lui une ligne perpendiculaire, de sorte qu'aucun de vous ne fera la croix, et qu'elle se trouvera faite.

— Il suffit.

En ce moment, un Juif aborda Ben-Joseph : c'était le même qui s'était emparé de la lettre remise au nain ; il lui présenta un ballot où se trouvaient des masques et divers costumes orientaux. Ben-Joseph, après l'avoir chargé sur son dos, se dirigea vers la cabane de Ben-Himmel.

Esterka se trouvait triste et gênée dans la maison paternelle. Elle avait peine à se remettre aux occupations en quelque sorte oubliées pendant son séjour au palais royal.

Chargée de tout le soin du ménage, de faire les chambres, de préparer les repas, il y a peu de jours encore qu'elle s'acquittait de ces travaux avec plaisir, en riant et chantant. Mais depuis qu'elle a habité le château, il semble que tout ait changé à ses yeux ; elle essaie de se remettre à sa besogne accoutumée, mais c'est avec répugnance et ennui. Libre, elle regrette sa prison, où elle était entourée de luxe et d'élégance, où elle avait des pages à ses ordres, le roi à ses pieds. Cependant elle se résigne par dévouement religieux, et cache son chagrin à son père qui est tout absorbé dans des prières où il exhale ses actions de grâces vers le Seigneur. Quand Esterka se croit sûre qu'il ne la voit point, elle verse des larmes silencieuses et tourne ses regards vers le ciel, comme si elle voulait reprocher à l'Être suprême de lui avoir présenté un avenir bril-

lant pour la replonger dans la solitude et l'obscurité. Elle regrette d'avoir connu Kasimir, dont le souvenir l'empêchera à jamais de recouvrer sa tranquillité passée. Elle redoute son oubli, son inconstance. — Oh! se dit-elle, tout autre amant serait accouru me féliciter, se réjouir avec moi, et lui ne m'a pas même envoyé quelqu'un de ses courtisans pour me donner marque de son souvenir. Il est trop haut placé et moi trop bas. L'amour d'un roi catholique pour une pauvre Juive ne pouvait durer. Tant qu'il m'a vue, touché par mes malheurs et s'apitoyant sur mon sort, il a pris la compassion pour l'amour. Mais déjà peut-être Rokiczana a repris son empire et il m'a chassée de sa pensée.

Elle soupirait, pleurait, et la chambre n'était pas faite, et le travail n'avancait pas.

— Ma fille, dit le vieillard en s'approchant,

la journée a été heureuse; il ne nous suffit pas d'en remercier le ciel, il nous faut encore penser aux pauvres. Prépare un souper pour douze personnes, choisis ce que nous avons de mieux, nous inviterons des amis et quelques malheureux; si nous rencontrons de pauvres voyageurs, ils seront conviés. Rappelle-toi que Ben-Joseph est des nôtres. *L'infatigable*, il s'oubliait pour nous; je serai aise qu'il trouve un moment de repos dans ma cabane.

Et le vieillard, accoutumé à l'obéissance de sa fille, sans attendre sa réponse, l'embrassa, et sortit une canne à la main, en cherchant des pauvres qui honorassent de leur présence son repas du soir.

Les occupations accoutumées étaient déjà un supplice pour Esterka; qu'est-ce donc des soins extraordinaires qu'on lui impose? Il lui faut préparer un repas pour douze per-

sonnes, apprêter les mets, servir la table, nettoyer la vaisselle, veiller à la cuisson, à la salaison, elle, amante de Kasimir, future reine de Pologne. Toutefois Ben-Himmel avait prononcé une parole qui inspira du courage à Esterka, et lui donna une soudaine énergie. Cette parole était *Ben-Joseph*, Ben-Joseph qui lui a parlé brusquement, qui l'a fait rougir et baisser les yeux. — Et pourquoi? se dit-elle; quel crime faisais-je en me rendant au château royal? N'était-ce pas mon devoir d'aller tomber aux genoux du monarque qui m'a protégée? Et la reconnaissance est-elle un crime? Ah! s'il croit qu'un autre sentiment m'anime, que je me sois laissé éblouir par la puissance royale, et que j'aie pu oublier que dans mes veines coule le sang de David, je saurai lui prouver son erreur; je saurai lui cacher mes larmes, mon amour, ma faiblesse et mes regrets

amers. Je saurai paraître tranquille, insouciant et gaie comme jadis. Malgré son œil perçant, il ne lira en mon âme aucun changement.

Et elle se mit à la besogne avec toute l'énergie d'une femme dont l'orgueil est blessé, et qui, prête à mourir de douleur, sourit pour que l'homme qui l'a humiliée ne puisse jouir de sa souffrance. La chambre fut bientôt arrangée, le feu allumé; elle prépare les mets et emploie surtout son art culinaire à varier la préparation des poissons de différentes espèces, principal aliment des Juifs. Elle les fait bouillir, rôtir, les farcit, les assaisonne; ensuite elle pétrit des gâteaux avec du miel et soigne une pâtisserie favorite de son père, où il ne manque ni sucre, ni amandes, ni raisins. — Ben-Himmel, se dit-elle, tu peux inviter tes convives, c'est

un magnifique banquet que leur prépare l'amante de Kasimir.

Lorsque tout était rangé et que le repas fut prêt, le jour commençait à tomber. Déjà les paysans retournaient dans leurs cabanes en ramenant des champs les troupeaux de leurs maîtres. On entendait de loin le mugissement des vaches et des taureaux, le bêlement des moutons, le hennissement des chevaux et les aboiements des chiens, unis aux cris des pasteurs. Les échos répétaient ces mille bruits confus et incohérents. Esterka machinalement se dirigea vers la croisée; mais ses yeux fixaient sans voir, et le spectacle riche et varié que présentait la campagne au déclin de la journée ne put captiver son attention. Elle ne voyait pas le taureau orgueilleux au long cou, et dont le front obscurci, les cornes hérissées menaçaient tout étranger qui oserait appro-

cher de son sérail de vaches qui le suivaient comme des esclaves fidèles. Que lui importe le spectacle des béliers sérieux, marchant gravement en avant, secouant la tête avec suffisance, fiers comme des membres d'academies savantes, de conduire un cortège de moutons qui répètent leur voix en échos serviles. Ni la course inconstante et joyeuse des chevaux robustes et agiles n'attire ses regards, ni l'aspect pittoresque des nombreux troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux, qui descendent des collines, sortent de la forêt, quittent les bords de la Vistule pour être chacun conduit, dirigé vers le village où il reposera la nuit. Le soleil, jetant ses derniers rayons, projetait de longues ombres horizontales semblables à des êtres surnaturels, aux géants fabuleux de la montagne, arrivés expressément pour assister à ce tableau animé. Tant que les divers

troupeaux avaient été éloignés de leurs villages, ils cheminaient lentement, en ordre; mais sitôt qu'ils eurent reconnu leurs habitations, ils s'élançèrent tumultueusement chacun vers leur écurie ou leur étable. Les prairies, les champs restèrent solitaires; les échos devinrent silencieux; les teintes colorées du ciel pâlirent et s'éteignirent successivement; le soleil se déroba à l'horizon, et avec lui les ombres de la terre disparurent comme des spectateurs qui se retirent satisfaits.

Esterka était restée étrangère à ce spectacle; toute la nature avait donné et reçu l'adieu au jour pour se recueillir dans le silence et les ténèbres, que la jeune fille, l'œil fixe, ne cherchait qu'à distinguer dans le lointain un messager du château royal; car, tout en craignant l'inconstance et l'oubli de Kasimir, elle s'abandonnait encore à

l'espoir, et attendait à chaque instant une marque de son souvenir.

La brune qui s'étend lui rappelle que son père va arriver avec les convives; elle s'aperçoit que la table n'est pas couverte. En toute hâte, elle jette une nappe blanche, arrange la vaisselle et l'argenterie, et place au milieu un grand candelabre avec sept couronnes dont chacune porte sept chandelles. La splendeur des lumières contraste avec la simplicité de la chambre qui ne se compose que de quatre planches de bois, tout à fait nues; mais tel est l'usage des Juifs. Le jour du sabbat ou de toute autre fête, ils se font un devoir religieux d'allumer un très grand nombre de chandelles. Les pauvres, en ces occasions, afin d'éviter la dépense, fabriquent des chandelles si petites qu'elles ressemblent à des aiguilles allumées. En Pologne, elles portent le nom de *szabasowka*,

ce qui signifie chandelles du sabbat.

La table est servie, tout est prêt, les convives peuvent arriver désormais; Esterka les recevra avec un visage souriant, tandis que son ame souffre et saigne.

Tout à coup elle entend des cris, des ricanements et des voix discordantes comme si l'on se disputait. D'abord elle pense que ce sont quelques pasteurs retardataires suivis de leurs troupeaux. Mais le bruit approche, et il lui semble, au milieu de voix confuses, reconnaître celle de son père.

Étonnée, effrayée, elle s'élance de sa cabane, et, en effet, aperçoit le vieillard; il tenait sous le bras un pauvre diable qu'il avait ramassé sur le grand chemin; tous deux étaient poursuivis d'une douzaine de jeunes garçons qui, leur journée finie, se faisaient un plaisir de poursuivre et insulter les Juifs.

— Id, Jud, Juif, disaient-ils, en se servant de tous les sobriquets dont la haine religieuse a gratifié la race de Moïse, veux-tu manger du porc frais, un saucisson de cochon? Tiens, tiens.

— Veux-tu que je te baptise, bouc barbu? disait l'autre en crachant à la figure du vieillard et riant aux éclats.

— Juif, aimes-tu l'argent? fils de Judas, n'as-tu pas quelque chose à vendre?

En vain le vieillard se taisait, ou suppliait, ou se fâchait; les gamins, accoutumés, dès leur plus tendre enfance, à entendre leurs parents maudire les Juifs et les mépriser, ne croyaient pas faire mal: le préjugé avait étouffé la compassion et l'instinct du juste. La résignation du Juif ne les touchait pas, et sa colère les excitait; ils se moquaient de ses larmes et de ses prières, et ne cessèrent toute la route, depuis le cabaret du *Cheval blanc* jusqu'à sa cabane,

de l'injurier ainsi que son compagnon, les tirer par leurs robes, les pousser en avant, leur cracher au visage et ricaner.

Cependant, tout à coup ils s'arrêtent, se font, se dispersent et prennent la fuite. C'est qu'ils avaient aperçu derrière eux les convives de Ben-Himmel, qui arrivaient en toute hâte le secourir; les gamins abandonnèrent la partie, mais non sans se promettre de revenir plus tard jouer quelque mauvais tour, s'ils le pouvaient, à tous ces *vilains Juifs*.

Le pauvre vieillard était accablé de fatigue et de douleur lorsqu'il entra dans sa cabane, car une longue habitude n'avait pu l'endurcir aux insultes, et son cœur les ressentait vivement. Les caresses de sa fille adoucèrent ses peines. La présence de Ben-Joseph, qui arriva bientôt chargé d'un énorme ballot, fit davantage en ramenant le calme et l'assurance parmi les assistants.

Tout le monde l'entourait avec respect et amour, l'aidant à se débarrasser de sa charge; le Juif étranger, ce mendiant que Ben-Himmel avait ramassé sur la grand-route, en entendant le nom de Ben-Joseph, voulut se jeter à ses genoux; mais celui-ci le retint, lui faisant comprendre d'un regard sévère que ce n'était pas le moment d'honorer en sa personne la race illustre dont il était descendant.

Après une courte prière, tout le monde se mit à table, excepté Esterka, qui, par son activité et son empressement à satisfaire les convives, cherchait à cacher les tourments de son âme et à donner le change à Ben-Joseph. Ce dernier, qui ne cessait de l'observer, ne découvrit effectivement rien qui pût justifier ses inquiétudes, et fut touché de sa prévenance et de son amabilité vis à vis de ses hôtes. Esterka affectait même une atten-

tion particulière pour le pauvre étranger ; elle lui servait les meilleurs morceaux, et veillait à ce que rien ne lui manquât. Ben-Joseph se reprochait d'avoir pu douter de la fille de Ben-Himmel.

Vers le milieu du repas, le vieillard prit la parole.

— Mes amis, dit-il en désignant l'étranger, vous voyez un hôte que Dieu m'a procuré ; je l'ai trouvé sur le grand chemin, mourant de faim, et ne sachant où reposer sa tête. Je m'estime heureux d'avoir pu le secourir ; mais ce n'est pas assez. Il a été exilé du fond de la Russie où nos coreligionnaires sont persécutés comme partout ailleurs. On lui a ravi les biens qu'il s'était procurés par son travail et son industrie. Nous ne souffrirons pas qu'un de nos frères reste exposé à la misère tant que nous aurons un morceau de pain à partager. Si vous y consentez, cha-

cun de nous, à son tour, lui donnera asile, et fournira à ses premiers besoins jusqu'à ce que nous lui ayons trouvé des moyens assurés d'existence. C'est par de bonnes œuvres que nos pères célébraient les jours fortunés, c'est ainsi que nous devons remercier le Très-Haut d'avoir fait éclater aux yeux de tous notre innocence.

Tous les convives acceptèrent la proposition de bon cœur. Le seul Ben-Joseph gardait le silence.

— Vous ne dites rien ? lui demanda l'étranger.

— Je ne puis vous offrir un asile, je n'en ai pas pour moi ; mais j'ai pensé à vous, et si vos malheurs ne vous ont pas ôté toutes vos forces, vous pourrez rendre de grands services à Israël.

— Moi !

— Vous! mais n'en parlons pas encore, attendons que le moment soit venu.

— Vous me connaissez donc?

— Quelques paroles que vous avez prononcées m'ont appris que les haillons d'un mendiant recouvrent le fils du sage Morgenstern. Lui seul a pu vous apprendre qu'on peut courber les genoux devant Ben-Joseph, sans déroger à la dignité d'Israël.

— Le fils de Morgenstern! répétèrent les convives, et tous se levèrent pour honorer son père, le plus célèbre rabbin de la Russie rouge. On le nommait l'aurore de Léopol; car les Israélites de cette ville devaient à ses sages conseils leur salut et leur prospérité.

— Oui, mes frères, je suis Ephraïm, fils du rabbin Morgenstern, heureux d'avoir été si parfaitement accueilli, lors même que je me présentais comme un pauvre men-

diant. J'arrive par ordre de mon père pour me concerter avec Ben-Joseph sur l'avenir de notre peuple. J'étais au moment de demander la cabane de Ben-Himmel lorsque lui-même est venu au devant de moi m'offrir l'hospitalité.

— Qui ne reconnaîtrait dans tout ceci la main divine? s'écria le vieillard en levant les yeux vers le ciel. Nous sommes soumis à de rudes épreuves; mais le Dieu d'Abraham ne cesse de veiller sur nous et nous protéger.

Le vieillard resta un moment pensif, puis ajouta d'un ton inspiré: — Enfants d'Israël, réjouissez-vous, Dieu voit nos larmes, il a pitié de nos malheurs, il exaucera nos prières.

Tandis que Ben-Himmel prononçait ces paroles, tous les assistants l'écoutaient avec un pieux respect, comme si leur sens eût été réellement prophétique et surnaturel.

— Oui, oui, poursuivit-il, Dieu qui a sauvé un vieillard et une jeune fille des flammes du bûcher, alors que tout espoir était enlevé, Dieu aura pitié du peuple élu et lui enverra quelques signes certains d'une prochaine délivrance...

En ce moment, un bruit se fit entendre, tous les carreaux de vitres de la chambre où se tenaient les convives furent cassés, le candelabre fut renversé, et dans sa chute brisa la vaisselle, tandis que des cris *mort aux Juifs* retentirent autour de la demeure, mêlés à des rires insultants, qui semblaient donner un démenti aux paroles du vieillard. Tous les convives tressaillirent d'effroi; Ben-Himmel tomba sans connaissance, tant il fut effrayé de cette étrange interruption donnée à ses paroles; Ben-Joseph lui-même, supérieur à toute crainte, pâlit en retenant sur son sein Esterka, qui, au

milieu de la terreur générale, se réfugia auprès de celui qui était le plus capable de la protéger.

Il reprit bientôt son sang-froid.

— Mes frères, rassurez-vous, dit-il; voyez ces enfants qui prennent la fuite; ce sont les mêmes qui tantôt ont insulté notre hôte, et auront épié le moment le plus grave de notre réunion pour jeter parmi nous le trouble et le désordre.

Ben-Joseph avait deviné juste; mais ses paroles ne purent rendre la tranquillité, ni la gaieté aux convives. Des cris de mort venant interrompre les prédictions du vieillard furent pris pour un mauvais augure; le repas ne fut pas terminé, chacun se mit en prières, tandis qu'Esterka prodiguait les soins à son père.

Quand les esprits furent calmés, et que

Ben-Himmel eut repris des forces, Ben-Joseph réclama l'attention.

— Nous devons quitter cette demeure, dit-il, car elle est désignée au glaive des assassins. Mais soyez sans inquiétude, nous trouverons asile au château royal, où nous sommes invités. J'ai apporté des costumes qui nous serviront à nous présenter au banquet du roi polonais, comme des chanteurs d'Orient.

Chacun donna un signe d'assentiment, et se disposa à revêtir les costumes indiqués. Esterka resta immobile, tellement saisie de joie, que, nonobstant ses efforts, elle ne pouvait dissimuler les battements de son cœur, et la vive rougeur qui colorait ses joues. Ben-Joseph s'approcha et lui dit avec bonté.

— Le roi sera satisfait de voir les vic-

times dont sa justice avait démêlé l'innocence.

— Et moi, répondit Esterka, je serai heureuse de témoigner ma reconnaissance au monarque qui nous a protégés contre tous.

Ces paroles furent dites avec tant de calme et de naturel, que Ben-Joseph se reprocha ses soupçons, et eut regret de n'avoir pas permis à Esterka d'aller sur-le-champ remercier le roi au sortir du tribunal. Et cependant, celle-ci se disait tout bas : Non, il n'a rien deviné, ni ce que j'ai souffert, ni la joie et l'espérance qui remplissent mon cœur!



CHAPITRE XXIII.

MASCARADE. — DÉSESPOIR.

Kasimir aimait à consacrer aux plaisirs les moments dérobés à ses devoirs. Souvent, après les travaux du jour, il faisait venir des musiciens et des danseurs, et se délassait à les voir et à les entendre. Les bouffons et les nains formaient une partie nécessaire de toutes ces fêtes ; ils s'évertuaient à exciter le rire, à tourner en ridicule les seigneurs qui

ne savaient pas apprécier les vues sages du monarque, et par une sottise vanité prétendaient maintenir les grossiers usages de leurs ancêtres, en s'opposant à toute réforme, à toute amélioration. Quelquefois un carrousel, un tournoi, une joute, des jeux d'adresse, attiraient durant le jour l'élite de la noblesse, et les vastes jardins du château offraient le spectacle le plus animé; souvent le bal et de joyeuses mascarades égayaient l'intérieur des appartements.

Les habitants de Krakovie étaient accoutumés au bon goût et à la magnificence que Kasimir déployait dans ces fêtes; mais ils n'avaient pas encore été témoins d'amusements si variés que ceux qui s'étaient succédé au palais, depuis le milieu du jour, et devaient continuer bien avant dans la nuit.

Dans l'après-midi, il y avait eu un bril-

lant carrousel, un tournoi et des joutes, où les premiers seigneurs de la cour, richement vêtus, montés sur de superbes chevaux, avaient rivalisé de vigueur et d'adresse. Des prix avaient été distribués aux vainqueurs par les dames les plus belles et les plus jeunes. A l'approche de la nuit, un repas splendide fut servi, et il ne manqua ni spectacles grotesques, ni saltimbanques, ni musiciens, ni jolies danseuses pour l'égayer. Lorsque le jour disparut, une éclatante illumination le remplaça comme par magie. Le bal succéda au repas, animé par des mascarades, et offrant les costumes les plus riches et les plus piquants; des chants harmonieux se faisaient entendre dans l'intervalle des danses.

Tous ces divertissements réunis donnaient à la réunion tant de vie et de mouvement, que chacun se laissait aller au plaisir, devenait enjoué, parlant et communicatif.

Chacun contribuait à la fête par la vive impression qu'il en recevait. C'était un enivrement qui gagnait toutes les têtes, rendait les heures courtes et les sensations délicieuses. Certes, rien ne décelait un complot, rien ne trahissait les projets de vengeance de Kasimir. Le roi, satisfait de l'acquittement des accusés, était réellement gai et joyeux; il animait tout de sa parole et de sa présence. Les conspirateurs croyaient leur secret bien gardé, de sorte que personne n'avait de contrainte, et que la joie était générale.

Toute la plaine qui descendait en pente du château jusqu'aux bords de la Vistule était également illuminée; de la musique se faisait entendre de distance en distance, et des tentes étaient plantées, où l'on trouvait de longues tables couvertes d'oies rôties, de diverses viandes et de gros morceaux de

pain de gruau. C'étaient les tables destinées aux *enfants* du roi : ainsi Kasimir appelait les ouvriers de Krakovie et les paysans des environs.

Au milieu des jardins qui embellissaient la plaine, se trouvait un bassin rempli de bonne bière, avec une fontaine jaillissante qui la faisait retomber à flots dans des cruches que tendaient les heiduques royaux, pour la distribuer à tous ceux qui en demandaient. Ceci était chose ordinaire; jamais Kasimir ne donna une fête ou un banquet sans que ses *enfants* n'y prissent part.

La cour qui conduisait au château offrait quelque chose d'inaccoutumé. C'était là que d'habitude se rangeaient les voitures des seigneurs invités, et qu'on promenait les chevaux des nobles hôtes. Aujourd'hui le grand chambellan leur a indiqué un autre emplacement, et toute la cour est remplie par

la garde à cheval, dont les casques, les sabres et les armures rayonnent et étincellent au feu des lumières.

En vérité, cette fête surpasse même celle donnée, il y a un an, par l'amoureux Kasimir, en l'honneur de Rokiczana, lorsque, pour la première fois, il la présenta à ses courtisans frappés de sa beauté et jaloux de sa haute faveur. A l'intérieur du château, tout ce qu'il y a de plus distingué en seigneurs et dames de Krakovie et ses environs se presse dans des salles richement décorées, et rivalise de luxe et d'élégance. A l'extérieur, les mille lampions, les torches fumantes, les globes de feu, joignent leurs clartés aux lumières étincelantes du château, colorant de leurs reflets rougeâtres tout l'horizon, de telle sorte qu'à distance il semblerait qu'un incendie terrible dévorât le palais. Les cris des heiduques qui promè-

nent les chevaux de leurs maîtres, le bruit des équipages, le son de la musique répété par les échos des collines, les chants et les danses, la foule qui se presse, tout contribue à donner à cette fête quelque chose de magique et d'enivrant où chacun se laisse prendre, oubliant ses soucis de la veille et du lendemain, pour ne songer qu'au plaisir du moment.

Il ne manquait à la fête ni le pan de Wola qui arriva sur un cheval magnifique, ni le prêtre Martin. Le malin nain observait que le vénérable prélat prenait un vif plaisir à voir les danseuses sauter sur la corde, et qu'il paraissait plus touché de leurs poses un peu hasardées que de l'adresse et de l'agilité de leur danse.

Toute la journée, Kasimir avait été gai et joyeux; mais, quand la nuit approcha, quand les bougies furent allumées, et que

les masques commencèrent à parcourir les salons, le roi devint pensif et se déroba à ses courtisans pour aller goûter un moment de solitude dans son cabinet particulier. Là il s'assied près de la croisée, et, les yeux fixés sur la longue rue de Krakovie qui aboutit aux portes de Saint-Florian, il observe chaque voiture qui se dirige vers le château, comme si quelqu'un lui manquait, et qu'il attendit l'arrivée d'une personne dont la présence lui serait nécessaire. Enfin, lorsque l'horloge de la tour eut sonné huit heures, il se lève, fait appeler son page et lui demande vivement de quelle manière il a rempli ses ordres.

— J'ai fait tout ce que Votre Majesté m'a commandé.

— Et les hôtes invités ?

— Ils sont arrivés depuis longtemps.

— Qui ?

— Le confesseur de la noble Rokiczana et le prêtre Martin.

— Mais Esterka, malheureux, Esterka ; ne t'ai-je pas commandé de partir et de l'amener ici elle et son père ?

— Oui, sire, Votre Majesté me l'a commandé ; mais cinq minutes plus tard elle a révoqué ses ordres.

— Révoqué !... moi !...

— Sire, n'est-ce point par votre ordre que la noble Rokiczana m'a rejoint pour me prévenir que vous aviez changé d'avis, que vous aviez songé à l'inconvenance d'inviter une Juive à une fête où doit se trouver l'élite de la noblesse et du clergé ?

— Elle a dit cela ?

— Oui, sire ; et, au lieu de chercher Esterka, elle m'a commandé d'amener son confesseur. J'ai trouvé chez lui le prêtre Martin,

et tous deux sont au château depuis plusieurs heures.

Kasimir, plein de colère à ces paroles, sort brusquement du cabinet, traverse la salle avec tant de vitesse, qu'il ne s'aperçoit pas qu'un masque l'observe et le suit, et se rend au boudoir où se trouve Rokiczana.

Elle était seule, occupée à sa toilette, attachant à son collier le brillant que lui a fait remettre Grégoire en demandant une audience au roi. Lorsqu'elle entend la porte s'ouvrir avec fracas, et qu'elle voit paraître Kasimir les sourcils contractés, la figure pâle, elle devine aussitôt ce qui l'amène ; mais elle ne perd pas son assurance : elle compte encore sur l'empire de ses charmes, et espère justifier son audace.

— Est-il vrai, madame, demanda Kasimir avec force, que vous vous soyez servie de

mon nom pour révoquer et changer mes ordres ?

Rokiczana s'approche du roi, la tête baissée, le sourire sur les lèvres, une douce langueur dans les yeux, et, lui tendant la main, elle lui répond d'un ton suppliant, mais qui trahissait l'assurance d'obtenir sa grâce :

— Pardonne, Kasimir, pardonne ! le tutoyant ainsi, ce qui lui arrivait seulement dans les moments d'amour et de délire, où elle oubliait que celui auquel elle s'adressait était son roi et maître. Mais, si tu savais, ajoute-t-elle, comme je t'aime, tu me pardonnerais ma folle jalousie. Cette Juive me tue. Tant qu'elle a été sous le poids d'une accusation capitale, j'ai compris que le roi pouvait lui témoigner de l'intérêt, lui accorder sa protection ; mais aujourd'hui qu'elle est déclarée innocente, qu'elle est libre, Ka-

simir, pourquoi la faire venir dans ce palais?

— Pourquoi la faire venir dans ce palais, pourquoi? Et depuis quand donc suis-je forcé de vous rendre compte de mes actions et de vous demander votre consentement? Qui vous a donné ce droit, madame?

— Ton amour, Kasimir, tes serments, mon dévouement. Et elle baissa la tête et des larmes ruisselèrent sur ses joues; de vraies larmes de douleur, car c'est pour la première fois que le monarque s'est montré insensible à ses épanchements, c'est pour la première fois qu'il l'a appelée *madame*.

— Oui, c'est cela, c'est mon amour qui vous autorise à abuser de mon nom! reprit Kasimir d'un ton ironique; dites plutôt que c'est ma faiblesse. Si vous avez régné sur mon ame, ce n'est pas une raison pour tromper mes pages et donner des ordres contrai-

res aux miens. Je prétends ne pas être un simulacre de roi, mais bien être seul maître dans mon palais.

— Que dites-vous, sire? reprit Rokiczana blessée de s'entendre adresser un semblable reproche. Quand donc me suis-je mêlée de vos affaires? N'ai-je pas toujours respecté vos moindres volontés? n'ai-je pas toujours trouvé bon tout ce qui venait de Kasimir? Mais pouvais-je ne pas éloigner de votre demeure celle que tout le monde m'indique pour ma rivale? Hier encore, vous m'assuriez de votre amour. Sans doute, j'ai eu tort. Je devais vous prier de m'épargner une souffrance, d'écarter vous-même celle qui me porte ombrage. Lorsque je vous ai entendu donner l'ordre de l'inviter, de l'amener, et que mon imagination me l'a représentée parée, recherchée, admirée, ah! j'ai frémi, ma raison m'a quittée: égarée, folle, ivre

d'amour, ivre de jalousie, j'ai été entraînée à me servir de votre nom pour la repousser, pour l'éloigner. Kasimir, sa vue m'aurait tuée.

— Eh ! bien, madame, répliqua Kasimir d'un ton résolu, pour vous apprendre qu'on n'abuse pas impunément de mon nom, à l'instant je ferai venir celle que vous haïssez tant, et, pour la dédommager d'une injuste persécution, la première place au banquet lui sera réservée, c'est elle qui sera reine de la fête.

Et Kasimir se disposait à sortir et donner de nouveaux ordres.

Rokiczana, entendant cette menace, se sentit une telle douleur, une telle rage, qu'elle ne songea plus à rien ménager. Quittant le ton de la prière, elle se place droite entre la porte et Kasimir, et la figure pâle,

les yeux immobiles, les lèvres relevées, elle dit avec l'accent du désespoir :

— Vous ne le ferez pas.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi.

— Madame, dit gravement Kasimir, je veux sortir.

— Vous ne sortirez pas que je n'aie l'assurance que vous ne ferez pas venir ici cette maudite Juive.

— Vous vous oubliez, madame.

— Non, Kasimir, non ; c'est une résolution prise ; et elle tenait la porte de ses mains tremblantes.

Kasimir sourit de pitié, et, tournant le dos, il se dirigea du côté opposé où une sortie dérobée conduisait au grand corridor.

Rokiczana, voyant que Kasimir lui échappait sans qu'elle pût s'y opposer, lui lance un regard terrible, et frémissant de tout son

corps, elle court ouvrir la fenêtre pour se précipiter sur le pavé de la cour. Kasimir n'a que le temps de se jeter sur elle et de la retenir.

— Que fais-tu ? demande le roi stupéfait ; il connaissait les passions violentes de Rokiczana, mais il n'avait jamais pensé que l'amour et la jalousie pussent la porter à ces extrémités.

— Je veux mourir, je veux me donner la mort. Pourquoi me retenir ? laissez-moi. Quand vous m'avez demandé amour pour amour, quand vous m'avez prêté mille serments de constance et de fidélité, je vous ai dit que je ne survivrais pas à votre abandon et à mon déshonneur. Et vous me préférez une misérable Juive ! Non, non, je ne veux pas voir son triomphe ; je ne supporterai pas les rires de vos courtisans, ni de ces grandes dames qui ne pouvaient me par-

donner mon bonheur, et se réjouiront de me voir dédaignée, repoussée. Je vivais de votre amour ; il me protégeait, il m'élevait au dessus de ces femmes dont alors je pouvais mépriser la jalousie et la haine. Délaisée, je ne suis plus rien, la vie m'est odieuse. Laissez-moi, laissez-moi.

Et elle se débattait dans les bras de Kasimir, cherchant à se briser la tête contre le mur.

— Plus bas, Rokiczana, plus bas ; calme-toi, n'oublie pas qu'on peut nous entendre, que le monde est là dans les salons.

— Plus bas, me calmer ! Et que me fait à moi le monde ! Ne suis-je pas une femme perdue, épouse sans mariage, favorite outragée, chassée ? Votre amour, votre amour seul pouvait faire respecter la femme qui, par l'excès de sa passion, a oublié pour vous tous ses devoirs. Vos courtisans étaient à

mes genoux ; ils vont me tuer de leurs regards insolents quand ils vous verront aux pieds de ma rivale.

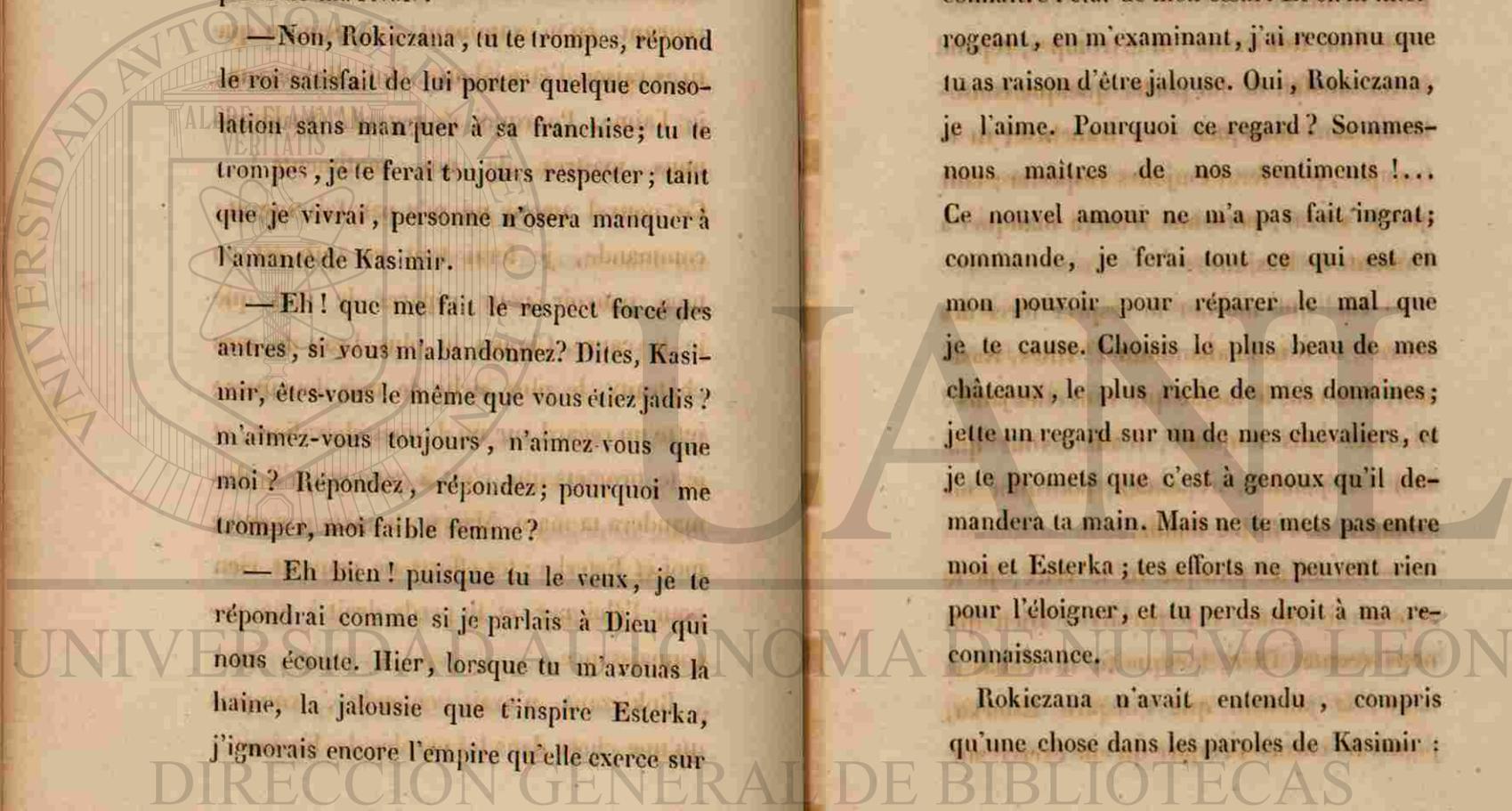
— Non, Rokiczana, tu te trompes, répond le roi satisfait de lui porter quelque consolation sans manquer à sa franchise ; tu te trompes, je te ferai toujours respecter ; tant que je vivrai, personne n'osera manquer à l'amante de Kasimir.

— Eh ! que me fait le respect forcé des autres, si vous m'abandonnez ? Dites, Kasimir, êtes-vous le même que vous étiez jadis ? m'aimez-vous toujours, n'aimez-vous que moi ? Répondez, répondez ; pourquoi me tromper, moi faible femme ?

— Eh bien ! puisque tu le veux, je te répondrai comme si je parlais à Dieu qui nous écoute. Hier, lorsque tu m'avouas la haine, la jalousie que t'inspire Esterka, j'ignorais encore l'empire qu'elle exerce sur

mon ame ; je croyais n'aimer que toi. C'est ton inquiétude, tes soupçons qui m'ont fait connaître l'état de mon cœur. Et en m'interrogeant, en m'examinant, j'ai reconnu que tu as raison d'être jalouse. Oui, Rokiczana, je l'aime. Pourquoi ce regard ? Sommes-nous maîtres de nos sentiments !... Ce nouvel amour ne m'a pas fait ingrat ; commande, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour réparer le mal que je te cause. Choisis le plus beau de mes châteaux, le plus riche de mes domaines ; jette un regard sur un de mes chevaliers, et je te promets que c'est à genoux qu'il demandera ta main. Mais ne te mets pas entre moi et Esterka ; tes efforts ne peuvent rien pour l'éloigner, et tu perds droit à ma reconnaissance.

Rokiczana n'avait entendu, compris qu'une chose dans les paroles de Kasimir :



c'était l'aveu de son amour pour Esterka ; elle n'écoutait pas des promesses qui sont une insulte aux yeux d'une amante dédaignée. Cependant, comme si elle doutait encore, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles, elle demande :

— Vous l'aimez donc ? Ressemblant en ce moment à un condamné à mort à qui l'on annonce que sa demande en grâce est rejetée : il l'entend, il le sait, il le lit dans la figure de celui qui le lui annonce ; mais, comme s'il doutait, il lui arrache l'arrêt fatal, regarde sans voir, lit sans comprendre, jusqu'au moment où le bourreau le réveille pour le conduire au supplice.

— Oui, je l'aime, je ne veux pas te tromper ; je ne veux pas unir l'hypocrisie aux sentiments qui te blessent.

— Et vos serments, Kasimir ?

— Je te les ai donnés dans la foi de mon ame.

Toutes mes promesses, je voulais les tenir, je croyais n'aimer jamais que toi, et je te le disais ; j'ai changé sans le vouloir, sans le savoir.

— Et vous pensez que c'est le sourire sur les lèvres que je contemplerai le triomphe de cette Juive ?

— Tu acquerrais ainsi un titre à ma reconnaissance et à mon amitié éternelles.

— Non, c'est impossible. Je t'aime trop, Kasimir, pour rester spectatrice tranquille du bonheur d'une rivale.

— Et que feras-tu ?

— Je me vengerai. Tu souris, tu comptes sur ma faiblesse, eh bien ! apprends où peut conduire le désespoir d'une femme lâchement trahie.

Et elle arracha à Kasimir le poignard qu'il portait à sa ceinture.

— Oh ! ne pense pas, cria-t-elle, que ce

poignard soit dirigé contre ta poitrine; non, non, c'est à moi que je le destine. Mais je serai vengée en mourant. Je te comprends à présent, grand roi, monarque modèle, prince législateur, noble, juste, généreux, quand tout un peuple t'observe, quand l'histoire te regarde; alors tu bâtis des villes, tu protèges les savants, les artisans, tu soutiens les faibles, les opprimés, tout cela pour gagner les applaudissements de la foule et les louanges des chroniqueurs. Grand devant le monde! mais qu'est-ce que cela te fait de déshonorer, de tuer une femme? la foule le saura-t-elle, les chroniqueurs s'occupent-ils de ces misères? Voilà comme tu es le bienfaiteur en dehors, le bourreau en dedans, le plus grand des monarques, le plus lâche des hommes, sans foi, sans pitié. Mais tu m'as mal jugée, Kasimir, je t'aimais avec passion; délaissée, trahie, je te hais et je me

vengerai. Quand je me serai frappée, et que le sang rougira cette robe de fête, je me traînerai au milieu du bal, au milieu des nobles dames et des illustres chevaliers, et, en mourant, en expirant, je t'indiquerai et je crierai en prenant le ciel pour témoin : *Voilà mon assassin!*

Et elle leva la main, le poignard dirigé contre sa poitrine.

Ce n'était pas un jeu, une ruse; la pointe effleurait son sein, et le roi dut employer toute sa force pour l'arrêter. Cette scène faisait un mal horrible à Kasimir. Il n'aimait plus Rokiczana; mais il était sensible et reconnaissant, et souffrait d'autant plus de ses reproches, qu'il sentait les mériter, lui qui ambitionnait le titre de juste, et dont personne n'avait jamais pu se plaindre. Tout bas, il plaidait sa cause plus éloquemment qu'elle-même. Tandis qu'elle l'accablait

d'injures, il se rappelait comment elle avait quitté pour lui son vieux père; comment, jeune, belle, appartenant à une famille riche et noble, elle lui avait sacrifié sa position et confié le soin de son avenir. Son devoir, comme amant et comme roi, lui commandait de la rendre au moins aussi heureuse qu'elle l'eût été sous le toit paternel. Et voilà qu'elle est au moment de se tuer de désespoir. Oh! non, Kasimir ne peut le souffrir, il se haïrait lui-même; il doit à tout prix calmer Rokiczana, la rassurer sur l'avenir, il est prêt à tous les sacrifices.

— Écoute-moi, un mot seulement; écoute, écoute, après tu me jugeras.

— Non, non, que pouvez-vous m'apprendre? Vous l'aimez, tout est dit. Peut-être la crainte d'un éclat, votre gloire menacée vous arracheront-ils quelques paroles perfides; mais je ne vous croirai pas: ma

résolution est irrévocable. Je veux mourir, parce que la vie m'est odieuse; je veux mourir, pour que ma mort soit une tache ineffaçable à votre règne.

Cependant, à force d'instances, Kasimir parvint à se faire écouter.

— Eh bien! que me voulez-vous?

— Je veux faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour effacer ton chagrin et te rendre le bonheur.

— Et Esterka?

— Je voulais qu'elle assistât à cette fête pour donner un exemple de tolérance à ma noblesse arrogante; mais, puisque cela te jette dans le désespoir, eh bien! je ne l'inviterai pas.

— Mais vous l'aimez?

— Je tâcherai..., je m'efforcerai de l'oublier...; je rendrai justice à son peuple, je répandrai mes bienfaits sur elle et sur son vieux

père...; peut-être parviendrai-je à vaincre la passion qu'elle a allumée dans mon ame.

Et Kasimir était de bonne foi dans sa promesse. Son cœur était réellement touché du désespoir de Rokiczana, provenant de l'excès d'un amour qu'il avait partagé. Mais plus il accordait, plus augmentait l'exigence de sa maîtresse.

— Vous ne la verrez plus?

— Je ne chercherai pas à la voir.

— Comblez-la de vos bienfaits; donnez-lui de l'or, beaucoup d'or; les Juifs sont si cupides! et envoyez-la loin, bien loin de Krakovie. Kasimir, faites-le pour celle qui vous aime si tendrement, je vous le demande à genoux.

Et elle se jeta à genoux en sanglotant, priant, conjurant le roi.

Kasimir restait indécis; peut-être la compassion en présence de la victime aurait été

plus forte que l'amour en l'absence de la belle Israélite, lorsque le masque, qui avait observé et suivi le roi, entra brusquement et lui remit un papier.

— Sire, dit l'inconnu en déguisant sa voix à la faveur du masque, vous avez perdu cette lettre.

— Qui vous a permis d'entrer ici, qui êtes-vous?

— Vous le saurez quand vous aurez lu.

Le masque disparut, et le roi jeta un coup d'œil sur ce papier qui devait contenir des choses bien importantes; car, en le parcourant, sa figure s'animait, sa main tremblait; il le relut par trois fois avec une agitation toujours croissante.

Rokiczana l'observait avec un effroi dont elle ne se rendait pas compte. Ce masque, arrivé au moment où elle arrachait à Kasimir la promesse d'éloigner sa rivale, lui

semblait être son mauvaie génie. Mais elle se rassura en voyant le roi redevenir calme, et la conduire sur un sofa où il s'assit près d'elle.

— Rokiczana, lui dit-il avec bonté, je vous ai déjà beaucoup accordé. Esterka ne sera pas invitée, je ne la ferai point venir au château; je lutterai contre l'amour qu'elle m'a inspiré; mais, avant de condescendre à votre dernière demande, avant de l'éloigner de ma capitale, dites-moi, Rokiczana, votre jalousie de cette Juive, votre haine pouvaient vous pousser à des actes violents, imprudents, téméraires; mais, n'est-ce pas, jamais vous n'auriez pu devenir l'ennemie de Kasimir?

— Jamais, jamais.

— Dans votre désespoir, vous pouviez attenter à vos jours, vous pouviez même lever

la main contre moi, contre l'amant qui vous a délaissée...

— Contre vous, jamais.

— Pourquoi pas? L'aveuglement, la passion, l'excès de l'amour expliquent, s'ils n'excusent, un coup fatal; je vous aurais pardonné. Mais, n'est-ce pas, jamais vous n'eussiez donné un appui froid, calme, réfléchi aux ennemis de ma couronne?

— Pouvez-vous le demander?

— Jamais vous n'eussiez trahi votre monarque; vous vous seriez vengée sur l'amant, mais vous auriez respecté votre roi, n'est-ce pas? De misérables conspirateurs, de lâches assassins n'eussent pu compter sur vos délations, sur votre complicité?

— Que dites-vous?

— Je dis, madame, que les fenêtres sont ouvertes, et que le poignard est à vos

pieds. Vous pouvez vous tuer, si tel est votre bon plaisir.

Et il lui jeta la lettre écrite à son confesseur et confiée au nain, que Ben-Joseph avait interceptée pour la remettre dans un moment opportun au monarque trahi par sa maîtresse.

En effet, le poignard était aux pieds de Rokiczana, et les fenêtres étaient ouvertes. Cependant elle reste immobile, les yeux fixés sur la lettre fatale : elle la prend, la reconnaît, la lit et relit, s'étonnant d'avoir pu confier au papier ces paroles imprudentes :

« Tout est découvert; un Juif a surpris
» votre secret; le roi connaît vos projets dans
» tous les détails; accélérez le jour de l'ex-
» plosion, sinon les Juifs triomphent, et vous
» êtes perdus. »

Rokiczana ne songe plus à attendre à ses jours. Il y a quelques minutes, elle pouvait

mourir comme une victime innocente, son suicide eût retombé sur Kasimir, tout le monde eût plaint l'amante trompée, délaissée; il y a quelques minutes, sa mort eût été une vengeance. Mais à présent, c'est elle qui est coupable, qui a livré les secrets de son amant à ses ennemis; à présent, sa mort n'exciterait aucune compassion; on pourrait croire que c'est par honte de son crime, ou crainte du châtement, qu'elle a attendu à ses jours.

Et cependant, au fond, cette lettre accusatrice ne provenait que de son amour aveugle pour le roi. Rokiczana n'avait voulu qu'une chose par cette lettre, assurer la perte de sa rivale; son véritable sens était : « Immolez la Juive qui a assassiné l'enfant chrétien; hâtez-vous qu'elle ne prenne pas ma place dans le cœur de Kasimir. » Rokiczana ne savait pas que le complot qui menaçait les

Juifs menaçait aussi le roi; elle ignorait qu'en voulant la mort des Israélites elle exposait ses jours et sa couronne. Elle a conscience de son innocence, nonobstant les preuves qui la condamnent. Une seule personne pourrait venir à son aide, éclairer le roi, et lui faire connaître la vérité : c'est son confesseur. Mais une pensée subite détruit cette dernière espérance. Quel autre a pu remettre cette lettre au monarque? Ah! sans doute, le lâche, pour acheter son pardon, n'aura pas hésité à l'accuser. Cette idée achève de la jeter dans le désespoir. Elle se voit délaissée par les hommes et par Dieu même. Seule, sans amis, sans famille, repoussée par son amant, trahie par le prêtre qui l'eût dû consoler, sa position est affreuse. Le bruit de la fête vient encore l'aggraver; les sons harmonieux des instruments, le bruit confus des voix et des danses, semblent

une dérision à son malheur; elle eût préféré les sons lugubres d'un convoi funèbre, et le retentissement de larmes et de gémissements. La joie des autres augmentait la douleur de celle pour laquelle il n'y avait plus de joie.

Kasimir, non plus, n'était pas heureux. Vainement se disait-il que ses promesses, ses serments ne l'engagent plus vis à vis d'une femme complice de ses ennemis; au fond de l'ame, il sait que Rokiczana est plus imprudente que coupable. Il devine que le vrai criminel est son confesseur; qu'il a abusé de sa crédulité, mis à profit ses passions. Dominé par un nouvel amour, il se félicite d'un prétexte légitime qui lui permet de rompre, mais souffre en même temps de la douleur de celle qui lui avait dévoué sa vie, et veut ne rien négliger pour adoucir ses peines. Mais que faire, que tenter près d'une femme qui vit toute pour

l'amour, et à qui on dénie l'amour? Tandis que Kasimir se perd dans ces pensées, il aperçoit le digne évêque de Krakovie. Nul n'était plus propre à remplir la sublime mission dont le Christ charge ses disciples, de consoler ceux qui souffrent. Aussi le roi bénit le ciel en le voyant, et l'invite à se rendre auprès de Rokiczana. Le vieillard quitte en toute hâte la fête joyeuse pour aller remplir le premier devoir de son ministère, celui d'exhorter et d'encourager les malheureux qui doutent de la justice et de la bonté divines.

Le roi fut plus tranquille en se disant que Rokiczana ne serait pas seule, et que les paroles onctueuses du digne évêque pourraient cicatrifier la blessure de son âme.

Alors il se rappela le but principal de la fête, et ne songea plus qu'aux conspirateurs, content de pouvoir faire retomber sur eux la contrariété et la tristesse de son âme.

CHAPITRE XXIV.

CHÂTIMENT.

Tandis que tout le monde se livrait aux plaisirs de la fête, deux personnes jouaient à la fois dans les salons du roi un rôle aussi singulier que ridicule. L'une mettait autant de persévérance à poursuivre l'autre que celle-ci à l'éviter. La première était le prêtre Martin, la seconde le pan de Wola. Ils ne s'étaient pas vus depuis le procès, et

l'amour, et à qui on dénie l'amour? Tandis que Kasimir se perd dans ces pensées, il aperçoit le digne évêque de Krakovie. Nul n'était plus propre à remplir la sublime mission dont le Christ charge ses disciples, de consoler ceux qui souffrent. Aussi le roi bénit le ciel en le voyant, et l'invite à se rendre auprès de Rokiczana. Le vieillard quitte en toute hâte la fête joyeuse pour aller remplir le premier devoir de son ministère, celui d'exhorter et d'encourager les malheureux qui doutent de la justice et de la bonté divines.

Le roi fut plus tranquille en se disant que Rokiczana ne serait pas seule, et que les paroles onctueuses du digne évêque pourraient cicatrifier la blessure de son âme.

Alors il se rappela le but principal de la fête, et ne songea plus qu'aux conspirateurs, content de pouvoir faire retomber sur eux la contrariété et la tristesse de son âme.

CHAPITRE XXIV.

CHÂTIMENT.

Tandis que tout le monde se livrait aux plaisirs de la fête, deux personnes jouaient à la fois dans les salons du roi un rôle aussi singulier que ridicule. L'une mettait autant de persévérance à poursuivre l'autre que celle-ci à l'éviter. La première était le prêtre Martin, la seconde le pan de Wola. Ils ne s'étaient pas vus depuis le procès, et

le noble ne se souciait pas d'entendre les reproches du prêtre. Mais la persistance du dernier fut la plus forte. Le noble se trouva pris en face au moment où il s'y attendait le moins.

Toutefois, le pan de Wola se méprenait sur les intentions du moine, qui n'étaient rien moins qu'hostiles. Le prêtre avait compris la faute qu'il avait commise en refusant de prêter de l'argent à son complice, et ne doutait point que cette circonstance n'eût influé sur sa déposition devant le tribunal. Il craignait que le noble, dégoûté par lui, ne se jetât dans la route opposée, et n'arrivât dans le camp ennemi. Résolu de conserver un allié puissant et un complice dangereux, il cherchait les moyens d'apaiser sa colère. L'or, se dit-il, l'a détaché de notre parti, l'or nous le rendra.

— Eh ! comment va, frère ? dit-il en

souriant et serrant amicalement la main au pan de Wola, qui déjà se mettait sur la défensive, prêt à rendre injure pour injure, insulte pour insulte. Mais voyant la cordialité de son vieil ami, il lui rendit sourire pour sourire, embrassement pour embrassement.

— J'ai oublié de vous dire, ajouta le prêtre, que j'ai arrangé vos affaires avec son éminence le nonce papal. C'est un digne prélat, on peut toujours compter sur sa bienveillance.

— Comment cela ?

— Vous m'avez demandé une somme d'argent dont je ne puis disposer en ce moment. Les revenus du couvent ont diminué depuis quelque temps, et je me voyais avec chagrin dans l'impossibilité d'obliger mon meilleur ami. Mais je me suis rendu chez son éminence, et lui ai raconté comment un

des hommes les plus distingués, un des croyants les plus zélés, un de nos frères les plus dévoués, se trouve ruiné par un incendie qui a dévoré ses biens. Son éminence aussitôt a mis sa caisse à votre disposition, et sachant que vous avez perdu même vos équipages, il vous a envoyé le plus beau cheval de son écurie.

— Quoi! c'est par votre intermédiaire... Ah! je vous reconnais, digne prélat!...

— Demain, vous pourrez écrire deux mots au trésorier du nonce, et, une demi-heure après, vous aurez la somme que vous demanderez.

Le noble se répandit en remerciements; mais le prêtre qui s'en souciait peu, et voulait seulement savoir si le complot n'était pas déjà trahi, l'interrompit et lui dit en riant :

— Le roi s'amuse!

— Dans quelques heures, nous lui préparerons un nouveau banquet. Maintenant il se promène, alors il pourra danser.

— Mais l'issue du procès a peut-être refroidi la foule?

— Non, non, elle a, au contraire, exaspéré les fidèles. Tout le monde est convaincu que les Juifs ont acheté les témoins.

— Vous avez raison, notre revanche arrive, dit le moine avec un air de jubilation. Les maisons des Juifs sont marquées, les églises sont ouvertes, les prêtres partout raniment la foi et excitent l'enthousiasme. Nous comptons sur l'assistance des seigneurs qui ont juré de venger notre sainte religion, et sur vous, frère, qui avez promis de les guider.

— *Verbum nobile debet esse stabile* (la parole du noble est sacrée), répondit le pan de Wola en latin et se frottant les moustaches.

— Silence, on nous observe, ajouta le moine.

— A tantôt, répliqua le noble.

Le cheval envoyé par le nonce du pape, la faculté de toucher de l'argent chez son trésorier, séduisirent entièrement le seigneur ruiné, qui jamais n'avait senti la gêne, et n'aurait pu supporter l'idée de la médiocrité. Selon lui, l'opulence était indispensable à la dignité d'un gentilhomme. Un pan sans banquet, sans fête, sans luxe, était un être dégradé, perdu. Aussi celui-là avait raison qui lui faisait les plus magnifiques promesses. Devenu gai et joyeux, il s'abandonne à des idées riantes, lorsque, dans un masque qui l'observe, il lui semble reconnaître le Juif mystérieux qui lui a promis de l'or, et prédit la mort dans le cas de l'extermination des Israélites. A cette idée importune, il tremble, et son front s'assombrit de nouveau.

.....

Le chambellan vint inviter le monde à passer dans la grande salle d'audience, la plus propre à contenir tous les assistants de la fête et arrangée expressément. Sur une élévation, du côté gauche, se trouve le trône de Kasimir; au dessus plane un aigle blanc en argent, qui tient dans son bec une couronne d'or suspendue sur la tête du roi. Des deux côtés se croisent les drapeaux nationaux aux couleurs rouge et blanche, ainsi que les étendards ennemis qui rappellent les victoires remportées sur les chevaliers teutooniques et sur les Tatars. Jacques de Melchtin et les seigneurs les plus recommandables se tiennent près de Kasimir. Un balcon circulaire était réservé aux dames; embellies par l'éclat des lumières, ornées de fleurs et de diamants, elles formaient un magique tableau, et l'œil ne se lassait pas à les con-

templer. Au milieu de la salle on aperçoit les sombres figures des prêtres, et les figures orgueilleuses des nobles mécontents; chacun a sa place marquée et désignée; vis à vis du trône sont placés des chanteurs d'Orient venus pour égayer la fête. Des turbans de cachemire ornent leur tête, des schalls de Perse leur tiennent lieu de ceinture, et leurs longues barbes retombent sur des cafetans richement brodés; enfin il ne leur manque ni le poignard, ni le sabre recourbé. Ils tiennent à la main une sorte de guitare à trois cordes dont ils accompagnent leurs chants. Les bouffons de la cour sont près d'eux, avec leurs bonnets ornés de plumes de paon, et leurs ceintures à sonnettes, et leur tunique légère à carreaux rouges et bleus. Ils doivent accompagner les chanteurs au refrain de chaque couplet, en sautant et agitant leurs sonnettes. Contre

l'usage, les portes sont gardées par des nobles qui tiennent l'épée nue; derrière les chanteurs retombent des rideaux cachant une partie de la salle.

Ces derniers débutèrent par un hymne à la gloire de l'Être suprême; le chant était si grave, si solennel, et en même temps si mélodieux, que les assistants restèrent pénétrés d'un sentiment religieux. A l'hymne succéda un dithyrambe à la gloire du roi, d'un mouvement plus vif et plus gai; puis les chanteurs firent entendre des airs nationaux qui, en charmant les oreilles, retentissaient dans les ames, et faisaient briller dans les yeux un esprit guerrier et l'amour de la patrie. Enfin ils commencèrent les chants joyeux des campagnards. Ici les refrains furent répétés par les bouffons qui, dansant et chantant, imprimaient si parfaitement le rythme, que tous les assis-

tants en suivaient le mouvement, de manière que, tous à la fois, en quelque sorte sans s'en apercevoir, gesticulaient qui du pied, qui de la main, qui de la tête.

Les chants étaient si mélodieux et le charme de l'harmonie si puissant, que les conjurés en avaient oublié momentanément leurs complots ; mais le roi songeait à sa vengeance.

Lorsqu'ils furent terminés, et que le silence succéda : « Nous sommes contents, messieurs les chanteurs, dit Kasimir, et notre trésorier sera chargé de vous manifester plus amplement notre satisfaction. Vous avez dignement honoré la puissance divine et le sceptre royal ; ne connaissez-vous pas quelques chants en l'honneur de la soutane et du blason ? »

Le chef, qui n'était autre que Ben-Joseph, comprit le roi, et fit signe à ses compagnons

d'honorer le martyr de saint Albert, hymne préparé pour le dénouement de la fête. Lui-même prononçait les paroles. Le refrain était répété en chœur par ses compagnons qui frappaient la terre de leurs sabres, tandis que les bouffons agitaient leurs sonnettes.

SAINT ALBERT.

Fuis les frontières de la Prusse barbare,
Les païens féroces, avides de rapines,
Qui ne savent vivre que de carnage,
T'immoleront sans merci, sans pitié.

Les villages périssent dans les flammes,
Enfants, vieillards tombent sous la hache,
Les églises sont profanées,
Les prêtres meurent au pied de l'autel.

Fu vain Boleslas le Grand assembla ses troupes,
Appelle aux armes ses braves chevaliers,

Les barbares fuient dans les forêts, mais bientôt
Ils reviennent pour piller, brûler et massacrer.

« Sire, dit au roi l'évêque Albert,
» Permettez-moi de partir,
» De ces hommes féroces et barbares,
» J'espère fléchir le cœur endurci. »

« Je leur ferai connaître le vrai Dieu. »
L'évêque partit. A peine les païens
Apercurent le saint apôtre,
Qu'ils le lièrent pour l'immoler.

« Renonce à ton Dieu si tu veux vivre, »
Dit le chef des barbares.
L'évêque chanta la gloire du Seigneur,
Les païens ne firent que rire de sa prière.

« Coupez-lui une main. » Et la main fut coupée.
L'apôtre releva l'autre vers le seigneur.

« Coupez l'autre. » L'évêque tomba à genoux
Et pria toujours au milieu des tortures.

Jusqu'au dernier soupir, les yeux levés vers le ciel,
Il enseigna à ses bourreaux que Dieu est un,

Qu'il est bon, qu'il est juste;
Les barbares ne riaient plus, et se regardaient.

Au bout de quelques jours un temple fut bâti
A l'endroit où succomba le martyr.
Les barbares à genoux répétaient que Dieu est un,
Qu'il est bon, qu'il est juste.
Toute la Pologne pleura le saint évêque,
Élevant des temples à son honneur,
Chantant des hymnes à sa gloire,
Et répétant ses saintes paroles.

Ici Ben-Joseph s'arrêta, la musique
changea de ton et de nature, passant du so-
lennel au trivial, et le chanteur poursuivit
avec vivacité et ironie :

« Moi aussi, je veux être saint, je veux être martyr, »
Dit un gros prélat un siècle plus tard,
Et pour gagner la gloire éternelle,
Il résolut d'égorger... des Juifs endormis.



Les nobles jetèrent un coup d'œil sur le moine Martin, et nonobstant sa figure sérieuse et colère, ils ne purent s'abstenir de rire. La fin inattendue du couplet avait étonné tous les assistants, à l'exception du roi et de ses conseillers. Ben-Joseph, ne voulant pas laisser le temps au prêtre de se remettre de sa surprise et de son indignation, donna le signal, et le second chant commença.

LE CHEVALIER.

« Maître, dit un serf à son seigneur,
 » Les Tatars à cheval, l'arme à la main,
 » Paraissent sur les collines, fuyez, fuyez,
 » Dans quelques moments, vous serez pris. »

Le noble jette un regard sur la colline,
 Et voit en haut des Tatars, des Mongols,
 On les comptait par mille, lui était seul,
 Avec une centaine de vassaux fidèles.

« Cours à la ville, dit-il au serf,
 » Apprends le danger qui nous menace,
 » Je veux défendre le sanglant passage,
 » Jusqu'au dernier souffle de ma vie. »

« Aux armes, mes enfants, aux armes,
 Dit-il aux vassaux qui aimaient leur maître,
 « Défendons-nous jusqu'à la mort,
 » Pour sauver nos frères. »

Tous les serfs avaient succombé,
 Le noble seul fait barrière de son corps,
 Enfin, les secours arrivent,
 Hélas! le chevalier tombe et meurt.

Le peuple reconnaissant
 Pleura sur sa tombe,
 Et le roi, en son honneur,
 Bâtit un château et une ville.

Le pan de Wola leva la tête haute et fière, car c'était l'histoire de son grand-père. Ici encore une fois, le chanteur s'arrêta,

et la musique changea le ton grave en ton vif et joyeux.

« Moi aussi, je veux illustrer mon nom, »

Dit le petit fils du noble chevalier,

Et pour gagner une gloire immortelle,

Il résolut... d'égorger des Juifs endormis.

— Que veut dire ceci? s'écria le pan de Wola furieux; est-ce qu'on invite les nobles au château royal pour les outrager?

— Pour faire des ministres du culte un objet de dérision? ajouta le prêtre Martin.

— Pour traiter les nobles comme des manants, et s'amuser à leurs dépens?

— Pour que les serviteurs de Dieu deviennent la risée des bouffons?

Et dans leur indignation ils s'étaient levés, regardant tout autour d'eux, et cherchant sur qui faire tomber leur colère. Tout le monde les considérait avec étonnement, ne

sachant que penser, lorsque le roi, les toisant avec mépris, dit d'une voix forte :

— Ceci, messeigneurs, c'est de l'histoire : le prêtre que vous voyez, au lieu de prendre pour modèle saint Albert, qui par sa parole et son dévouement porta l'Évangile au milieu des païens de la Prusse, conspire contre le trône, et prépare un massacre pendant la nuit. Le noble que vous voyez, au lieu de s'illustrer par la défense du pays, aiguise ses armes pour égorger des malheureux pendant leur sommeil.

« Prêtre Martin, pan de Wola, entendez-vous le bruit des cloches? c'est votre signal, n'est-ce pas? c'est la nuit de la Sainte-Ursule, nuit de carnage. Les Juifs seront égorgés, et le trône de Kasimir sera renversé, n'est-ce pas? Malheureux, il fallait mieux garder le secret de votre lâche com-

plot. Le signal qui devait commencer votre triomphe et ma chute devient celui de votre infamie et de votre supplice.

Ici le rideau qui couvrait une partie de la salle s'ouvrit, et l'on aperçut la garde armée entourant un tribunal, avec des juges qui prononcèrent à haute voix la sentence de mort du prêtre et du noble, convaincus de haute trahison.

CHAPITRE XXV.

LA SENTINELLE.

Kasimir avait atteint le but qu'il s'était proposé. La nuit de Sainte-Ursule s'était passée avec quelque tumulte, mais sans qu'une goutte de sang eût été répandue. Les crieurs publics allaient partout, proclamant le complot découvert et les chefs arrêtés, qui attendent le supplice. L'évêque de Krakovie,

plot. Le signal qui devait commencer votre triomphe et ma chute devient celui de votre infamie et de votre supplice.

Ici le rideau qui couvrait une partie de la salle s'ouvrit, et l'on aperçut la garde armée entourant un tribunal, avec des juges qui prononcèrent à haute voix la sentence de mort du prêtre et du noble, convaincus de haute trahison.

CHAPITRE XXV.

LA SENTINELLE.

Kasimir avait atteint le but qu'il s'était proposé. La nuit de Sainte-Ursule s'était passée avec quelque tumulte, mais sans qu'une goutte de sang eût été répandue. Les crieurs publics allaient partout, proclamant le complot découvert et les chefs arrêtés, qui attendent le supplice. L'évêque de Krakovie,

entouré d'un cortège de prêtres, parcourt la ville à la lueur des torches, en prêchant l'amour et la fraternité. Le roi, de son côté, entouré de ses chevaliers les plus dévoués, et d'une garde nombreuse, se montrait partout, prêt à pardonner aux hommes égarés, prêt à punir les moteurs des massacres. Les conjurés, apprenant l'arrestation de leurs chefs, se cachèrent, ou, s'ils firent quelques tentatives pour exciter la foule, furent bientôt forcés de se retirer. Des fanatiques brisèrent les vitres de quelques maisons, en criant : *Mort, mort aux Juifs!* Mais là se bornèrent les scandales de cette nuit, qui devait être témoin d'une révolte générale, et du massacre d'un peuple. Le sang ne coula point, la religion du Christ ne fut pas outragée. Quant aux Juifs, ils eurent la prudence de ne point se montrer; enfermés dans leurs maisons, prêts à se défendre,

ils attendaient leurs oppresseurs, et priaient. A trois heures après minuit, tout était tranquille; le foule se retira, le silence régna. Seulement, par luxe de précaution, des patrouilles à cheval parcouraient les rues de la capitale.

Kasimir retourna satisfait dans son château. Sans effusion de sang, il a vaincu l'influence étrangère, qui, au nom de Dieu et de la religion, voulait allumer une guerre civile pour lui arracher la couronne, et la remettre à un prince, instrument aveugle de Rome, ou plutôt d'Avignon, car c'est là que résidait à cette époque le pape Innocent VI. Pour compléter son triomphe, le roi résolut de gracier les chefs du complot, afin de leur montrer qu'il les craint peu, et de les désarmer par sa clémence. Il fit donc appeler le pan de Wola et le supérieur du couvent de Saint-Dominique.

— Vous êtes libres, leur dit-il, vous pouvez de nouveau tramer des complots, et aiguïser des couteaux pour égorger des victimes endormies. Mais, parole de Kasimir, s'il arrive à ma connaissance que vous ayez abusé de ma générosité, toi, prêtre, je te ferai noyer; toi, noble, tu périras par la faim.

La vie et la liberté rendus à un condamné, avec promesse d'oubli, si celui-ci est capable de quelque sentiment généreux, le désarmement, éteignent toute haine; tel est l'effet infailible de la clémence, sur tout homme que le crime n'a pas dépravé; il ne peut plus lutter contre celui dont il a reçu des bienfaits. Mais l'ambition du moine, l'orgueil du pan de Wola, ne pouvaient être domptés par la générosité de Kasimir; l'un et l'autre se réjouissaient d'avoir échappé au supplice; mais l'un et l'autre, tout en s'in-

clinant, multipliant leurs salutations, ne renonçaient ni à leur haine, ni à leurs projets de vengeance, et se promettaient seulement d'être plus prudents à l'avenir.

A peine le roi fut-il libre de tous ces soins divers, qu'il se retira dans son cabinet, non pour y trouver du repos, mais pour s'abandonner à ses pensées. Maintenant qu'il a satisfait aux devoirs de la royauté, il revient à sa préoccupation première; il revient à l'image de deux personnes qui l'agitent de sentiments bien divers, Esterka, Rokiczana, lui présentant, l'une, l'amour naissant, l'autre, l'amour éteint. Oh! qu'il aurait voulu être aimé de l'une, sans être maudit par l'autre! Que n'eût-il donné pour que l'amante délaissée conçût une passion nouvelle qui l'effaçât de son souvenir! Comme il s'abimait dans ces pensées, il aperçoit tout à coup sur son bureau une lettre, et re-

connaît l'écriture de Rokiezana. Que peut-elle lui dire? lui renouveler ses reproches et ses insultes? Il ouvre le papier avec un sentiment d'impatience et de chagrin, et n'y trouve que ces mots : *Kasimir, sois heureux, je te pardonne.*

Il était préparé aux injures, aux menaces, mais non pas à cette touchante générosité; vivement ému, son premier mouvement est de la voir, de lui parler, mais il apprend qu'elle n'est plus au château. Alors il comprend que le saint évêque lui a offert une consolation, un refuge au sein de l'église. Il sent que la religion seule a pu inspirer à une amante trahie de souhaiter le bonheur de celui qui la délaisse. Le passé se ranime plus vivement dans l'esprit de Kasimir, il sent ses torts, et reste accablé de douleur.

Depuis quelque temps, il était ainsi immobile, pensif et souffrant, lorsqu'en dirigeant

par hasard son regard vers la croisée, il aperçoit une lumière dans la chambre qu'habitait Esterka, située dans la partie du château précisément en face de celle qu'il occupe. Dans cette chambre il distingue une femme. L'obscurité qui régnait autour d'elle devait lui faire croire qu'elle était à l'abri de tous regards, et cependant pas un de ses mouvements n'échappait à l'œil de Kasimir. Il la voit, placée vis-à-vis un miroir, ôter un à un chaque ornement de sa toilette, puis chaque vêtement qui la couvre. Déjà elle a dépouillé sa tête d'un turban semé de perles, elle a dénoué ses longs cheveux qui restent flottants; elle a dégarni son cou des riches parures qui l'ornaient; elle se dépouille de sa tunique, et défait le léger corset qui dessine les formes de sa taille charmante. Kasimir la considérait avec curiosité, lorsqu'elle se retourne dans

tout l'abandon du déshabillé, les épaules nues, la poitrine nue. Il voit son visage, et reste frappé, saisi, en reconnaissant la belle Israélite. L'homme le plus froid eût été ému, transporté; à la vue d'une beauté parfaite dans cet abandon séduisant, que le hasard seul peut dérober au mystère de la nuit et de la solitude. Que ne ressent pas Kasimir, en reconnaissant dans cette image enivrante celle qu'il aime, et dont l'absence de quelques heures lui a déjà causé mille tourments! Il la contemple avec extase, l'amour l'embrase de ses flammes les plus vives. Cependant le souvenir de Rokiczana, en traversant son esprit, vient l'arracher à cette contemplation dangereuse. Il tient encore sa lettre entre ses mains, cette lettre qui l'a si vivement touché. Ne doit-il pas à son sacrifice généreux de consacrer quelques moments à son souvenir?

Kasimir essaya de se vaincre, et détourna ses regards d'Esterka.

Mais que lui servit cet effort, son imagination lui rendait plus frappant, plus séduisant, le tableau qu'il venait d'apercevoir. En vain voulait-il se représenter la douleur de Rokiczana, il ne voyait qu'Esterka, dénouant un à un ses vêtements, avec des poses molles, des mouvements suaves qui le faisaient tressaillir et brûler. Il voulait voir les larmes de Rokiczana, il rencontrait les sourires et les baisers de la belle Israélite. Il ne peut résister davantage, il contemple de nouveau celle que son esprit ne peut fuir. Il la voit recouverte d'une légère chemise qui l'enveloppe, sans la cacher. Sa taille se dessine à ses yeux avec tous ses attraits, que l'imagination embellit encore. Elle est assise, la tête appuyée dans ses mains; elle aussi paraît souffrir, et ne pou-

voir s'abandonner au sommeil. Kasimir, à cette vue, qui lui va à l'ame autant qu'aux sens, n'est plus maître de sa passion; toute autre idée est écartée; il faut qu'il l'approche, qu'il lui dise mille fois à quel point il l'aime, comme elle est belle à ses yeux, comme elle règne sur son ame. Il osé entrevoir qu'elle ne le repoussera point, et qu'amante heureuse et faiblissante dans ses bras, elle le dédommagera de ses peines par la plus haute félicité.

Il sort à pas précipités, il descend les escaliers, il passe le corridor, traverse le jardin, arrive près de la chambre.

Un homme lui barre le chemin.

— On ne passe pas.

— Retire-toi, malheureux, je suis ton roi.

— Où allez-vous, sire, à cette heure?

— Qui ose m'interroger? Je vais où il me plaît dans mon palais, dans ma résidence.

— Sire, dans cette chambre repose une jeune fille.

— Je veux la voir.

— A cette heure, un père, un époux, ont seuls entrée auprès d'une femme.

— Je veux lui parler.

— C'est impossible.

— Qui m'en empêchera? Qui es-tu?

— Une sentinelle qui veille sur une vierge de Jérusalem, sang de David et de Salomon.

— Et si j'appelle ma garde pour chasser un importun.

— Alors demain, quand Israël apprendra qu'on a profané l'asile offert à une de ses filles, tout son peuple quittera en masse la terre maudite, où les nobles et les prêtres

attendent à leurs jours, et le roi à l'honneur de leurs vierges.

« Oh! sire, ajouta Ben-Joseph, ne vous offensez pas de mes paroles hardies. Voyez-vous, à nous malheureux, tout notre bonheur, c'est notre foi dans le Dieu d'Abraham; tout notre trésor, c'est cette famille élue, dont doit sortir notre Messie, notre libérateur.

« Il y a peu de jours, vous m'avez promis aide et protection pour notre peuple malheureux; eh bien! c'est à genoux que je vous supplie; demandez nos vies et nos fortunes, disposez de nos biens et de nos personnes; mais respectez notre croyance, respectez le sang de nos rois.

Cet appel à sa générosité, plus encore que les menaces de Ben-Joseph, firent revenir Kasimir à sa bonté et sa justice naturelles.

— Tu te trompes, répondit-il, si tu penses

que je vienne ici pour attenter à l'honneur d'une jeune fille; je voulais voir Esterka. Mais, puisque ma présence en ce moment peut être mal interprétée par son plus dévoué serviteur, eh bien! j'attendrai à demain.

— Oh! merci, sire. Dieu nous a bénis en nous accordant un monarque si bienveillant. Que je suis heureux de pouvoir donner à l'instant à Votre Majesté une preuve de la puissance d'Israël et de sa reconnaissance!

— Que veux-tu dire?

— Que la Pologne et votre trône sont de nouveau menacés.

— Quoi! encore un complot?

— Non, sire..., une invasion.

— Que dis-tu?

— Que, dans ce moment où je vous parle, l'armée russe a passé vos frontières en brû-

lant vos villages, en exterminant vos populations.

Quelques jours auparavant, le roi n'aurait fait que rire ou se fâcher de tout homme qui se serait prétendu informé avant lui d'une nouvelle aussi importante. Peut-être l'eût-il puni comme imposteur. Mais tout ce qu'il a déjà vu et entendu de Ben-Joseph le lui fait regarder comme un homme supérieur par ses connaissances, et les moyens extraordinaires dont il dispose. Aussi loin de rire ou de se fâcher : Viens, viens, dit-il, et il retourna dans son cabinet, suivi de Ben-Joseph.

CHAPITRE XXVI.

LA POSTE JUIVE.

— Quoi! dit Kasimir, tu me parles d'une invasion, tu prétends que les habitants de la Russie Rouge portent le fer et la flamme dans mon pays! Mais c'est impossible; sans doute tu te trompes! Les Russes sont gouvernés par mon cousin Boleslas, qui m'est tout dévoué. Oserait-il lever la main sur moi,

lant vos villages, en exterminant vos populations.

Quelques jours auparavant, le roi n'aurait fait que rire ou se fâcher de tout homme qui se serait prétendu informé avant lui d'une nouvelle aussi importante. Peut-être l'eût-il puni comme imposteur. Mais tout ce qu'il a déjà vu et entendu de Ben-Joseph le lui fait regarder comme un homme supérieur par ses connaissances, et les moyens extraordinaires dont il dispose. Aussi loin de rire ou de se fâcher : Viens, viens, dit-il, et il retourna dans son cabinet, suivi de Ben-Joseph.

CHAPITRE XXVI.

LA POSTE JUIVE.

— Quoi! dit Kasimir, tu me parles d'une invasion, tu prétends que les habitants de la Russie Rouge portent le fer et la flamme dans mon pays! Mais c'est impossible; sans doute tu te trompes! Les Russes sont gouvernés par mon cousin Boleslas, qui m'est tout dévoué. Oserait-il lever la main sur moi,

fil de Ladislas, qui l'a placé sur le trône de Léopol (*).

— Boleslas, fils de Troïden, n'est plus. Il y a huit jours qu'il repose dans la tombe.

— Quoi ! mort !

— Mort, empoisonné ! Son corps éclata et se détacha par lambeaux.

— Empoisonné ! par qui ?

— Par les seigneurs russes, d'accord avec les popes schismatiques.

— Tu sembles bien informé, tu sembles sûr de ce que tu avances. Raconte-moi tous les détails de ce tragique événement.

— Vous vous rappelez, sire, les conseils que votre père donna à Boleslas, quand il l'envoya à Léopol gouverner la Russie Rouge.

Allez, dit-il, mais souvenez-vous que ce

(*) Léopol, Lemberg ou Lwow, alors capitale de la Russie Rouge, aujourd'hui ville de la Gallicie autrichienne.

peuple n'est point catholique, et ne reconnaît point l'autorité du pape. Souvenez-vous qu'il obéit au patriarche de Constantinople, et qu'il a ses dogmes, ses croyances, ses rites particuliers ; respectez-les, ne touchez point à leur religion.

Au commencement de son règne, Boleslas obéit aux sages recommandations de votre père. Les schismatiques priaient Dieu dans leurs temples, personne ne les gênait. Aussi les prêtres et les boïards respectaient Boleslas, et le peuple aimait le chef qui tolérait ses cérémonies religieuses, et souvent y assistait. Cela durait depuis quelques années, le prince et le peuple étaient satisfaits. Bientôt le pape manifesta son mécontentement à Boleslas ; il lui reprocha son indifférence, et lui commanda plus de zèle pour la religion catholique, il lui envoya des prêtres pour convertir les hérétiques, les forcer à

répudier le patriarche de Constantinople, et se prosterner devant le pontife de Rome. Les temples furent brûlés, les moines grecs furent chassés, le peuple fut forcé de prier Dieu dans une langue qu'il ne comprend point, et de payer le denier de Saint-Pierre. Ainsi on arrachait aux malheureux leur dernier sou, et on les privait de la seule consolation qu'il trouvaient dans le libre exercice de leur culte. Le peuple murmurait, grondait, les prêtres conspiraient en silence. Il y a huit jours, au milieu d'un banquet, Boleslas tomba mort, et on ne put se méprendre aux effets d'un violent poison. A peine cette nouvelle se répand, que le peuple se rassemble, s'excite, rappelle ses prêtres schismatiques, et se livre à d'horribles représailles. Les églises catholiques sont brûlées, les prêtres de ce rite sont enterrés vivants, tous les papistes sont exterminés.

Au milieu de ces scènes sanglantes, un homme paraît, à la stature élevée, l'épée à la main, couvert d'un casque et d'une cuirasse. Frères, s'écrie-t-il, le tyran est mort, mais son parent, son allié vit. Le roi de Pologne, Kasimir, ne nous pardonnera pas de l'avoir immolé. Prévenons-le, armons-nous; au lieu d'attendre ses troupes et sa vengeance, tombons les premiers sur ses États. Quand il nous verra fondre à l'improviste, quand il comptera ses villes brûlées, ses populations exterminées, il oubliera que Boleslas était son cousin, et il nous demandera la paix. Fiez-vous à mon épée; je vous conduirai à la victoire, j'affranchirai ma patrie du joug catholique.

— Qui parlait ainsi, quel est cet homme?

— C'est le prince Daniel.

— Poursuis.

— Sa voix fut écoutée, le cri aux armes

retentit dans les murs de Léopol. Les popes parurent à la tête du peuple, et trente mille volontaires conduits par Daniel, excités par des prêtres, se sont mis immédiatement en marche; déjà ils ont passé la frontière.

— Et tu me réponds de la vérité de ce récit?

— Oui, sire, j'en réponds sur ma tête.

— Et comment as-tu connaissance de tous ces détails?

— Sire, que ne savons-nous pas, nous Juifs? Ne sommes-nous pas dispersés dans tout le nord-est de l'Europe? Aussitôt qu'un événement a lieu dans une ville, le bruit en retentit dans les cabanes et les cabarets juifs; et de cabane en cabane, comme d'écho en écho, il parcourt la contrée entière. Nous avons nos postes organisées, qui devancent les courriers des princes. Le malheur qui pèse également sur notre race, en

nous donnant la confiance mutuelle et la communauté des intérêts, nous assure des ressources que les rois eux-mêmes ne sauraient se procurer. Le courrier qui doit apporter ces nouvelles à Votre Majesté s'est couché hier à Tarnow, et laissait reposer son cheval au moment où mon courrier poursuivait sa route, en le devançant de six heures, et changeant les chevaux que chaque cabaretier sur la grande route s'empressait de lui offrir. Demain, à la pointe du jour, sire, vous apprendrez que Boleslas est empoisonné, et moi je recevrai tous les détails de l'armée russe; je saurai combien elle compte de soldats, combien elle attend de renforts, quelle est la marche qu'elle doit suivre.

Mais ce n'est pas tout, sire; celui qui m'a donné tous les détails que je rapporte à Votre Majesté, au nom de mes frères, n'attend

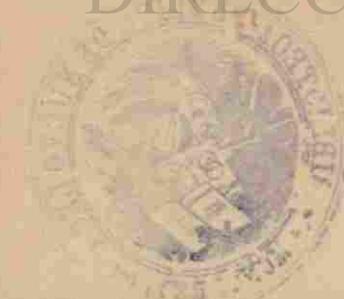


que mon signal pour savoir où leur zèle doit se porter. Si la Pologne était gouvernée par un prince intolérant et fanatique, nous resterions neutres. Que nous fait à nous une guerre entre chrétiens, que nous fait le triomphe du pape ou du patriarche? Contemplant tranquillement le carnage de deux nations chrétiennes, nous eussions dit : Égorgez-vous, ennemis implacables de notre race; égorgez-vous, tyrans, qui nous traquez d'asile en asile, et nous privez de tout repos. Mais Votre Majesté a épargné les jours des innocents que la foule voulait immoler, que les prêtres voulaient condamner; elle a respecté l'honneur de la fille de nos rois. Sire, Israël vous doit de la reconnaissance; vous pouvez compter sur son appui.

— Que pouvez-vous?

— Beaucoup.

« Vous connaissez, sire, l'arrogance de votre



noblesse, son insouciance pour le danger commun; elle ne verra dans cette invasion qu'un prétexte pour vous arracher des concessions, et vous imposer ses lois. Elle refusera les contributions de guerre, et ne se rendra sur le champ de bataille qu'à la condition de nouveaux privilèges; et tandis qu'ils marcheront avec vous leurs secours, et qu'il perdront un temps précieux en discussions, délibérations et protestations, l'ennemi avancera, vos plus belles provinces seront dévastées, et le sang coulera, et les habitants des frontières tendront vainement leurs bras vers vous, qui ne pourrez rien pour eux.

Kasimir prêtait une profonde attention à Ben-Joseph. Aucun de ses conseillers n'avait encore si parfaitement apprécié sa situation vis-à-vis de sa noblesse. Cependant, tout en reconnaissant le génie du chef israé-

lite, il ne pouvait deviner en quoi la population juive, paisible, timide, humiliée par une longue oppression, lui serait utile pendant la guerre.

— Tout cela est vrai, dit-il, je suis dans la dépendance de ma noblesse, qui me fera payer cher ses services. Que puis-je sans elle? je manque d'argent, et surtout de bras.

— Sire, nous vous donnerons tout l'argent qu'il vous faudra, nous vous donnerons des bras, nous ferons plus encore.

— Quoi! les Juifs voudraient combattre!

— Non, sire!... Il nous est défendu de verser notre sang pour une cause étrangère; nous ne pouvons prendre le glaive que pour relever le temple de Salomon. Nous ne combattons que sous la conduite du Messie libérateur, pour le triomphe du Dieu juste.

Mais comptez sur nous pour les frais de la

guerre, pour neutraliser les forces de l'ennemi, pour vous amener des guerriers dont la bravoure dépassera la valeur de vos plus redoutables chevaliers. Cent mille bourses de gros de Prague, suffisants pour les premières dépenses, demain seront déposées au pied de votre trône. Sous quatre jours, l'armée ennemie manquera de vivres et de provisions. Vous savez, sire, que les boïards russes, de même que vos nobles, méprisent l'industrie et le commerce, et sont dans une profonde ignorance sur les moyens d'approvisionner, soit un pays, soit une armée. En allant à la guerre, ils se contentent de seller leurs chevaux, et préparer leurs armes; c'est à nous, Juifs, qu'ils abandonnent le soin d'apporter les vivres. Cette nuit, un ordre sera donné, qui se répandra avec la rapidité de l'éclair, parmi toute la population juive. Cet ordre portera la défense for-

melle de fournir un grain de blé à l'armée russe. Et ne craignez pas, sire, qu'il se trouve parmi nous un seul qui ose désobéir à l'ordre du chef. Je répons sur ma tête que dans quatre jours les chevaux de l'armée russe manqueront de foin et d'avoine, et que le camp ennemi sera totalement privé de provisions.

— Mais des bras, des bras, interrompit le roi, très satisfait de tout ce qu'il venait d'entendre.

— Des bras, sire ! Vous ne manquerez pas de combattants à pied. Les paysans que vous protégez, et qui vous regardent comme un dieu, se lèveront en masse à votre appel ; il ne vous manque que des cavaliers. Eh bien ! sire, dans six jours je vous procurerai six mille hommes à cheval, qui lutteront contre un corps deux fois plus nombreux des plus braves boïards.

Je ne demande à Votre Majesté, pour satisfaire à ma promesse, qu'une garantie que chaque homme qui prendra part à la guerre sera libre, et que, sous aucun prétexte, on ne pourra rechercher et punir leur passé.

— Que dis-tu ? Veux-tu me parler de scélérats dérobés à la justice ? Penses-tu que je voudrais leur devoir le salut de mon pays ?

— Je parle des Goralles, de ces montagnards malheureux, victimes de seigneurs impitoyables, qui, pour échapper au fouet et aux corvées, se sont réfugiés dans les monts Carpathes, forcés de vivre de rapines quand la chasse ne leur suffit pas ; il se dévoueront avec ardeur à votre cause, dans l'espoir de reconquérir leur liberté.

— Oui, je sais qu'il y a des braves parmi eux.

— Ce sont des hommes de fer, qui savent endurer la faim et la soif, et se rient des

plus grands dangers. Ils habitent les rochers et les forêts, ils ont appris à lutter contre les éléments, et pas un seigneur élevé dans le luxe et l'opulence ne saurait égaler leur force et leur adresse.

— Mais comment les attirer sous mes drapeaux ?

— Sire, depuis ma première jeunesse, je rêve aux moyens d'affranchir mon peuple; depuis longtemps j'ai prévu les scènes qui se déroulent actuellement sous vos yeux. J'ai pénétré dans votre château, en y portant aux dames et aux seigneurs de votre cour des objets de luxe et d'amusement; au milieu des rochers inaccessibles des Goralles, j'ai pénétré en leur portant du pain, du sel et du fer. Je connais leur chef, je connais ses désirs, ses vœux; assuré de votre pardon, il quittera ses montagnes et combattra vos ennemis.

Le roi pensait profondément et ne se pressait pas de répondre.

— Ce n'est pas tout encore, ajouta Ben-Joseph : Que diriez-vous, sire, si cette campagne se terminait sans coup férir, et si sans coup férir Léopol vous ouvrait ses portes en vous appelant au trône de la Russie Rouge ?

« Qu'est-ce qui a occasionné la mort de Boleslas, si ce n'est son intolérance, son prosélytisme, ses persécutions ? Qu'est-ce qui a soulevé ses sujets, si ce n'est leur attachement à leurs croyances ? Pourquoi le prince Daniel s'est-il mis à la tête des popes et des schismatiques, si ce n'est parce qu'il redoute votre vengeance ? Mais lorsque la Russie verra en vous un prince juste, magnanime, tolérant, et qu'elle sera assurée de votre appui, schismatiques et catholiques se réuniront pour vous donner la royauté.

Le farouche Daniel sera le premier à vous remettre les clefs de Léopol, et la couronne de la Russie Rouge.

Un moment de silence succéda à ces paroles, mais bientôt le roi, se rapprochant vivement de Ben-Joseph, lui demanda :

— Tu peux me fournir cent mille bourses de Prague?

— Oui, sire.

— Tu peux faire marcher sous mes drapeaux les Goralles?

— Six mille dans six jours.

— Écoute, l'argent que tu me procures, je te le rendrai dans un an. Mais, que me demandes-tu pour prix de tes services? ils sont grands; c'est par ton aide que je pourrai assurer le bonheur de la Pologne et repousser l'ennemi sans courber ma tête devant ma noblesse. Mets-moi donc à même de

te prouver ma reconnaissance; tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai.

— Sire, votre cause est celle d'Israël. Si la noblesse et le clergé triomphent, nous sommes perdus; au contraire, en fortifiant votre pouvoir nous préparons notre salut.

— C'est un acte de justice pour moi de te récompenser.

— Eh bien! sire, vous pouvez m'accorder le prix de mes services.

— Que veux-tu?

— Je vous le dirai, sire, quand mes paroles se réaliseront, quand la Russie Rouge reconnaîtra le roi Kasimir pour son maître et souverain.

Le jour commençait à luire, Jacques de Melchlin vint apprendre au roi qu'un courrier, arrivé de Léopol, apportait la nouvelle de la mort de Boleslas.



CHAPITRE XXVII.

ARMÉE DES SERFS.

Tout se passa comme Ben-Joseph l'avait prédit. On reçut la nouvelle que les Russes avaient passé les frontières, le prince Daniel à leur tête ; la noblesse et le clergé, au lieu de courir à la défense du pays et de s'empresser d'offrir leur appui au roi, résolurent de profiter du malheur public pour obtenir de nouveaux privilèges, arracher de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nouvelles concessions. Le clergé, à part l'évêque de Krakovie, qui protestait hautement contre son intolérance, le clergé ne promettait ses secours qu'à la condition que les Juifs seraient expulsés. La noblesse ne consentait à prendre les armes et suivre Kasimir que s'il voulait s'engager à les exempter pour l'avenir de tout impôt. Le pan de Wola et le prêtre Martin étaient au comble de la joie, en pensant qu'ils allaient à leur tour triompher, et que Kasimir serait forcé à s'humilier devant eux. L'envoyé du roi de Hongrie et le nonce papal usaient de mille intrigues pour rendre plus difficile encore la position du roi de Pologne; toutefois ils cachaient soigneusement leurs menées, et poussèrent l'hypocrisie jusqu'à demander audience à Kasimir pour l'assurer de leur dévouement. Le premier témoigna son chagrin de ce que les conjurés avaient osé se servir du nom du

prince de Hongrie, et assura Kasimir qu'il viendrait en personne à Krakovie, pour mieux lui prouver son respect et son attachement. Le second fit les mêmes démonstrations amicales au nom du pape, et tous deux offrirent à Kasimir le secours de leur maître dans une guerre qui intéressait la religion catholique romaine, menacée par les schismatiques.

Kasimir savait le cas qu'il devait faire de ces manifestations, et répondit avec dignité qu'il avait assez de forces pour repousser une injuste invasion et châtier un ennemi provocateur. Cependant l'indifférence de sa noblesse et le fanatisme du clergé l'indignaient; il songeait, avec un sentiment de colère et de mépris, qu'au moment du danger, au lieu de concentrer leurs efforts pour défendre la patrie, ils ne pensaient qu'à satisfaire leur orgueil et leur ambition.

Par moments, lorsqu'il considérait l'épée de Boleslas le brave, suspendue dans la grande salle du château, il pensait : je n'ai qu'à saisir cette arme glorieuse, et faire appel au peuple pour écraser à la fois l'ennemi du dehors et ces castes orgueilleuses du dedans, qui fondent leur puissance sur l'asservissement du trône ; mais ces pensées étaient passagères dans l'esprit de Kasimir ; il reculait devant les flots de sang qu'une guerre civile eût fait répandre. Il espérait, à la longue, vaincre le fanatisme du clergé par la propagation des lumières, et dompter l'orgueil de la noblesse par de sages réformes.

Il résolut de leur montrer qu'un roi aimé de son peuple pouvait se passer de leur appui et de leur secours. Loin de s'abaisser à faire des concessions, il fit acte d'énergie. Entouré de l'évêque de Krakovie, de Jacques

de Melchitin et de plusieurs prêtres et seigneurs honorés de l'estime générale, il rassembla le peuple, et promulgua un code qui réprimait les abus des seigneurs, protégeait les serfs, et autorisait le libre exercice de tous les cultes, et en même temps il déclara félon et traître quiconque oserait désobéir à ces lois. Ce premier devoir rempli, le code et l'épée à la main, il appela aux armes les volontaires, assurant la liberté aux paysans qui se rangeraient sous ses drapeaux, et donnant ses trésors pour couvrir les frais de la guerre. Un plein succès couronna la magnanime résolution de Kasimir. Les nobles, étonnés, n'osèrent manifester leur mécontentement que par le silence. Les serfs, quittant en toute hâte leurs pénibles travaux, accoururent en foule à Krakovie avec leurs faux redoutables ; l'ouvrier changea son outil en lance ou épée, et soixante mille combattants ré-

pondirent au premier appel; il ne manquait que des cavaliers pour que Kasimir pût être assuré du triomphe.

C'était un beau spectacle que de voir les bataillons de paysans krakoviens, qui accouraient par milliers, en chantant des airs guerriers et nationaux, auxquels ils ajoutaient des louanges pour Kasimir, leur libérateur; c'était quelque chose de touchant de voir le roi populaire entouré par *ses enfants*, partager leurs exercices, leurs travaux, manger à leurs tables, leur donner en toutes choses exemple; partout où il se montrait, il était salué de bruyantes acclamations de joie et de reconnaissance. Krakovie en un clin d'œil fut changée en un vaste camp où l'on ne voyait que soldats, où partout résonnait le cliquetis des armes. Les nobles, qui d'abord avaient gardé le silence par étonnement, maintenant le gardaient par effroi; ils

comprenaient que le roi, avec une telle assistance, n'aurait qu'à donner un signal pour les anéantir.

Les bourgeois ne restaient pas muets spectateurs de l'enthousiasme des serfs guerriers; ils s'empressaient de venir saluer les défenseurs du pays, et préparaient des tables devant leurs maisons pour fêter ces braves. Il n'y manquait ni bière, ni hydromel, ni légumes au lard, ni rôti succulent; quel régal pour ces malheureux, qui, dans leur vie, n'avaient mangé que du pain noir, et bu que de l'eau ou de la détestable eau de vie. Les belles Krakoviennes, à la fin du repas, venaient leur jeter des fleurs et des couronnes, à eux malheureux qui, jusqu'à ce jour, n'avaient eu d'encouragement que les menaces de leur seigneur et les coups de fouet de l'intendant.

En entendant ces chants guerriers, ce; ac-

clamations bruyantes; en voyant cette gaieté, cette joie unanime, on eût vraiment pris les préparatifs de guerre pour des préparatifs de fête et de réjouissance.

Tandis que Kasimir appelait les serfs aux armes, Ben-Joseph ne perdait pas le temps; déjà il avait envoyé à Léopol ce même Ephraïm, fils du rabbin Morgenstern, que nous avons vu pour la première fois, comme mendiant, au banquet de Ben-Himmel; c'est lui qui avait mis le chef israélite au courant des événements qui s'étaient passés dans la Russie Rouge; maintenant c'est lui qui se charge de porter ses ordres aux rabbins de Léopol, et qui se rend garant que l'armée russe manquera de provisions, et que les Juifs, de l'autre côté des frontières, réuniront tous leurs efforts pour assurer le triomphe de Kasimir. Quant à Ben-Joseph, il se ren-

dit auprès du chef des Goralles, dans les montagnes.

Ordinairement, quand il voulait pénétrer jusqu'à *Bras-du-Diable*, il amenait avec lui un chariot rempli de haches, de couteaux et d'autres instruments, dont ces habitants des forêts et des rochers pouvaient avoir besoin. Cette fois il marche à pied, libre de tous fardeaux, ne portant avec lui qu'une lettre du roi, qui promet la liberté et l'oubli du passé à ceux des Goralles qui prendront part à la guerre contre la Russie. A peine eut-il traversé les plaines et abordé les premières collines, qui, s'élevant de chaîne en chaîne, conduisent aux plus hautes montagnes du nord de l'Europe, qu'il fut arrêté par la voix d'une sentinelle; Ben-Joseph ne s'attendait pas à cette prompte rencontre, et s'arrêta d'autant plus étonné qu'il lui sembla reconnaître la voix de celui

qui lui barrait le passage: c'était un homme âgé, d'une haute stature; comme tous les montagnards, il portait un pantalon collant, serré par un cordon de cuir; sur un de ses bras pendait une jaquette à manches flottantes, qui, en cas de besoin, servait de court manteau; sa poitrine était à peine couverte par une chemise blanche, sans col, fermée par un bouton en cuir, bien luisant; un bonnet fourré, en forme de pyramide, couvrait sa tête; ses armes se composaient d'un gros bâton et d'une hache légère. Quel fut l'étonnement de Ben-Joseph quand dans cet homme il reconnut le pauvre Épinard! Depuis quelques jours qu'il habite dans les montagnes, il est complètement transformé. Déjà il a gagné la bienveillance du chef, la confiance de ses camarades, qui partagent avec lui leur nourriture et leur refuge. De son côté il les assiste dans leurs travaux, qui

consistent à chasser dans les forêts, à pêcher dans les fleuves des montagnes, à se creuser des espèces d'habitations dans le creux des arbres, dans la fente des rochers. Cette vie si dure, qui excitait plutôt la faim qu'elle ne donnait moyen d'y satisfaire, plaisait à Épinard et lui avait déjà rendu sa gaité et sa force primitives, par le seul bonheur de ne plus voir son maître et ne plus craindre le fouet de l'intendant. Oh! qu'il fut content de revoir Ben-Joseph, et comme ce contentement accrut quand celui-ci lui apprit qu'il pouvait retourner à Krakovie près de sa fille et acheter sa liberté au prix de combattre les ennemis de son pays! Il était si heureux en l'écoutant qu'il pleurait de joie et l'étouffait presque dans ses embrassements. Après avoir satisfait à ses demandes pressées au sujet de Maria, Ben-Joseph le questionna à son tour; il apprit que les montagnards

manquaient du nécessaire, que la faim les talonnait, et que par désespoir ils s'étaient décidés à fondre sur les villages les plus rapprochés des montagnes. Bras-du-Diable devait diriger l'expédition, et se trouvait en ce moment à une demi-lieue du poste que gardait Épinard, ce qui expliqua à Ben-Joseph pourquoi une sentinelle était placée au pied des montagnes. A sa prière, Épinard donna le signal par un cri, un montagnard accourut, qui le remplaça volontiers à son poste, afin qu'il pût conduire l'Israélite auprès du chef des Goralles.

Le père de Maria connaissait déjà parfaitement les chemins des Carpathes et leurs moindres détours. Il aidait Ben-Joseph à gravir les rochers escarpés; lui, qui dans le servage avait perdu l'habitude de penser et de parler, racontait à son hôte les merveilles des montagnes, leurs traditions, les appari-

tions surnaturelles dont elles sont le théâtre. Là, il a vu de ses yeux comment le diable se promène pendant la nuit, et descend pour nager dans l'*Étang-Noir*; de l'autre côté, où la Vistule coule avec rapidité, il lui indique l'endroit où réside le beau et le malin esprit, surnommé *Topielec*, qui invitait les montagnards à nager, pour les noyer impitoyablement. Là, sur le mont appelé *Montagne des Femmes*, il prétendait avoir entendu des cris, des hurlements, des vociférations, des rires sardoniques, qu'il n'hésitait pas à attribuer aux sorcières sorties expressément de l'enfer pour tendre des pièges et jouer des mauvais tours aux Goralles. Enfin Epinard connaissait déjà parfaitement toutes les localités. Voilà, disait-il, les monts *Tatry*, les plus élevés des Carpathes, formés de rochers, vomissant des cataractes, entourés de précipices, couverts d'une neige

éternelle, s'élevant comme des géants au dessus des nuages. Là, c'est le lac, surnommé à cause de sa grandeur l'*Oeil de Mer*. Il voulait encore indiquer ces gorges arides, sombres, couvertes de neige, appelées *lac des Grenouilles*, où, selon la tradition populaire, les génies malfaisants ont enfoui d'immenses trésors, qu'ils ont reconverts de rochers inaccessibles pour les dérober à la cupidité des hommes; mais ils aperçurent précisément un grand feu entouré par quelques Goralles couchés par terre; c'était *Bras-du-Diable* avec ses plus braves camarades.

Le costume du chef ne se distinguait en rien de celui des autres montagnards; mais on le reconnaissait, du premier abord, à sa stature élevée dominant celle de ses camarades, à ses membres taillés en force, qui devaient le rendre capable d'étrangler un loup, de briser du fer avec la main. On de-

vinait que, parmi les habitants des forêts et des rochers, celui-là était le premier qui se montrait le plus brave et le plus fort. On remarquait qu'il avait des cheveux et une barbe noirs, tandis que les Goralles, généralement, étaient blonds. On en jasaient tout bas: les montagnards disaient entre eux que *Bras-du-Diable* n'était pas un Goralle de pur sang; on se rappelait que sa mère avait été la plus belle villageoise des environs, et l'on supposait, non sans fondement, que quelques gouttes de sang nobiliaire coulaient dans les veines du géant de la montagne.

Au premier abord, il reçut Ben-Joseph assez froidement, le voyant venir sans marchandises, il l'accusait de lui avoir manqué de foi; mais lorsqu'il apprit le but de son arrivée, quand il sut que le Juif venait au nom du roi Kasimir, quand il vit la lettre portant le sceau royal, il ressentit une si

vive joie, que vainement il eût cherché à la dissimuler. Tout habitué qu'il fût à sa vie de privations et de périls, il se réjouissait de pouvoir renoncer au brigandage, conduire ses frères à des combats glorieux et leur assurer la liberté et un meilleur sort. Toutefois il ne se rendit pas immédiatement aux sollicitations de Ben-Joseph.

— On vient à moi, dit-il, d'une voix qui résonnait au milieu des rochers, parce qu'on a besoin de mes braves; mais qui m'assure que le roi tiendra sa promesse lorsque la guerre sera terminée?

— Il aura toujours besoin de toi, répliqua Ben-Joseph, car il aura toujours sa noblesse contre lui.

— Il me donne la liberté; mais qu'en ferais-je sans asile et sans pain? où placerais-je mes six mille enfants?

— Tu choisiras aux environs des mon-

tagnes des champs délaissés; Kasimir non-seulement te les donne en propriété, mais il t'avancera les fonds nécessaires pour y fonder une colonie.

— Et si j'y consentais! tu me dis que le roi a besoin de cavaliers, j'ai des hommes, mais il me manque des chevaux.

— Dans ce moment même, mes frères parcoururent les alentours de Krakovie, et achètent tous les chevaux qu'ils rencontrent. Demain, à l'aube du jour, dans la plaine de Lobsow, tu trouveras de quoi équiper ton armée.

— Et comment conduire six mille hommes sans pain, sans nourriture?

— Descends des montagnes, suis la plaine, et tu trouveras au premier cabaret des marchands qui te fourniront tout ce dont tu pourras avoir besoin, et moi-même je remettrai dans tes mains assez d'or pour que

tu puisses faire face à toutes les dépenses pendant la guerre.

— Tu as tout prévu comme je vois.

— Jusqu'à l'offrir un gage de ma sincérité.

— Et quel est-il ?

— Je resterai en otage parmi les tiens tandis que tu iras près du roi recevoir la confirmation de mes paroles.

— C'est inutile, à la tête de six mille Goralles, je me ferais justice moi-même si on me la refusait.

Et il se leva et sonna du cor; tous les échos des montagnes répondirent comme des esclaves fidèles, et de tous côtés accoururent des Goralles; ils arrivaient du haut des collines, du fond des vallées, du bord des cataractes, de toutes les directions du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, se dirigeant vers le centre où la voix du chef les appelait. Le jour même, ils étaient en marche vers les plaines,

le lendemain ils montaient à cheval, et peu de temps après ils paraissaient à la tête de l'armée de Kasimir.

.....

L'armée polonaise avançait, Kasimir à la tête. Partout sur son passage, les habitants venaient en foule saluer le monarque législateur, et le bénir. Il n'y avait pas de crainte que les soldats manquassent de vivres; de tous côtés arrivaient de nombreux chariots chargés de provisions de tous genres, dont les villages, ou les corporations d'artisans dans les villes lui faisaient don. En même temps, de nouveaux volontaires venaient à chaque pas grossir son armée. Les troupes étaient pleines d'enthousiasme, supportaient gaiement la fatigue, et souhaitaient la présence de l'ennemi. Quant à ce dernier, sa position était des plus déplorable. Chaque jour, le roi recevait un

rapport détaillé sur tout ce qui le concernait. L'armée manquait tout à fait de vivres ; en vain les prêtres grecs, la croix à la main, prêchaient la résignation, les soldats affamés quittaient leurs rangs, se dispersaient sur toutes les routes pour trouver de la nourriture, et retournaient dans leurs foyers domestiques. Quand le roi polonais approcha des frontières, l'armée russe était diminuée de moitié ; on rencontrait sur toute la route des chevaux morts de faim ; la démoralisation était complète, on accusait d'indolence le prince Daniel ; le mot trahison fut prononcé. Une main invisible aidait Kasimir ; une main invisible détruisait tous les plans de son adversaire.

Au moment de passer la frontière de la Russie Rouge, Kasimir publia un manifeste, où il déclarait que, dépouillé de tout esprit de vengeance, il apporte la paix ; que, loin

de vouloir persécuter ou exterminer les prêtres schismatiques, il s'engage à respecter leurs croyances, à leur laisser bâtir des églises, et exercer librement leur culte. Aux serfs, il promet la protection des lois ; aux seigneurs, un code qui les garantisse de l'arbitraire du souverain. Les actions de Kasimir étaient d'accord avec ses paroles. Si l'on saisissait un prisonnier, loin de le maltraiter, on l'accueillait avec bonté ; les serfs affranchis racontaient aux esclaves russes comment Kasimir les avait faits libres et heureux. Les seigneurs polonais donnaient exemple aux boïards comment ils respectaient le roi sans le redouter. Les prisonniers, rendus à la liberté, allaient répandre dans le camp ennemi l'éloge du monarque juste et tolérant. Cette conduite politique, sage et humaine eut pour résultat un fait dont l'histoire n'offre pas un second exemple.

L'armée ennemie se dispersa, quitta le camp sans combats, tandis que l'élite de l'aristocratie russe alla au devant de Kasimir, en lui portant les clefs de Léopol, et la couronne de la Russie Rouge, et le priant de régner sur leur pays, avec le même bonheur et la même gloire qu'il régnait sur la Pologne.

Le roi fit son entrée dans sa seconde capitale, au milieu des acclamations unanimes de joie. Le clergé russe faisait prier dans les églises, pour le prince catholique qui avait promis de respecter leur culte, et la population entière bénissait le roi triomphant, qui ne marquait sa victoire que par des actes de justice et de bienfaisance. Les boïards vinrent lui prêter serment de fidélité, et déposer dans ses mains les trésors amassés par les princes qui jusqu'alors les avaient gouvernés. Kasimir trouva des coffres

d'or et d'argent, deux riches couronnes, ainsi que deux croix d'or d'une grande valeur.

Cependant, nonobstant ce succès si glorieux qui réunissait pacifiquement une nation entière à la Pologne, nonobstant les bénédictions qui entouraient Kasimir, il souffrait et n'était pas heureux. Tant que le danger menaçait son pays, tout entier à la guerre, tout occupé à remplir les devoirs d'un chef vigilant, actif, il n'eut de pensée que le soin de son armée et le salut de la patrie. Mais à présent que tout lui a réussi, et qu'il lui est permis de goûter le repos, au milieu de sa gloire et de sa puissance, il ne sent qu'ennui, vide et regret. Il songe à Esterka, et brûle de la revoir. La pompe et la magnificence de sa cour ne lui font pas oublier la cabane où il la rencontra pour la première fois. Les fêtes dont il est l'objet,

les applaudissements qui partout l'accompagnent, ne l'empêchent pas de se reporter, en esprit, à la chambre modeste qu'Esterka habitait dans son château, et à leurs doux et paisibles entretiens. Il a assuré le bonheur de deux nations, mais il sent qu'il n'a pas encore assuré le sien.

A peine le nouveau code fut proclamé, et que Kasimir eut nommé des délégués de son pouvoir pour le faire respecter, il se hâta de quitter Léopol pour retourner dans sa capitale.

CHAPITRE XXVIII.

L'ENTREVUE.

Les habitants de Krakovie attendaient avec impatience des nouvelles du camp. Les nobles et les bourgeois savaient que devant les murs de Léopol leur sort se décidait en manière inverse. Le roi vainqueur consolidait son pouvoir au profit du peuple affranchi. Le roi vaincu serait forcé de demander des secours aux seigneurs, et de ployer

les applaudissements qui partout l'accompagnent, ne l'empêchent pas de se reporter, en esprit, à la chambre modeste qu'Esterka habitait dans son château, et à leurs doux et paisibles entretiens. Il a assuré le bonheur de deux nations, mais il sent qu'il n'a pas encore assuré le sien.

A peine le nouveau code fut proclamé, et que Kasimir eut nommé des délégués de son pouvoir pour le faire respecter, il se hâta de quitter Léopol pour retourner dans sa capitale.

CHAPITRE XXVIII.

L'ENTREVUE.

Les habitants de Krakovie attendaient avec impatience des nouvelles du camp. Les nobles et les bourgeois savaient que devant les murs de Léopol leur sort se décidait en manière inverse. Le roi vainqueur consolidait son pouvoir au profit du peuple affranchi. Le roi vaincu serait forcé de demander des secours aux seigneurs, et de ployer

devant eux sa fierté aux dépens du peuple. Le pan de Wola et le prêtre Martin, se croyant sûrs de la défaite de l'armée polonaise, avaient déjà tramé un nouveau complot; déjà ils avaient préparé un acte qui détrônait Kasimir, et offrait la couronne polonaise à Louis, prince royal de Hongrie. On députa même un évêque au prince, pour l'engager à venir à Krakovie, en lui représentant que, comme neveu du roi, il lui était aisé de couvrir ses intrigues sous le masque de l'attachement. Aussi quels furent le désespoir des mécontents, et en même temps la joie du peuple, lorsque la nouvelle du triomphe de Kasimir se répandit dans la capitale, et qu'on apprit que le monarque revenait avec un royaume et une couronne de plus! Les serfs se réjouirent hautement, les bourgeois préparèrent des fêtes, des dons et des arcs de triomphe; les nobles se retirèrent

dans leurs châteaux, au fond de l'ame fiers que le territoire de la Pologne fût agrandi, et que ses ennemis eussent dû se retirer devant son armée, mais fâchés de devoir ce triomphe à un prince qui attaquaient leurs privilèges, et que par dérision ils appelaient *le Roi des paysans*. Tandis qu'ils quittaient la capitale par dépit, le peuple se portait en foule au devant de Kasimir; les corporations d'artisans, portant chacune la bannière avec les emblèmes de leur métier, s'empressaient d'aller lui offrir le pain et le sel.

.

Dans une cabane auprès de Krakovie, une jeune fille se trouvait, qui attendait plus impatiemment que personne le retour du roi, et le souhaitait avec une égale ardeur, qu'il fût vainqueur ou vaincu. C'était Esterka, qui ne l'a pas revu depuis le jour de son jugement. A la fête qui devait dévoiler

la conjuration, elle était entrée dans la grande salle avec les chanteurs d'Orient; mais à peine eut-elle aperçu les riches toilettes des dames de la cour, qu'elle se sentit pleine de confusion de la simplicité de sa mise, et qu'elle se retira, ne pouvant consentir à paraître la dernière dans un palais où elle ambitionnait de devenir la première. Elle préféra se priver de la fête, et retarder le bonheur de voir Kasimir, plutôt que d'être confondue à ses yeux dans une troupe de chanteurs. Retirée dans sa chambre solitaire, elle passa de longues heures à recueillir les bruits fugitifs de la fête, à écouter le tumulte de la ville durant cette nuit orageuse. Enfin, lorsque tout fut calme, elle s'abandonna au sommeil, ignorant que le roi veillait et l'avait contemplée dans tout l'abandon du déshabillé. Le lendemain, Kasimir avait quitté le château, qu'Esterka

dormait encore; mais Ben-Joseph, en la reconduisant à sa cabane, lui avait confirmé l'amour de Kasimir, lui avait appris la disgrâce de Rokiczana. Enfin elle sent en l'absence de Kasimir qu'on veille sur elle, et ne doute point que le roi ne l'ait mise sous la protection de Jacques de Melchtin. Elle est aimée, elle se le dit mille fois par jour, mais ne fait que ressentir plus vivement l'absence du roi, et souhaiter plus ardemment de le revoir. Tandis que, dans la capitale où les partis s'agitent, les uns font des vœux pour son triomphe, les autres pour sa défaite, Esterka ne prie Dieu que pour ses jours.

Déjà la nouvelle de son triomphe était venue la remplir de joie; qu'on juge de son ravissement lorsqu'elle aperçut sur la tour du château le drapeau annonçant son retour; qu'on juge de son trouble, de sa surprise, lorsque, presque immédiatement, elle vit un ca-

valier accourir à toute bride près de sa cabane, et que son cœur avant ses yeux reconnut le roi législateur, maître de la Pologne et de la Russie Rouge.

Son premier mouvement était de s'agenouiller devant le monarque; mais celui-ci saute de cheval, la retient, et la presse contre sa poitrine. Elle-même, n'écoutant que sa joie et son amour, se laisse tomber dans ses bras, et tous deux, sans proférer une parole, restent ainsi serrés l'un contre l'autre, se regardant avec ivresse, oubliant le monde entier. Ils ne se sont pas vus depuis un premier aveu à peine articulé, mais leurs ames n'ont cessé de se confondre; absents, ils étaient présents l'un à l'autre; dans la peine, dans la détresse, dans les angoisses de leur âme, au moment du triomphe, ils ont souffert, ils ont joui ensemble. En ce moment, ils oublient toute contrainte, toute ré-

serve, pour ne songer qu'au bonheur d'être réunis.

La distance des rangs a disparu, il n'y a plus ni roi, ni sujette; ce sont deux amants, qui ont besoin, après tant de traverses, d'exhaler enfin leurs sentiments trop longtemps comprimés. Cependant Esterka s'arrache bientôt à ce doux épanchement; elle se rappelle ce qu'elle doit au roi, ce qu'elle se doit à elle-même; elle se retire doucement, rougit et baisse les yeux, pleine de trouble et de confusion. Le roi la contemple avec ivresse, elle lui paraît plus belle encore dans cette touchante modestie; il veut la conduire à sa cabane, mais Esterka, par un mouvement rapide, se met entre le roi et sa chaumière. Kasimir pensa qu'il s'y trouvait quelque importun, et sut gré à la jeune fille de l'avertir, et lui donner le moyen de rester seul avec elle; les champs,

tout à l'entour de la cabane, leur offraient une complète solitude, et partout des arbres touffus prêtaient leur ombrage. Toutefois, tel n'est point le motif d'Esterka. Personne ne se trouve dans sa cabane; mais son orgueil aurait eu trop à souffrir de laisser voir au roi l'extrême pauvreté de sa misérable demeure, composée de deux chambres, avec les vitres brisées, n'ayant pour mobilier que des chaises cassées, quelques vases ébréchés, et le candélabre du sabbat. Oh! si elle eût possédé un palais et les richesses de Salomon, avec quelle joie elle les eût étalées aux yeux du roi; comme elle eût été fière de briller à la fois de l'éclat de la beauté, et de l'éclat du luxe et de l'opulence! Mais, si elle ne peut l'éblouir par des dehors brillants, du moins elle veut lui dérober sa pauvreté triste et répugnante; si elle ne peut paraître telle que la reine de Saba pro-

diguant les hommages et les trésors à un grand roi, qu'elle soit comme une fleur des champs, que les magnificences de la nature l'entourent, la revêtent, et ornent sa simplicité. Si dans ce moment Ben-Joseph avait pénétré dans l'âme d'Esterka, et qu'il y eût surpris ce calcul de vanité, sans doute il se fût dit avec douleur : Elle a honte de l'habitation paternelle, elle rougit de la pauvreté honorable de son père.

C'était une de ces belles journées de printemps qui, en Pologne, empruntent un nouvel attrait d'une nature luxuriante et d'un sol merveilleusement fécond. Les premiers rayons du soleil de mai réchauffaient à peine la terre, et déjà les arbres étaient chargés de feuilles, et les boutons commençaient à éclore. Les prairies étaient toutes couvertes d'herbes longues et épaisses, émaillées de petites fleurs sauvages aux mille couleurs;

l'air était imprégné de délicieuses senteurs, qu'exhalait toute la nature en travail; le paysage souriait tout à l'entour, égayé par les gazouillements des oiseaux arrivant en troupes du Midi, pour se réchauffer au soleil natal. Ils semblaient, dans leurs ramages confus, glorifier l'auteur de toutes choses, ou, si l'on veut, babiller et se raconter leurs impressions de voyage. Au loin, les glaces qu'on distinguait au bord de la Vistule, rejetées par la rivière, et que le soleil n'avait pas encore fondues, formaient contraste avec la chaleur, la lumière et la végétation, comme pour mieux faire sentir la douceur du printemps, en rappelant la rigidité de l'hiver qui venait de s'écouler.

Kasimir et Esterka se promenaient çà et là au milieu de petits taillis avoisinant la cabane; tantôt ils marchaient vite, tantôt doucement, tantôt ils s'arrêtaient; leur

marche décelait l'incohérence de leurs discours, l'agitation de leurs âmes. Tout absorbés l'un par l'autre, ils ne regardaient pas les objets environnants; leurs impressions étaient rendues plus vives, plus délicieuses, par l'influence d'une nature chaude, embaumée, dont le charme pénètre à l'âme par les sens; mais c'était à leur insu; ni les fleurs, ni les oiseaux, ni le jour éclatant, ni les ombrages frais, ni les glaces brillant au soleil comme du cristal, n'attiraient leur attention. Ils jouissaient, ils étaient heureux, mais ne voyaient qu'eux-mêmes, n'avaient de pensée que l'un pour l'autre. Kasimir racontait à son amante comme son image lui était toujours présente, comme elle lui manquait au milieu de sa gloire et de sa puissance, comme il avait compris ne pouvoir être heureux que par elle. Esterka, à son tour, lui dépeignait timi-

dement ses craintes, ses inquiétudes, ses angoisses durant son absence, et plus encore le jour de la fête où elle s'était crue oubliée. Et tandis que le roi, à ces paroles, redoublait les tendres protestations de son amour, elle l'écoutait pleine de joie, tout émue, souriant, attachant sur lui des regards qui signifiaient : Je suis la plus heureuse des femmes. Et ainsi ils causaient et marchaient toujours, et le temps passait, et le soleil baissait sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin ils s'arrêtèrent près d'un banc de gazon où ils se reposèrent; Kasimir tenait la main d'Esterka, et lui disait :

— Tu m'aimes et je ne puis vivre sans toi ; il faut que nous unissions nos destinées.

Et il lui serrait doucement la main et Esterka baissait les yeux.

— Toi, si belle, continuait Kasimir, douée d'un esprit si brillant, tu ne peux

rester à vivre dans une chaumière, au milieu des forêts; il te faut un palais pour demeurer, une cour à tes pieds pour te rendre hommage.

Et il entourait sa taille de son bras, sans qu'Esterka songeât à le repousser.

— Nous nous aimons, je suis roi, je suis maître : qu'est-ce donc qui pourrait empêcher que tu ne m'appartiennes ?

Et il fixait sur elle un regard brûlant qui faisait rougir la jeune fille, mais sans qu'elle cherchât à s'y dérober. Elle restait immobile, tandis que les battements précipités de son cœur décelaient son agitation intérieure.

— Comment nous unir, moi roi catholique, toi Israélite ? Je ne renoncerai pas à la foi de mes ancêtres, tu ne le feras pas non plus, quel est le prêtre qui nous unira ? Mais qu'avons-nous besoin de la sanction des hommes, lorsque Dieu lui-même nous a des-

tinés l'un à l'autre? N'est-ce pas lui qui nous a réunis, qui nous a embrasés de cette flamme si prompte, si ardente?

Et Kasimir serrait Esterka contre son cœur, en lui disant : Que faire, que faire?

— J'y ai pensé, sire, dit tout à coup Ben-Joseph, qui, ayant reconnu le cheval du roi, était venu en ange protecteur à la recherche d'Esterka. Depuis quelque temps il la contemplait dans tout l'abandon de son amour. En la voyant dans les bras de Kasimir, par un mouvement brusque il s'est élancé vers elle; mais ce n'est pas seulement comme chef de sa race qui a droit de veiller sur son honneur, c'est encore comme amant qui ne peut supporter davantage le spectacle du bonheur d'un rival. Et cependant, en ce moment où son âme est dévorée par la jalousie, il n'a en vue que la félicité d'Esterka et l'avenir de son peuple.

Quant au roi, il fronça le sourcil de colère en le voyant, et certes tout autre aurait payé cher son audace, mais Kasimir a conscience des services immenses que lui a rendus Ben-Joseph; et d'ailleurs il ne peut blâmer sa fidélité et son dévouement à Esterka.

— Eh bien! qu'avez-vous pensé? demanda le roi avec plus d'intérêt que de courroux.

— Sire, si vous aimez Esterka, de cet amour saint qui vient du ciel, vous devez la faire respecter de tous en vous unissant à elle par des liens indissolubles.

— Comment le puis-je?

— Il faut qu'un fidèle serviteur du dieu d'Abraham bénisse l'union qui doit la priver de la tutelle de son père, pour la mettre aux mains de son roi et de son époux.

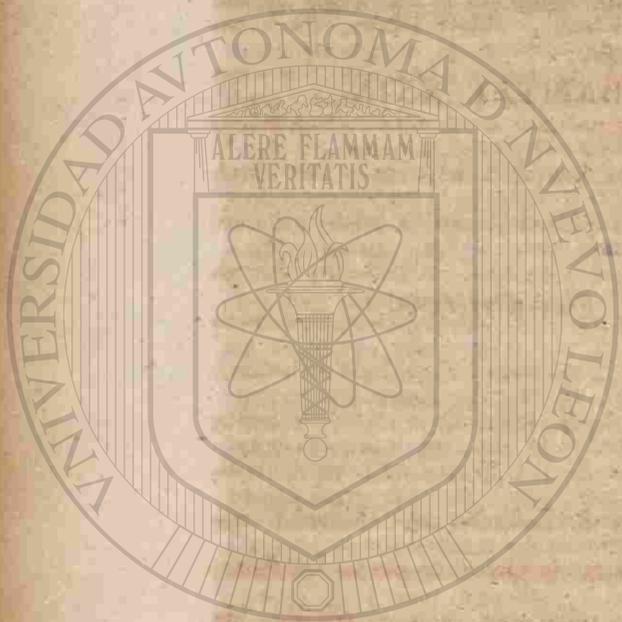
— J'y consens.

— Vous y consentez, mais vous souriez de ce lien apparent : que vous fait à vous, roi catholique, la bénédiction d'un Juif, d'un rabbin ? Mais pour nous, c'est notre foi, c'est notre religion que vous honorerez. Votre amour est la garantie d'Esterka. Quant à votre peuple, à vos courtisans, puisque le lien que vous contractez vous est cher, vous ne rougirez pas, sire, de célébrer votre union publiquement, et de faire paraître votre épouse dans toute la splendeur de son rang, dont elle est digne par le sang de David qui coule dans ses veines.

— C'était mon dessein.

Ben-Joseph a obtenu ce qu'il veut, le sacrifice est accompli. Ne pouvant surmonter davantage sa douleur, il tombe aux genoux de Kasimir, et verse des larmes où il cache ses regrets pour n'exprimer que sa re-

connaissance. Esterka ne voit que Kasimir, et se livre à toutes les brillantes illusions d'une amante heureuse, à la veille d'être épouse et reine.



CHAPITRE XXIX.

MAUVAIS PRÉSAGES.

Les noces de Kasimir avec Esterka répandirent la joie la plus vive parmi les Juifs: toutes leurs maisons étaient garnies de branches d'arbres fraîchement coupées; le devant de leurs portes était semé de fleurs et de longs roseaux; les riches distribuaient des aumônes aux pauvres, et conviaient les mendiants à leurs banquets. Lorsque Es-

terka, assise aux côtés de Kasimir, fit son entrée solennelle dans le palais que désormais elle devait habiter, juifs et catholiques se pressèrent à la fois sur son passage, également avides de la contempler. Cependant, un sentiment différent les animait ; chez les juifs, c'était le bonheur et l'orgueil de voir une fille de leur race sur le trône ; chez les catholiques, c'était un simple sentiment de curiosité. Loin que la joie se manifestât chez ces derniers, ils voyaient avec peine la prédilection de leur monarque pour une Israélite, et nonobstant tout l'amour qu'ils lui portaient, ils blâmaient l'union d'un roi catholique avec une juive. Cependant, lorsque le cortège arriva, lorsqu'ils aperçurent sur un char magnifique une belle vierge ornée d'une couronne, parée de blancs vêtements, le sourire sur les lèvres, répondant gracieusement aux saluts de ses coré-

ligionnaires, la foule sentit ses préjugés s'affaiblir, et finit par unir ses cris d'admiration aux cris des Juifs. Et la fille de Ben-Himmel avançait vers le château, sur un chemin jonché de fleurs et de couronnes, qu'un peuple enivré semait sur ses pas avec de joyeuses acclamations. Le soleil jetait une lumière éclatante, un doux zéphyr tempérant la chaleur, pas un nuage n'obscurcissait l'horizon, le ciel semblait se réjouir de l'union de deux croyances opposées, union personnifiée dans un roi catholique et une fille d'Israël.

A peine le char fut entré dans le château, que les sons du cor se firent entendre dans toutes les rues de Krakovie. C'était l'appel des Juifs à la prière. Prosternés par terre, la tête dans la poussière, ils invoquèrent la grâce de Dieu pour Esterka et pour Ben-Joseph ; demandant que la première, élevée

au trône, n'oubliait pas les adversités de ses frères, qu'elle avait partagées jusqu'à ce jour; demandant pour Ben-Joseph, que le vœu qu'il devait exprimer à Kasimir fût exaucé. Ce vœu devait être bien important, car pour fléchir le courroux de Dieu les Israélites s'imposèrent le jeûne le plus sévère, et passèrent tout le jour dans le temple du Seigneur.

Ben-Joseph visitait ses parents, ses amis, pour leur dire le dernier adieu, comme s'il se préparait à la mort. Il donna tout ce qu'il possédait aux orphelins, aux veuves, aux vieillards et aux infirmes, ne conservant que l'habit dans lequel il priait Dieu, et devait paraître devant le monarque. Déjà le soleil tombait, la nuit approchait, et les Juifs priaient encore. Ben-Joseph se promenait seul, pensif, souffrant; ses pas le conduisirent machinalement vers le chi-

teau, où la musique et des chants joyeux se faisaient entendre. A travers une croisée, il aperçoit Esterka aux côtés de Kasimir; il la voit rayonnante de bonheur; il devine qu'elle est au comble de ses vœux; dans ses gestes, dans ses moindres mouvements, dans son regard il sent tout l'amour qu'elle porte à son époux. Et cependant, telle est la pensée importante dont il est tout entier préoccupé, dont son esprit est embrasé, qu'il contemple le bonheur de Kasimir avec indifférence, sans douleur, sans jalousie, comme un homme qui n'a jamais aimé, ou comme un être supérieur, élevé au-dessus des joies et des peines terrestres.

Au moment où il voulait s'éloigner, il voit près de lui une femme, blanche et pâle comme un fantôme, dont tous les traits expriment la rage, la jalousie, le désespoir, et qui saisissait comme lui de loin, à la déro-

bée, les impressions de Kasimir et d'Esterka, Elle semblait vouloir tuer de ses regards la nouvelle épouse; on lisait sur sa figure que si elle avait eu une torche, elle aurait incendié le château, afin de se dérober à elle-même le spectacle qu'elle y venait chercher. Mais autant son désir de vengeance était ardent, autant les forces lui manquaient; elle tremblait, ses pas chancelaient; elle serait tombée, si l'évêque de Krakovie ne fût arrivé pour lui donner secours. Lorsqu'il voulut l'entraîner, elle ne résista, ni ne consentit, mais se laissa enlever à demi morte.

L'état déplorable dans lequel se trouvait Rokiczana frappa au cœur Ben-Joseph; sa conscience lui reprochait d'avoir contribué à son malheur, et il regarda son apparition sinistre au milieu de la fête comme un triste présage. Déjà troublé par cette pensée, il

entend tout à coup, d'un autre côté, des gémissements; il se rapproche, et reconnaît Ben-Himmel qui pleure et qui sanglote comme un bœuf qu'on égorge.

— Qu'avez-vous, mon père? demande Ben-Joseph en l'abordant et lui serrant la main.

Le vieillard ne croyait pas avoir un témoin de sa douleur. Il tâche de se vaincre, et, après un moment, il répond que les larmes qu'il répand sont causées par la joie.

Mais ce n'est pas Ben-Joseph qu'on peut ainsi tromper. Il ne doute pas que le vieillard ne souffre; il lit un malheur sur sa figure, dans ses yeux, dans tout son corps qui tremble et qui frissonne.

— Ben-Himmel, cachez-vous la vérité à votre ami? craindriez-vous d'ouvrir

— votre âme à celui qui demain peut-être quittera le monde ?

— Oh ! non, non, je te dirai tout.

— Le coup qui vous frappe doit être bien terrible, pour que vous en soyez accablé, au moment où votre fille monte au trône.

— Ben-Joseph, aie pitié de moi.

— Parlez, parlez.

— Mon fils, as-tu idée de la douleur d'un père qui ne peut assister aux noces de sa fille, qui un jour de mariage ne peut bénir son enfant ?

— Quoi ! Kasimir vous aurait éloigné ?

— Ah ! si c'était Kasimir, le vieillard se serait dit : Souffre, car tu n'es qu'un misérable mendiant, et ton gendre est un puissant monarque. Pauvre père, renonce à ta bénédiction, car tes haillons cadrent mal avec le luxe des vêtements royaux et l'éclat du diadème. Mais juge de ce qui se passe dans

mon âme; ce n'est pas Kasimir, c'est Esterka qui me chasse.

— Esterka !

— Oui, Esterka, l'enfant que j'ai porté sur mes vieux bras, depuis Paris jusqu'à Francfort; celle que j'ai nourrie à la sueur de mon front, que j'ai élevée au milieu des ennemis de notre foi et de notre race.

— Esterka a fait cela ?

— Oui. J'étais venu au château me réjouir comme les autres du bonheur arrivé aux Israélites dans mon enfant; la garde m'avait laissé passer; les courtisans s'inclinaient sur mon passage, comme jadis les grands d'Égypte devant le père de Joseph. Je marchais satisfait et content, pensant que les temps d'humiliation étaient passés, lorsque tout à coup Esterka m'aperçut. — Que faites-vous ici, mon père, dans ces vêtements noirs ? Et elle se placa devant moi,

pour empêcher que le roi ne me vit. Allez, reprit-elle, retournez dans votre cabane, je vous ferai porter de riches habits, et lorsque vous en serez revêtu, revenez chez le roi, et en présence de toute la cour je me jetterai à vos genoux. Je lui répondis que, puisque ces vêtements me servaient à paraître dans le temple du Seigneur, ils pouvaient également me servir à paraître devant le monarque. Mais elle me priait, me suppliait de m'éloigner, et lorsque le roi fit un mouvement pour s'avancer vers nous, je la vis rougir et pâlir, tout son corps tremblait. Ben-Joseph, la fille avait honte de son père.

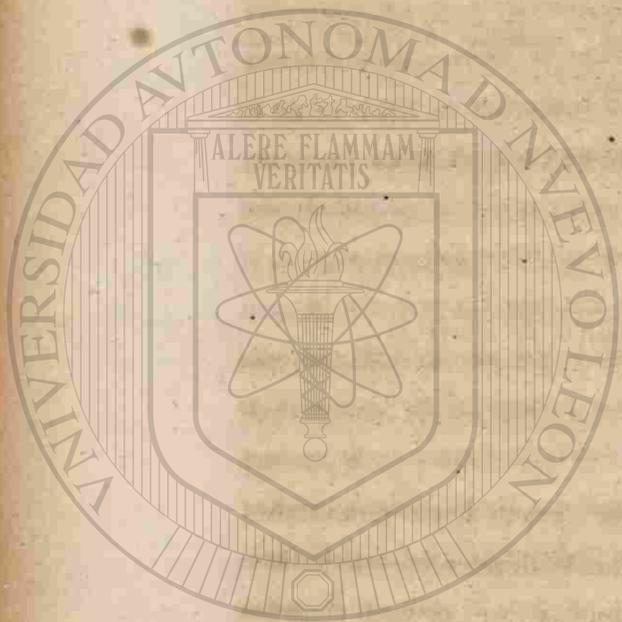
— Hélas!

— Je l'ai quittée, je n'ai plus d'enfant. Je ne veux pas la maudire, mais je ne puis la bénir.

Ici tous deux se rappelèrent combien la

conduite d'Esterka devait influer sur l'avenir d'Israël, et tous deux s'écrièrent en même temps :

— Malheur, malheur à Israël ! Nous sommes perdus !



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXX.

LA CHAÎNE DU CASTELLAN.

Le lendemain, avant de me rendre chez le roi, où devait se décider le sort de Ben-Joseph et de toute sa race, ce dernier pensa qu'il était de son devoir de serrer encore une fois la main à son ami Grégoire. Peut-être aussi un pressentiment le guidait vers sa demeure.

Grégoire n'était pas chez lui. Tout occupé de la colonie qu'il veut fonder, il avait fait venir par la Vistule les bois nécessaires aux constructions. La rivière venait de déborder à la fonte des glaces; sa crue subite avait occasionné de grands ravages; on vint avertir Grégoire qu'une partie de ses bois était déjà entraînée. Il courut en toute hâte, prenant avec lui cent hommes, afin de sauver ce qu'il pourrait, et n'être pas retardé dans ses travaux. C'est pour la première fois qu'il se voit forcé à se séparer de Maria.

Au même moment, le pan de Wola mécontent, furieux, se disposait à s'éloigner de la capitale; il n'avait pas oublié le refus du chasseur, de lui avancer de l'argent, et lui en conservait d'autant plus de rancune, qu'il voyait les fondements d'une colonie s'élever sous sa direction, ce qui le confir-

mait dans l'idée qu'il avait conçue de sa subite fortune. Au moment du départ, il résolut d'arracher la femme à son époux, de s'emparer de sa serve, et de la faire revenir dans son château à moitié reconstruit, à l'aide du nonce papal. Ses gens se jetèrent donc sur la demeure de Grégoire, au moment de son absence, précisément comme Ben-Joseph approchait.

A la vue de l'intendant du château de Wola, qu'il reconnaît, il devine de quoi il s'agit, se précipite sur lui, l'arrête violemment, et lui demande de quel droit et par quel ordre il ose violer le domicile d'un bourgeois de Krakovie.

L'intendant répond qu'il agit d'après les ordres de son maître, et que les sables maudits où se trouve placée la cabane de Grégoire ne sont nullement compris dans l'enceinte de la ville, et par conséquent dans

les privilèges accordés aux bourgeois. Et il appelle ses hommes, et se dirige sur Maria, qui, à moitié morte, se cache derrière l'ami de son mari.

Ben-Joseph, ne se sentant pas capable de résister à vingt hommes armés, cherche à les effrayer et à gagner du temps, espérant le retour prochain de Grégoire.

— Malheur à vous tous, dit-il, cet endroit est sous la juridiction du castellan de Krakovie. Il doit être puni de mort celui qui, au lieu de demander son intervention, se rend justice à lui-même. Vous savez qu'à deux lieues de la résidence royale, le seul castellan est maître et juge suprême.

C'était vrai; l'intendant hésite, et ses hommes n'osent avancer.

Le pan de Wola parut, et s'apercevant de l'hésitation de ses gens :

— N'écoutez pas ce Juif, s'écria-t-il, il y

a plus de deux lieues des sables maudits au château royal. Le castellan n'a rien à dire; je suis maître de reprendre ma propriété partout où je la trouve.

Il y a peu de temps que Grégoire et Maria habitent cet endroit, et déjà ils ont gagné l'affection de tous ceux qui les entourent, principalement des colons et des ouvriers dont Grégoire dirige les travaux. Aussi, des groupes nombreux de spectateurs se forment autour d'eux, et appuient Ben-Joseph, en criant : Il n'y a pas deux lieues, c'est au castellan de juger, à bas, à bas le noble ! Les gens de Wola, excités par leur maître, persistaient à vouloir s'emparer de Maria, les colons les repoussaient, tout le monde criait; et le tumulte alla augmentant, jusqu'à ce que le magistrat accourut avec la garde pour rétablir le calme et faire justice.

Les uns criaient : il n'y a pas deux

lieues; les autres affirmaient qu'il y avait davantage.

Le fonctionnaire qui représentait l'autorité du castellan résolut de décider la querelle selon l'usage, en faisant mesurer la distance du château royal jusqu'à l'habitation de Grégoire.

Le but de Ben-Joseph était en partie atteint; il gagnait du temps, et espérait voir arriver son ami. Mais il était de l'autre côté de la rivière, et personne en ce moment n'osait lutter contre le torrent où nageaient encore des glaces que le soleil n'avait pas entièrement fondues. Maria appuyée sur Ben-Joseph, les larmes aux yeux, le désespoir dans le cœur, regardait au loin si elle n'apercevait pas son mari, et entendait avec frayeur le cliquetis des chaînes qui se rapprochaient.

Tout le monde écoutait dans un profond

silence la voix du crieur qui comptait le nombre des chaînes posées.

— Mille neuf cent dix-huit, répétait le magistrat, il ne manque plus que deux chaînes pour faire deux lieues.

A l'œil on ne pouvait distinguer si la maison se trouvait dans cet espace.

Ben-Joseph eût voulu donner du courage à Maria, mais lui-même perdait l'espoir. Le sort de son ami allait être décidé, et il n'arrivait pas, on ne l'apercevait pas tout le long de la rivière.

— Mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf!

A ces mots, chacun retint sa respiration en tournant ses regards, tantôt sur la chaîne qu'on déplaçait, tantôt sur Maria à moitié évanouie, tantôt sur le pan de Wola qui témoignait son impatience, en se dandinant du corps et se frottant les moustaches.

Ben-Joseph ne regardait ni Marie, ni la

chaîne; il cherchait de ses yeux Grégoire, écoutait s'il n'entendait pas une voix dans le lointain; mais tout était tranquille, et pas un être vivant ne paraissait tout le long de la rive.

— Deux mille! s'écria le fonctionnaire, et les tristes murmures de la foule, et les exclamations de joie du pan de Wola, annoncèrent le triomphe de ce dernier. En effet, la maison de Grégoire se trouvait encore éloignée de quelques pas de la dernière mesure.

La foule, indignée, voulait disputer la victime; on criait, on se pressait, on s'encourageait; mais l'intervention de la garde vint imposer silence, les spectateurs furent dispersés, et le pan de Wola resta seul vis-à-vis de Ben-Joseph et de la malheureuse femme. Cette dernière, au désespoir, voulait se donner la mort; mais son ami la conjura de se

résigner, et lui promit prompte délivrance. Les satellites du seigneur s'emparent de la serve, lui lient les bras comme à une criminelle, tandis que le pan de Wola rit et l'insulte. Tout à coup, on voit accourir un homme furieux, les cheveux hérissés, l'épée à la main, qui crie de loin, arrêtez! et de près se précipite sur le pan de Wola.

C'est Grégoire.

— Traître et félon, dit-il, au nom du roi je t'arrête.

— Toi, manant, arrêter un noble! dit le pan avec un superbe dédain.

— Je suis gentilhomme, comme toi, lis et rends tes armes.

Le pan jette un coup-d'œil sur le papier scellé du sceau royal, que lui présente le mari de la victime; il reconnaît l'écriture de Kasimir, qui accorde à Grégoire des titres de noblesse, et le charge d'arrêter le

pan de Wola partout où il le trouvera.

Le noble tremble à son tour, car il pense que le nouveau complot qu'il a tramé est découvert. Il sait que Kasimir ne lui pardonnera point cette fois-ci, et il essaie, à la pointe de son épée, de défendre sa liberté et sa vie. Mais sa résistance est vaine. La même garde qui l'aida à s'emparer de Maria aide Grégoire à le désarmer et l'emprisonner.

On devait le conduire à la grande tour ; mais Ben-Joseph demanda à lui parler seul. Leur entretien ne dura qu'un moment, et l'on vit immédiatement le noble retourner dans ses biens, après avoir renoncé par écrit à la propriété de sa serve. La foule poursuivit le pan de Wola, en lui riant au nez et l'accablant d'injures ; ce fut la seule vengeance que voulurent tirer de lui Ben-Joseph et Grégoire.

CHAPITRE XXXI.

VOEU DES ISRAÉLITES.

Le moment que Ben-Joseph attend depuis vingt ans est arrivé ; il va paraître devant Kasimir, pour lui demander la récompense des services qu'il lui a rendus.

La triste impression qu'il avait reçue de la conduite d'Esterka vis-à-vis de son père, le jour de ses noces, s'est presque effacée.

pan de Wola partout où il le trouvera.

Le noble tremble à son tour, car il pense que le nouveau complot qu'il a tramé est découvert. Il sait que Kasimir ne lui pardonnera point cette fois-ci, et il essaie, à la pointe de son épée, de défendre sa liberté et sa vie. Mais sa résistance est vaine. La même garde qui l'aida à s'emparer de Maria aide Grégoire à le désarmer et l'emprisonner.

On devait le conduire à la grande tour; mais Ben-Joseph demanda à lui parler seul. Leur entretien ne dura qu'un moment, et l'on vit immédiatement le noble retourner dans ses biens, après avoir renoncé par écrit à la propriété de sa serve. La foule poursuivit le pan de Wola, en lui riant au nez et l'accablant d'injures; ce fut la seule vengeance que voulurent tirer de lui Ben-Joseph et Grégoire.

CHAPITRE XXXI.

VOEU DES ISRAÉLITES.

Le moment que Ben-Joseph attend depuis vingt ans est arrivé; il va paraître devant Kasimir, pour lui demander la récompense des services qu'il lui a rendus.

La triste impression qu'il avait reçue de la conduite d'Esterka vis-à-vis de son père, le jour de ses noces, s'est presque effacée.

Il a appris que, dès le lendemain, le premier usage qu'a fait l'épouse de Kasimir de sa puissance a été de disposer de sommes considérables pour la fondation d'hôpitaux, d'asiles pour les vieillards, d'écoles pour les pauvres, sans distinction de culte. Elle n'oublie donc pas son peuple, se dit-il, peut-être n'est-ce pas son père qu'elle repoussait, mais son habit de deuil contrastant avec les parures de fête.

Ce fut dans ces pensées qu'il aborda Kasimir, sans éprouver une confiance entière, mais aussi sans crainte intérieure.

Le roi l'attendait seul avec Esterka, assis sur son trône. Il s'appuyait tendrement sur elle, tandis qu'elle tenait une de ses mains, et de l'autre s'amusait avec une chaîne d'or que Kasimir portait au cou, et qui lui descendait jusqu'à la poitrine.

— Approchez, Ben-Joseph, dit le roi, à

peine eut-il aperçu l'Israélite. J'ai promis de vous écouter sans témoins; toutefois je pense que mon épouse n'est pas de trop. Réunis depuis si peu de temps, il nous coûte de nous séparer même pour un moment. Cependant, si vous souhaitez.....

— Au contraire, sire, je vous eusse demandé moi-même la faveur de m'exprimer devant votre auguste épouse. Si quelque chose vous paraît obscur dans ma demande, celle qui a trouvé le chemin de votre cœur vous expliquera mes désirs mieux que moi-même.

— Parlez donc, je reconnais toute l'étendue de vos services. Vous m'avez aidé à consolider le bonheur de mon peuple, et à conquérir un nouveau pays sans effusion de sang. Parlez, je serai heureux de vous prouver ma reconnaissance.

— Sire, depuis l'enfance je suis accou-

tumé à une vie de privations : une nourriture simple, un habillement modeste, une cabane de bois, voilà tout ce que j'ambitionne ; si je viens porter mes vœux au pied de votre trône, c'est dans l'intérêt de mon peuple, et, j'ose le dire, dans l'intérêt de votre gloire.

— J'admire ce dévouement, parlez avec assurance. Votre peuple a un double titre à ma faveur : je lui dois justice, puisque je lui ai donné asile ; je lui dois reconnaissance, pour avoir trouvé dans son sein l'épouse qui manquait à mon bonheur.

— Vous m'encouragez, sire. Puisse celui qui est partout et qui pénètre toutes les pensées m'assister en ce moment, et vous faire partager mon espoir et mon désir !

« Sire, en accordant asile aux Israélites, vous l'avez fait par pitié, par compassion ; vous les avez accueillis comme des fainéants

qui ne savaient vivre que d'usure, et qui, par leur superstition et leur avarice, ont partout attiré sur eux haine, mépris et persécution. Vous avez pensé que votre générosité aurait une heureuse influence, et qu'un jour dans ces malheureux vagabonds, partout chassés et traqués comme des bêtes fauves, vous trouveriez de fidèles et laborieux sujets.

— C'est vrai, telle était ma pensée.

— Roi Kasimir, les Juifs n'ont pas mérité ces persécutions ; il sont fiers de leurs malheurs ; ce sont des martyrs de la loi, destinés à répandre la lumière sur le monde, à le convertir, à le régénérer. Ils durent tomber victimes de leurs adversaires fanatiques, et même de ceux à qui ils se dévouèrent.

« Ce sont les péchés de nos pères qui nous ont attiré nos malheurs, notre législateur nous les a prédits. »

« Le Seigneur vous dispersera, dit Moïse,
 » parmi tous les peuples, depuis une extrême-
 » mité de la terre jusqu'à l'autre; et vous
 » adorerez là des dieux étrangers que vous
 » ignoriez, vous et vos pères, *des dieux* de
 » bois et de pierre.

» Étant même parmi ces peuples, vous ne
 » trouverez aucun repos, et vous ne trou-
 » verez pas seulement où asseoir la plante de
 » vos pieds; car le Seigneur vous donnera un
 » cœur toujours agité de craintes, des yeux
 » languissants et une âme tout abymée dans
 » la douleur.

» Votre vie sera comme en suspens devant
 » vous : vous tremblerez nuit et jour, et
 » vous ne croirez pas à votre vie.

» Vous direz le matin : Qui me donnera
 » de voir le soir ? et le soir, qui me donnera
 » de voir le matin ? Tant votre cœur sera
 » saisi d'épouvante, tant la vue des choses

» qui se passeront devant vos yeux vous
 » effraiera (1). »

La parole du prophète s'est accomplie; le
 peuple des Juifs est devenu la risée des en-
 fants, le jouet des esclaves de la terre.

Mais Dieu est miséricordieux; après un
 long repentir, il a promis de jeter un regard
 favorable sur le peuple élu, et de l'élever au
 dessus de toutes les nations de la terre, en
 lui donnant pour sublime mission de trans-
 former le monde, de réorganiser la société,
 de changer la terre de douleur en paradis
 terrestre, où il n'y aura plus ni crimes ni
 misère, où tous s'aimeront, où tous joui-
 ront de la vie en paix et en abondance; et
 Dieu a promis que cette transformation mi-
 raculeuse s'accomplirait lorsque Israël aurait

(1) Deutéronome, 64, 65, 66, 67.

atteint le comble du désespoir, au milieu des plus affreuses persécutions, lorsque les bourreaux lassés auraient épuisé les tortures sur les victimes.

« Sire, le temps d'expiation est passé. Durant quatorze siècles le peuple de Juda a supporté toutes les humiliations, toutes les ignominies; le moment de la résurrection est venu. Nos rabbins inspirés dans la prière, nos docteurs profonds dans la science cabalistique, et nos vieillards se transmettant nos traditions orales, tous ont annoncé aux fidèles qu'il arrivera un jour où paraîtront en même temps deux hommes, l'un sur le trône, l'autre dans une simple cabane, destinés tous deux à accomplir l'œuvre de la régénération humaine; tous deux rencontreront sur leur passage une vierge qui touchera leur cœur, et leur inspirera l'amour le plus ardent. Israël sera délivré,

le monde sera sauvé, mais à condition que le premier renonce à son amour, le second... à son pays. Roi Kasimir, tout cela s'est accompli sous votre règne : la peste ravageait le monde, les guerres décimaient les nations; Israël était le jouet des enfants, la risée des esclaves, le point de mire de toutes les persécutions des grands de la terre; le bûcher attendait celle qui porte la couronne en ce moment, et c'était la même vierge de Jérusalem qui devait toucher à la fois le cœur d'un monarque puissant et d'un homme obscur.

— Le monarque, c'est moi, interrompit Kasimir, et cet homme?

— Cet homme, sire, est un Juif issu de David. Dès son enfance, il attira sur lui l'attention des rabbins et des docteurs. Quand il dormait dans son berceau, une auréole de lumière entourait sa tête, et l'on croyait

voir l'ange du seigneur veiller sur lui. A sept ans il connaissait la loi et les prophètes, et répondait à toutes les questions avec une clarté, une profondeur et une simplicité qui confondaient les docteurs et les vieillards.

Tout Israël considéra cet enfant comme élu par le Tout-Puissant pour sauver son peuple, et détruire par toute la terre la misère et l'oppression. Jamais il ne consacra plus de trois heures au sommeil. Il grandit dans la foi en se préparant au combat, et le peuple d'Israël dispersé sur tout le globe lui jura fidélité et obéissance...

— Et cet homme ?

— Cet homme aida le roi Kasimir à s'emparer de Léopol sans combat, cet homme renonça sans murmurer à son amour, à sa fiancée, car Dieu voulait ce sacrifice pour qu'il pût accomplir son œuvre sur la terre.

— Si je ne me trompe, reprit Kasimir,

vous avez dit qu'il faut pour l'accomplissement de vos vœux que le monarque renonce à son pays, comme l'amant à sa fiancée ?

— Oui, sire !

— Vous prétendez donc que je cesse d'être roi de Pologne ?

— Pour devenir roi de la terre, s'écria Ben-Joseph, le libérateur du monde, le Messie que les souffrants attendent.

— Expliquez-vous.

— Sans combat, sire, vous avez conquis un vaste pays. Levez le glaive pour rendre Jérusalem à Israël, pour faire triompher la loi divine, pour faire triompher la justice sur la terre, et de même qu'au jour indiqué je vous ai fait sortir des rochers et des montagnes six mille cavaliers, de même je vous ferai venir de tous les coins de la terre deux millions de héros fanatiques prêts à donner

leur vie pour affranchir le monde, pour changer cette vallée de larmes en terre de joie, où il n'y aura plus ni maîtres, ni esclaves, ni oppresseurs, ni opprimés, où tous les hommes s'aimeront et chanteront la gloire de Dieu et de Kasimir, Messie qu'Israël et le monde attendent depuis quatorze siècles.

— Quoi ! répond le roi en souriant, vous voulez que je tire mon épée pour aller combattre des peuples que je ne connais point, qui ne m'ont jamais fait aucun mal ! Mais je soulèverais le monde entier contre moi ; des milliards contre une poignée de braves.

— Oui, sire, elles sont nombreuses ces populations qui s'étendent d'orient en occident, du nord au midi ; mais partout il y a des esclaves, des opprimés et des innocents persécutés, dont les uns ne peuvent nourrir leur famille par leur pénible labeur, dont les autres ne peuvent trouver nulle part

ni asile ni repos. Qu'est-ce que les puissants de la terre comparativement aux milliards de ceux qui souffrent, qui gémissent ? Votre noblesse par dérision vous appelle *roi des paysans* ! C'est le titre le plus glorieux d'un puissant monarque. Ah ! sire, réalisez-les, acceptez-en toute la signification ; soyez roi des paysans de la terre, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent, et les châteaux crouleront à votre approche, et les villes ouvriront leurs portes, et les nations, de même que la Russie rouge, viendront de toutes parts à vos pieds déposer les couronnes. Les prophéties annoncent qu'il y aura deux Messies, dont le premier succombera en combattant : sire, je remplirai cette tâche, j'exposerai mes jours, je chercherai la mort pour préparer le triomphe au libérateur du monde, qui ne sortira l'épée du fourreau que pour lui donner l'unité et une paix éter-

ternelle. Sire, jetez un regard sur ces plaines incultes, ces contrées désertes, ces forêts impénétrables, ces monts inaccessibles, ces marais pestilentiels, qui couvrent les trois quarts du globe. Eh bien! dites un mot, ayez la foi, et la terre se transformera à votre voix; les déserts se peupleront, les bruyères, les steppes se couvriront de moissons riantes; des flancs déchirés des montagnes vous tirerez d'immenses trésors, vous couvrirez cette terre de palais, où toutes les créatures auront un abri, vivront en paix et se réjouiront en Dieu; le globe entier deviendra un séjour de félicité, et c'est vous, roi Kasimir, qui aurez aidé l'homme à remplir sa destinée providentielle.

« Rien ne peut rendre le feu et l'enthousiasme avec lequel s'exprimait Ben-Joseph.

Kasimir l'écoutait avec étonnement, mais ne

voyait dans ces paroles que les brillantes illusions d'une imagination égarée.

« Par ma couronne, Ben-Joseph, il ne manque que des musiciens pour accompagner de leurs sons harmonieux cette riche poésie. La magnificence des tableaux que vous m'écoutez est telle, que je regrette de n'avoir pas ici quelqu'un de mes courtisans pour enregistrer vos paroles et en garder le souvenir. »

Ben-Joseph sentit un frisson lui glacer le corps. Il ajouta avec un profond abattement.

« Oh! malheur à moi, malheur à Israël, malheur au monde, si Kasimir prend mes vœux pour des chimères, si le langage du cœur, nourri au milieu des larmes, médité pendant les longues nuits de douleur, il le prend pour les rêves d'une riante imagination! »

Mais comment pouvez-vous penser sé-

riusement que je déclarerai la guerre au monde, que je quitterai les bords de la Vistule pour aller chercher les aventures au pied du Sinaï? Esterka, qu'en penses-tu, ajouta-t-il en riant, veux-tu que je monte à cheval pour aller à la conquête du monde?

— Oh! non, Kasimir, non, tu resteras près de moi, nous sommes si heureux!

— Que dites-vous, s'écria Ben-Joseph, le sort et la gloire d'Israël ne vous touchent plus?

— Ben-Joseph, répond Esterka, continuant à jouer avec la chaîne de Kasimir qu'elle n'a cessé de rouler entre ses doigts pendant cet entretien, l'enthousiasme vous aveugle, le Messie doit paraître alors seulement que les enfants d'Abraham seront au comble du malheur. Eh! bien, ne sont-ils pas au contraire fortunés sous le règne de Kasimir? La loi leur offre des garanties,

le roi les protège, que voulez-vous de plus? Mon Kasimir restera dans sa capitale, occupé du bonheur des peuples que Dieu lui a confiés.

— Oui, Ben-Joseph, cela sera comme le dit Esterka; je ferai mes efforts pour rendre la Pologne riche, heureuse, florissante. Que l'étranger qui la visite en prenne exemple, voilà tout ce que je puis pour le monde.

— Oui, sire, répliqua Ben-Joseph, la Pologne sera heureuse tant que vous vivrez, mais après vous?

— Si Dieu me refuse un héritier, mes dernières volontés assureront le bonheur de mon peuple.

— Et les voisins jaloux laisseront-ils vos états paisibles et prospères?

— Qu'ils osent m'attaquer, je lèverai mon épée, et je leur rappellerai les triomphes de Boleslas le brave.

— Mais, sire, pouvez-vous penser que la Pologne aura toujours à sa tête un prince vaillant et adoré de son peuple? Oh! croyez-le, qu'il n'y aura de prospérité durable pour les nations, que lorsqu'elles seront confondues l'une dans l'autre, et que le monde entier sera conquis à l'unité pour être gouverné selon la loi de Dieu.

— Allez, allez, Ben-Joseph, interrompit Esterka, au lieu de conseiller une guerre inutile et de combattre des ennemis inconnus, aidez plutôt le monarque à faire le bien de ses sujets. Nos coreligionnaires ne sont plus malheureux, aidez nous donc à les rendre tout à fait heureux.

— Oui, Ben-Joseph, c'est ma pensée. A chaque moment du jour vous pouvez entrer chez Kasimir, je vous écouterai, je vous aiderai à rendre justice à vos frères. Mais ne me parlez plus de votre Messie et de votre

conquête du monde. Chacun chez soi. Je remplirai mon devoir de roi polonais, que les autres fassent comme moi, et le monde sera heureux.

Kasimir, en achevant ces paroles, descendit de son trône pour passer dans son cabinet; Esterka se disposait à le suivre, lorsque Ben-Joseph l'arrêta.

— Nos coreligionnaires ne sont plus malheureux, Esterka, dit-il en s'approchant de la femme de Kasimir?

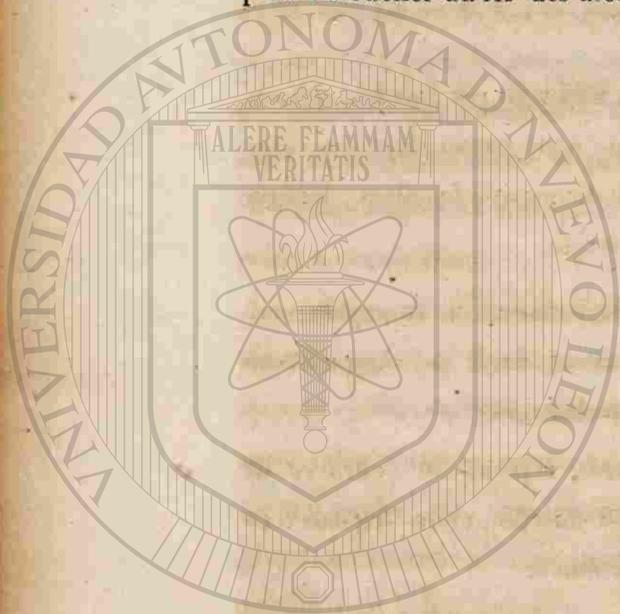
— Je le pense, répond-elle, effrayée de la pâleur de Ben-Joseph, et des regards terribles qu'il lui lance.

— Ils sont heureux, car les pères meurent en maudissant leurs enfans!

— Que voulez-vous dire?

— Que Ben-Himmel est mort en jetant la malédiction sur la fille impie qui, la cou-

ronne sur la tête, a oublié le vieillard, père infortuné qui l'a portée quatre cents lieues pour l'arracher au fer des assassins.



CHAPITRE XXXII.

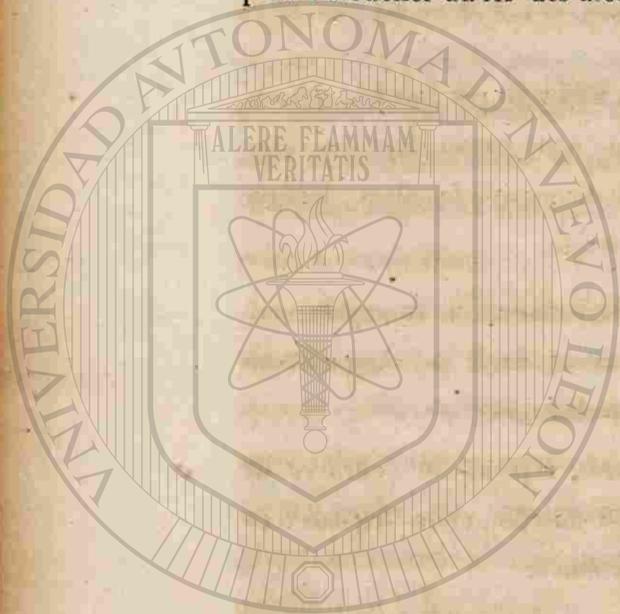
LE SOLITAIRE.

Les journées, les semaines, les mois s'écoulaient, et personne n'avait revu Ben-Joseph, personne n'en avait entendu parler. Depuis l'entrevue de Kasimir, où il lui développa ses desseins, il avait disparu. En vain les rabbins commandèrent à ses coreligionnaires de faire les recherches les plus minutieuses pour découvrir son sort ; aucun

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ronne sur la tête, a oublié le vieillard, père infortuné qui l'a portée quatre cents lieues pour l'arracher au fer des assassins.



CHAPITRE XXXII.

LE SOLITAIRE.

Les journées, les semaines, les mois s'écoulaient, et personne n'avait revu Ben-Joseph, personne n'en avait entendu parler. Depuis l'entrevue de Kasimir, où il lui développa ses desseins, il avait disparu. En vain les rabbins commandèrent à ses coreligionnaires de faire les recherches les plus minutieuses pour découvrir son sort ; aucun

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ne fournit le moindre renseignement. On se répandait en conjectures, les uns pensaient qu'il était allé en pèlerinage dans la Terre-Sainte; les autres l'accusaient d'avoir attenté à ses jours, bien que le suicide fût presque inconnu parmi les Israélites; tous le regrettaient, le pleuraient. Longtemps les synagogues retentirent de chants lugubres en sa mémoire. Cependant, au bout de quelques années, lorsque la prospérité de la Pologne alla en augmentant sous le règne bien-faisant de Kasimir, quand la religion de Moïse fut à l'abri de toute persécution, on commença à oublier le chef en sentant moins le besoin de ses conseils et de son dévouement. Les Juifs se livrèrent tout entiers à l'industrie et au commerce, fondèrent des colonies, bâtirent des villes, et introduisirent de nouvelles manufactures en Pologne. Les nobles et les prêtres aimaient à

se parer du drap et de la toile fabriqués par ces mêmes Israélites qu'ils méprisaient et haïssaient pour leur supériorité dans toutes leurs entreprises, et principalement à cause des fortunes immenses que quelques-uns d'entre eux avaient ramassées à la sueur de leurs fronts. Mais aussi les Juifs, en même temps que tout leur réussissait, peu à peu perdirent mémoire de leurs vœux, de leur mission, ils ne pensèrent plus au Messie, ni à Jérusalem. On cessa tout à fait de s'occuper de Ben-Joseph, on eût dit qu'il n'avait jamais existé. C'est le malheur qui inspire l'espoir et la foi. Dans la prospérité, on perd aisément la prévoyance de l'avenir pour ne s'occuper que des jouissances du présent.

Cependant Ben-Joseph n'avait jamais eu la pensée de se donner la mort, et il n'avait pas quitté son pays natal. Mais trompé dans ses espérances, forcé d'abdiquer ses grands pro-

jets qui avaient formé la pensée, le but, la poésie de sa vie, il a résolu de se séparer du monde, de fuir les hommes qui ne l'ont pas compris, et auxquels il ne peut plus être utile.

Voyez un homme de conviction profonde, un chef de parti et de doctrine qui sut grouper autour de lui un nombre de croyants dont il était le guide et l'espoir. Qu'il succombe dans la lutte, que ses adversaires triomphent, et nonobstant que sa cause soit restée sainte, nonobstant que ses devoirs aient tous été remplis, ne le cherchez pas au milieu du monde et de ses fêtes. Le deuil au cœur, toute joie lui devient importune, tout plaisir lui devient amer; la vue d'un ciel serein lui fait mal. Il quitte amis, frères, famille, recherche l'isolement, s'ensevelit dans l'ombre et le silence. Abandonnant les méditations profondes, les études abstraites, il se trouve heureux quand il peut étourdir sa douleur

par les occupations les plus vulgaires : on le verra prendre plaisir au travail routinier le plus capable, en fatiguant le corps, d'amortir la pensée.

Contemplez encore cet homme de génie que son siècle n'a pas compris, qui a travaillé pour des ingrats, qui fut la risée des ignorants présomptueux auxquels il apportait la science et le bonheur. Voyez comme il s'éloigne des hommes, comme il se sépare de ses amis, même de ses admirateurs ! Que lui fait l'assentiment de quelques-uns, à lui qui devait voir le monde à ses genoux. Il préfère souffrir isolé, et mourir sans témoin, que de vivre au milieu de ceux dont il voulait le suprême bonheur, et qui ne le payèrent que d'insultes et de dédain.

Enfin, examinez la vieillesse d'un monarque qui a perdu sa couronne, et n'a pas d'espoir de la reconquérir. Croit-on qu'il

emploiera les richesses dont il demeure possesseur à s'entourer de luxe, de magnificence et d'une foule joyeuse? non, il éloigne, au contraire, de sa personne tout ce qui peut rappeler le passé; repoussant les fêtes et les hommages, il ne recherche que la solitude et l'obscurité; il lui semble que chacun le montre au doigt, disant: voilà celui qui jadis fut puissant, et qui n'est rien aujourd'hui.

Or, si un chef de parti vaincu, un homme de génie bafoué, un roi détrôné, se retirent du monde dont ils ne peuvent supporter le contact, qu'en sera-t-il du chef israélite, chez lequel tous ces désastres à la fois se concentrent pour déchirer son ame et briser sa destinée! Plus malheureux qu'un chef de parti abattu, car il dirigeait les efforts de tout un peuple, plus souffrant qu'un roi détrôné, car il était l'idole de toute une nation, plus désillusionné que tous les génies

bienfaiteurs du monde, car déjà il se regardait comme le Messie de l'humanité régénérée: le monde jadis si plein de merveilles, si poétique à ses yeux, où, à chaque pas, il croyait sentir la main divine dont il était l'instrument, le monde lui apparaît comme un vaste tombeau habité par des cadavres. Les hommes lui font pitié, quand il les voit s'occuper de travaux mesquins, qui n'ont de but que la nourriture quotidienne, ou bien le plaisir d'amasser de l'or: eux qu'il voulait conduire à la conquête du globe, pour assurer au monde l'abondance et la paix éternelle.

Au pied des Carpathes, au milieu de rochers inaccessibles, où les montagnards les plus courageux n'eussent osé pénétrer, près du lac des Grenouilles, Ben-Joseph s'était choisi une retraite, ou plutôt un tombeau. La bible et quelques livres des rabbins savants, une

table qui lui servait en même temps de lit, un tronc d'arbre coupé qui lui servait de chaise, un couteau, une petite hache, étaient les seuls objets dont il avait voulu garder la possession. Dans cet endroit entièrement isolé des hommes, Ben-Joseph passait ses jours dans la lecture et dans la méditation, n'attendant de terme à ses maux que celui de sa vie.

Une seule personne avait connaissance de sa retraite, une seule personne venait parfois le visiter; c'était Grégoire.

Que d'efforts n'a-t-il pas déjà tentés pour l'arracher à sa retraite, pour faire luire en son âme quelque rayon d'espoir, lui rendre le désir d'être utile aux autres, ou de goûter lui-même quelque bonheur. Comme il aime à lui peindre les merveilles du règne de Kasimir, la prospérité et la puissance de la Pologne, la protection dont jouissent tous

les cultes, toutes les croyances; avec quel empressement il lui apporte les nouvelles qu'il croit propres à l'intéresser et ébranler sa résolution. Mais tout est vain. Ben-Joseph, sombre, taciturne, sardonique, ne voit rien de stable dans cette prospérité factice, cette tolérance arbitraire; quand Grégoire lui décrit les villes qui s'élèvent, l'industrie et le commerce qui fleurissent, les habitants de la Pologne libres et heureux, qui bénissent leur sort, Ben-Joseph sourit de pitié, comme s'il voulait dire : *Patience, verra qui vivra.*

Des années se passèrent ainsi. Grégoire toujours s'efforçant de consoler son ami, de le rendre à ses coreligionnaires, à son pays, Ben-Joseph s'obtinant à rester dans cet endroit désolé et sauvage comme son âme.

Une fois Grégoire arriva en toute hâte, criant d'aussi loin qu'il voit son ami : Ben-

Joseph, je t'apporte de bonnes nouvelles.

Celui-ci l'écoute patiemment, mais sans intérêt, comme un être devenu insensible aux événements de cette terre.

— Quels étaient, dit Grégoire, les ennemis les plus redoutables des serfs infortunés et de tes frères persécutés? N'étaient-ce point le pan de Wola et le prêtre Martin? Eh bien! tous deux n'existent plus, tous deux ont enfin subi leur juste châtement. Loin d'être désarmés par la générosité de Kasimir, ils tramaient de nouveaux complots. Le prêtre avait poussé l'insolence jusqu'à menacer le roi de l'excommunication, s'il n'éloignait Esterka de son palais, disant hautement que c'était un péché mortel de vivre avec une femme de la race déicide. Le roi, indigné, le fit arrêter, et l'on trouva un acte signé de lui et du pan de Wola, où ils osaient, au nom de l'église et de la

nation, proclamer la déchéance de Kasimir, et la vacance du trône. Cette fois, le roi n'a pas voulu pardonner aux coupables endurcis dans le crime; il a ordonné de jeter le prêtre dans la Vistule, le noble dans un cachot où il doit périr par la faim (*). Va au bord de la rivière, tu y verras une foule immense qui poursuit de ses regards le cadavre du moine, et que les flots semblent repousser, comme s'ils redoutaient le poison de la haine qu'exhalait son âme. Quant au pan de Wola, il a expiré en implorant un morceau de pain, une goutte d'eau.

Grégoire resta étonné que cette nouvelle qu'il apportait avec tant d'empressement ne produisit aucune impression sur Ben-Joseph.

— Eh bien! qu'en dites-vous? lui demanda-t-il.

(*) Historique.

— Deux misérables de moins, voilà tout!

— Mais ils étaient les plus persévérants et les plus dangereux adversaires des serfs et des Juifs.

— Les plus imprudents, oui, mais les plus dangereux, non. Quand je rendis la liberté au pan de Wola pour racheter celle de ta femme, je savais que tôt ou tard il périrait comme il l'a mérité.

Pauvre Grégoire! sa tendre amitié, sa persévérance, ne pouvaient donc rien sur l'esprit de son ami. Cependant il ne se découragea point, et espéra que le temps lui amènerait une circonstance plus favorable.

Il advint un jour que le bruit des cloches et le son des fanfares, et les cris tumultueux du peuple, se réunirent dans un tel fracas de fête joyeuse à Krakovie, que le retentissement en parvint jusqu'à la retraite de

Ben-Joseph, au fond des Carpathes. Et bientôt il vit arriver Grégoire, qui accourait lui rendre compte de ce qui se passait. Il était plus gai qu'à l'ordinaire, car cette fois il avait l'espoir de fléchir son ami.

— Écoute, lui dit-il, après l'avoir préparé à entendre d'importantes nouvelles; il faut que je t'ouvre mon cœur tout entier. Je n'aimais pas les Juifs; les jugeant sur l'apparence, je les croyais cupides, superstitieux; ce qui est chez eux le résultat d'une longue oppression, je l'attribuais à leur croyance. Lorsque tu m'as énuméré leurs maux, j'ai commencé à compatir à leur sort; et lorsque tu m'as démontré que nous n'avons pas le droit de nous appeler chrétiens tant qu'il y a parmi nous des maîtres et des esclaves, des grands qui regorgent de richesses et des pauvres qui meurent de faim, des femmes qui se livrent à la corruption

par la misère, et des petits enfants abandonnés, lorsque tu m'as démontré toutes ces iniquités humaines, toi Juif, tu les eusses combattues au nom de Moïse, que je t'aurais suivi au nom du Christ; et nous eussions combattu pour la même cause et au nom du même Dieu, car notre maître et le vôtre a dit que nous sommes tous frères, et que le moment viendra où il n'y aura sur la terre qu'un troupeau et un pasteur. Je dirai plus, j'ai regretté de ne pas posséder la puissance de Kasimir, pour réaliser tes vœux qu'il a pris pour des rêves. Et cependant aujourd'hui, je crois que tu avais tort et que Kasimir avait raison. Lorsque tu m'auras entendu, tu en conviendras toi-même.

— J'écoute, parle.

— Le retentissement des fêtes et réjouissances à Krakovie est venu jusqu'à toi?

— Oui. Et j'ai pensé aux brebis jouant

follement au milieu des prairies riantes, sans se douter que le lendemain on doit les conduire au boucher.

— Oh! mon ami! ne t'abandonne pas à cette misanthropie qui te fait voir tous les objets sous les couleurs les plus sombres. Prête-moi attention; ce que je vais te dire ne s'était pas vu encore en Pologne.

— Qu'est-ce donc?

— Quatre puissants monarques et plusieurs princes d'Europe, attirés par la gloire de Kasimir, sont venus à Krakovie honorer celui qui fait l'admiration du monde entier. Le fier empereur Charles IV, Louis, devenu roi de Hongrie par la mort de son père, Valdemar roi de Danemarck, Pierre roi de Chypre et enfin Pierre légat du pape Urbain V, et Otton prince de Bavière, tous entourés de leurs comtes et barons, sont

venus visiter la capitale de la Pologne. Ils restent étonnés de la puissance de Kasimir et de la prospérité du pays. Ils croyaient trouver au bord de la Vistule des huttes grossières, des terrains incultes et des mœurs sauvages; ils voient des villes magnifiques, de riches palais, des champs féconds et de riants jardins. Le mouvement de la population livrée à l'industrie excite leur curiosité; ils regardent avec admiration les manufactures de draps qui surpassent celles de Bruxelles, et les manufactures de toiles qui l'emportent sur celles de Magdebourg. Kasimir, comme s'il voulait leur donner exemple, s'inquiète des ouvriers et des paysans, et traite les bourgeois avec autant d'égards que la noblesse. Dernièrement, un simple bourgeois de Krakovie a demandé au roi et ses hôtes d'accepter un banquet modeste dans sa maison; Kasimir y a consenti, et les

princes d'Europe, en souriant, ont promis de se rendre à son invitation, curieux de voir un manant recevoir les plus puissants monarques de la terre. Le bourgeois a fait honneur à la capitale de Kasimir. Non-seulement il a ébloui les princes par son luxe et sa magnificence, et les a étonnés par sa politesse et son bon goût, mais encore il leur a fait de magnifiques cadeaux. Au dessert, selon l'usage, on a apporté des vases remplis de pièces de monnaie en souvenir de la fête; ils contenaient plus de cent mille pièces d'or, que les têtes couronnées ne rougirent pas d'accepter d'un simple habitant de Krakovie. Kasimir fut content, et les princes étrangers le félicitèrent de régner sur un peuple aussi riche et aussi généreux (*).

Le roi de Hongrie était sur le point de dé-

(*) Les chroniqueurs nous ont conservé son nom, il s'appelait *Wierzynck*.



clarer la guerre à l'empereur Charles. Par l'intervention de Kasimir, la paix a été conclue, et tous ces princes, réunis par son esprit conciliateur, mettant de côté leurs différends, se sont juré amitié et secours mutuel.

Afin de consolider cette alliance, l'empereur a demandé en mariage la petite-fille de Kasimir. Tout ce bruit de cloches et de fanfares qui a retenti jusqu'à toi annonce, au peuple qui en pleure de joie, que les guerres entre l'Empire et la Pologne cessent à jamais, et que l'union d'Élisabeth, princesse de Poméranie, petite-fille de Kasimir, avec l'empereur Charles V, en est une garantie solennelle.

Eh bien, n'est-il pas vrai que Kasimir, par son exemple durant la paix, arrive au même résultat que tu voulais obtenir par la guerre. Le pape même, renonçant à la politique de son prédécesseur, approuve la conduite de Kasimir; son légat accompagne par-

tout le roi, en lui protestant de son attachement, et des sentiments bienveillants de Sa Sainteté. Ben-Joseph, je t'en conjure, reviens parmi nous, reprends-toi à vivre, jouis avec tes frères de la paix et de la prospérité générales. Fais choix d'une épouse aimante et aimée; sois heureux comme tu m'as fait heureux, en me rendant ma bonne Maria.»

Ben-Joseph fut touché de ces paroles; car elles venaient du cœur, et il apercevait même une larme dans les yeux de son ami. Aussi, pour la première fois, il s'expliqua plus longuement avec Grégoire, dont la touchante amitié avait droit à toute sa sincérité

— Grégoire, ne me prends pas pour un enfant qui boude, ou pour un ambitieux qui rougit de montrer son front lorsqu'il n'a pas été couronné de succès. Il n'y a rien à faire, rien à espérer pour le moment. Il faudra attendre des siècles pour obtenir le résultat

que Kasimir pouvait obtenir en quelques années.

« Tu applaudis à la réunion des monarques qui se sont donné rendez-vous à Krakovie, parce qu'ennuyés de ne visiter que le Midi, ils ont été bien aises de venir contempler les bords de la Vistule et les cimes des Carpathes. Mais penses-tu, pour cela, qu'à son retour à Prague, l'empereur Charles forcera ses barons à affranchir leurs serfs; penses-tu que les rois de Hongrie, de Chypre et de Danemarck, animés par l'exemple de Kasimir, effaceront dans leurs propres états la misère, l'oppression et l'intolérance? Non, tu ne le crois pas. Oh! sois-en convaincu, les barons allemands jouiront de leurs privilèges à l'avenir comme par le passé, et continueront à faire éventrer leurs serfs pour se réchauffer les pieds dans leurs entrailles fumantes, et à déshonorer leurs filles qu'ils

feront ensuite épouser à leurs valets, et tout cela au nom du Dieu chrétien.

« Tu me dis qu'Urbain V admire autant Kasimir qu'Innocent VI le détestait, et que Pierre, son légat, est aussi prévenant que le nonce de son prédécesseur était insolent. Que penserais-tu de deux brigands, dont l'un accoste les passants en leur demandant la bourse ou la vie, et l'autre en leur souriant, les complimentant, leur indiquant le chemin, jusqu'à ce qu'il les fasse tomber dans les pièges de ses complices? Ne préfères-tu pas le premier au dernier? C'était le prêtre insolent d'hier qui ne savait cacher ni son avarice, ni son ambition, ni ses exigences; le brigand astucieux, c'est le prêtre d'aujourd'hui qui, ne pouvant vaincre Kasimir par la force, le flatte et le cajole pour s'emparer de son âme, et regagner par l'hypocrisie

ce que les autres avaient perdu par la franchise.

« Tu me vantes la prospérité de la Pologne, ses villes, ses manufactures qui s'élèvent, son commerce qui s'agrandit. Que dirais-tu d'un homme bâtissant et plantant aux alentours d'une rivière qui déborde chaque année, et à côté d'une forêt remplie de bêtes féroces? Aurait-il raison de se réjouir de la fertilité de ses champs, de la beauté de ses troupeaux, tandis qu'à chaque heure il serait menacé de perdre le fruit de ses sueurs par le ravage des eaux, par l'invasion des loups et des ours? C'est l'image de la prospérité passagère de la Pologne entourée de tous côtés de peuplades barbares et de voisins rapaces; ses richesses ne font qu'exciter leur cupidité. Pour qu'une nation puisse jouir en paix du fruit de ses travaux et de la sagesse de ses lois, il faut qu'elle soit environnée par

d'autres nations également libres et heureuses, sinon elle ne cessera d'être en butte aux agressions de ses voisins jaloux.

» Grégoire, si tu savais lire dans les cœurs, tu verrais que ces monarques, qui, durant l jour, feignent d'admirer le règne de Kasimir, pendant la nuit combinent les moyens de diminuer sa puissance et appauvrir ses états, et qu'en lui jurant une paix éternelle ils n'attendent qu'une occasion favorable pour lui déclarer une guerre acharnée.

» Laisse-moi à ma solitude, Grégoire; oublie un ami que tu ne peux consoler, et dont la vue empoisonne tes espérances et renverse tes illusions. Tu peux, tu dois être heureux, car tu aimes et tu es aimé. Mais moi, il ne me reste d'amour que le monde que je voulais régénérer. Laisse-moi porter le deuil, car il est condamné, condamné pour longtemps.

— Tu ne crois donc pas à la durée de tout ceci ?

— Non, je n'y crois pas. Verra qui vivra.

— Tu crains la mort de Kasimir; tu crains qu'un successeur indolent ne brise les efforts d'un prince juste et sage. Eh bien! rassure-toi; la Providence veille sur la Pologne :

Esterka est enceinte; Kasimir ne mourra pas sans héritier.

— Elle est enceinte!

— Dans trois jours on attend sa délivrance.

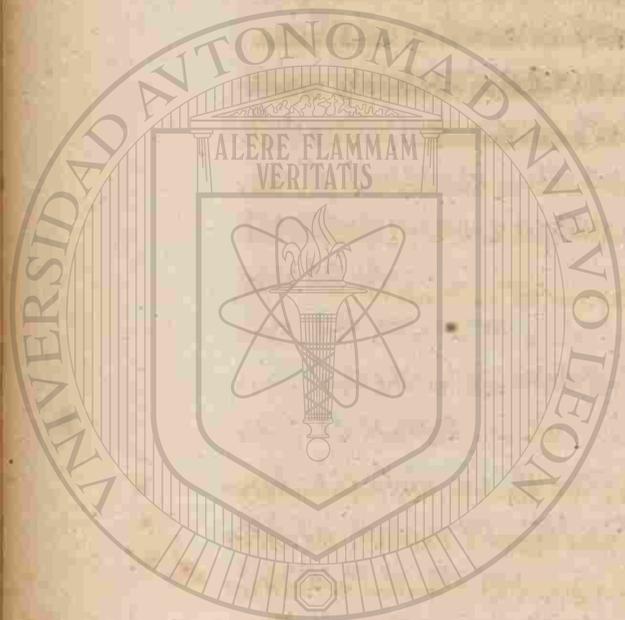
— Trois jours !

— Les médecins ont assuré qu'avant dimanche le roi pourra embrasser son enfant, héritier de la couronne.

— Héritier de la couronne! répéta Ben-Joseph avec un sourire amer. Héritier de la couronne!

Et il ajouta en serrant la main de Grégoire :

— Ami, le dénouement approche. La naissance d'un enfant de Kasimir et d'Esterka décidera qui avait raison de celui qui, en repos, a voulu jouir du trône, ou de celui qui, par la guerre, voulait assurer le bonheur de tous et la paix éternelle.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXXIII.

L'HÉRITIER DE LA COURONNE.

Si au milieu des fêtes et des réjouissances publiques on eût observé Esterka, on aurait découvert des larmes silencieuses débordant sa paupière, des soupirs étouffés trahissant la souffrance de son âme.

La malveillance de toute la cour, qui ne pouvait pardonner à une Juive son élévation, lui suscitait constamment mille chagrins,

mille humiliations dont elle ne pouvait se défendre. Plus d'une fois, sur les murs de sa résidence, ses yeux avaient rencontré des placards portant ces mots : *Résidence d'une Juive, reine de Jérusalem, fille d'un tailleur*. Souvent à un bal, à un festin, une voix avait tout à coup murmuré à son oreille des paroles railleuses ou injurieuses.

Les grandes dames surtout, jalouses à la fois de sa beauté et de son rang, ne négligeaient aucune occasion de lui faire sentir leur haine secrète; c'était par un coup d'œil méprisant, un chuchotement ricainier, un manque d'égard calculé, qu'elles lui faisaient comprendre le dédain intérieur qu'elles n'osaient manifester ouvertement.

Esterka n'avait point de courage contre ces offenses sans cesse répétées; elle avait la petitesse d'en rougir, la faiblesse d'en souffrir; c'était un chagrin constant qui répandait

l'amertume sur tous les moments de sa vie.

Il arriva une fois que dans un bal masqué chez le roi, à minuit, parut une femme à la taille élégante, au pas majestueux; tous les regards se tournent vers elle; l'inconnue, en se dépoignant de son domino, découvre le costume des femmes juives. A cette vue, les rires sardoniques de toute la cour firent comprendre à qui le coup était destiné. Mais Esterka sut vaincre sa douleur et braver l'insulte. Loin de se laisser abattre, elle court dans son boudoir, rejette ses habits et revêt en toute hâte le costume des reines de Jérusalem. Oh! il fallait la voir, le front ceint d'une sorte de bandeau nommé en Pologne *binda*, formant à la fois un casque et une couronne, garni de perles et de diamants, avec un corsage bariolé, richement brodé, le cou entouré d'un collier de saphirs et d'émeraudes; il fallait surtout la voir avec le

jupon et la tunique juifs marquant les formes charmantes de sa taille; lorsqu'elle rentra dans la salle dans ce costume s'harmonisant parfaitement avec le genre de sa beauté, elle produisit une telle impression, que toutes les préventions s'évanouirent pour faire place à un murmure d'admiration. Les chroniqueurs affirment qu'elle était si belle en ce moment, que tous les assistants, en extase, pardonnèrent à Kasimir son amour pour une Juive. Et elle, le sourire sur les lèvres, la colère au front, s'avança en disant : « Vous voyez, messeigneurs, que ce n'est pas la faute du costume, si celle qui le portait n'a pas su vous plaire. »

Telle fut la vengeance qu'elle tira de Rokiczana, qui quitta la salle en toute hâte pour cacher son dépit et sa confusion. L'amante délaissée de Kasimir avait été encouragée à cette méchanceté par les dames

de la cour, autrefois ses ennemies, mais qui aujourd'hui la caressent et la consolent par la haine plus grande qu'elles portent à sa rivale.

Mais Esterka ne sait pas toujours parer leurs traits avec le même courage et la même présence d'esprit. Elle ne peut dissimuler combien elle ressent l'offense des premières dames de la cour, qui s'en sont éloignées depuis qu'une Juive y paraît comme souveraine. Elle souffre visiblement quand les courtisans lui amènent des Juifs qui se disent ses parens ou ses anciens amis. Enfin elle ne put cacher sa peine quand l'empereur Charles dansa avec la princesse Elisabeth, sans lui faire le même honneur. Aussi, parmi les monarques étrangers, elle donne la préférence à Louis, roi de Hongrie; car ce prince adroit, qui a su capter à la fois la bienveillance du roi et des seigneurs, a

montré pour elle une attention particulière, et l'a traitée, en toutes circonstances, avec les égards dus à l'épouse de Kasimir et la reine de Pologne.

Quant au roi, il était heureux; après avoir imposé ses lois à la noblesse et au clergé, il jouissait en paix de la prospérité générale, de l'amour d'un peuple reconnaissant, et se reposait des soins de la couronne auprès d'une femme adorée. Durant plusieurs années, l'espoir d'un héritier avait seulement manqué à sa joie. Aujourd'hui qu'il est au moment de voir réaliser ce vœu, Kasimir n'a plus rien à demander au ciel. Aussi, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de l'heureuse délivrance d'Esterka, lorsqu'on vint lui apprendre qu'il était père, qu'il avait un fils, un héritier de son trône, il ne fut pas maître de sa joie, et embrassa le médecin qui lui apportait cette nouvelle pro-

pice. Malheureux, il ne savait pas que là commençait le coup fatal qui devait miner sa vie et le conduire au tombeau: Joyeux, il appelle ses courtisans, fait distribuer des aumônes, ordonne que dans toutes les églises des actions de grâces soient rendues solennellement à l'Être suprême, et que le son des cloches instruisse les habitants de Krakovie que Dieu a accordé un fils au monarque, un héritier à la couronne de la Pologne.

Kasimir est au comble de la joie. Il espère vivre assez longtemps pour élever son enfant, et laisser un souverain capable de continuer son œuvre. Il restait près du lit d'Esterka, s'abandonnant à ces douces pensées, tantôt considérant la mère, tantôt l'enfant, désirant le caresser et n'osant pas toucher à un petit être si fragile. Des heures se passèrent ainsi, et le son des cloches ne se faisait pas enten-

dre, et aucun bruit du dehors n'accusait les réjouissances du peuple.

Le roi se lève, appelle ses courtisans, et demande s'ils ont rempli ses ordres. — Personne ne répond. Enfin Jacques de Melchтин s'avance triste, pâle, abattu. — Eh bien! répète Kasimir, a-t-on ordonné aux prêtres de faire des prières?

— Oui, sire.

— Et pourquoi le bruit des cloches n'a-t-il pas encore appris aux habitants de Krakovie que je suis père, et que la Pologne possède un prince héréditaire?

Jacques de Melchтин hésitait à répondre. Le roi ajouta d'un ton sévère : Parlez, parlez.

— Sire!

— Eh bien?

— Les prêtres ont répondu que les cloches des églises chrétiennes ne sont pas des-

tinées à célébrer la naissance du fils d'une Juive.

— Que dis-tu?

— La vérité, sire.

— Quoi! dans toute ma capitale il ne s'est pas trouvé un prêtre assez fidèle, assez éclairé, assez reconnaissant, assez prudent, pour savoir que cet enfant est mon fils, mon sang, ma vie, et que je le saurai faire respecter l'épée à la main.

— Pas un seul.

— Et l'évêque de Krakovie?

— Il attend votre audience, sire, avec les chefs de l'église, et les premiers sénateurs de votre royaume.

— Que me veulent-ils? demande Kasimir furieux.

— Ils veulent vous expliquer, sire, pourquoi ils ont désobéi aux ordres du monarque.

— Eh bien, messeigneurs, dit le roi en apercevant l'évêque de Krakovie, le dernier de vos serfs, s'il a le bonheur d'être père, a droit de se réjouir, d'invoquer l'assistance de l'église. C'est moi seul, votre roi qui en suis exclu, comme je vois; c'est à moi seul que le clergé refuse ses bénédictions; c'est pour moi seul que les réjouissances se changent en deuil.

— Sire, répliqua le vieillard, si nous avons désobéi à vos ordres, c'est au monarque et non pas au père. Vous nous avez toujours vus dévoués à la dynastie des Piast, qui respectait nos droits et faisait respecter les siens. Vous nous avez toujours vus nous associer à ce que vous avez voulu pour le bien du pays et la gloire de votre règne. De même, nous ne manquerons pas à nos devoirs vis-à-vis du prince que vous désignerez pour régner après vous; nous sommes prêts

à courber nos fronts....., mais devant un enfant légitime et catholique.

— Eh! quoi! mon fils n'est-il pas légitime?

— Non, Sire, si vous êtes chrétien; l'église n'a pas béni les liens qui vous unissent à sa mère; elle ne pouvait sanctionner l'union d'un prince catholique avec une Israélite.

— C'est votre ferme résolution, n'est-ce pas?

— Oui, sire, et nous serons plutôt martyrs de notre croyance que de reconnaître un prince que repousse notre foi.

La députation se retira, et pas un prêtre ne se déclara pour Kasimir, pas un noble ne prit son parti. Pour la première fois il se vit délaissé par ses courtisans et même par ses amis. Il restait seul auprès de sa femme et de son enfant, contemplant avec déses-

poir ce fils tant désiré auquel l'intolérance refusait le titre de légitime.

Le seul agent du roi de Hongrie, aussi perfide et aussi rusé que son maître, partageait sa douleur en apparence, et lui insinuait d'assurer la couronne à un prince fort, tolérant, humain, qui saurait continuer son œuvre. Kasimir l'écoutait sans répondre. Involontairement, il se rappelait la dernière audience de Ben-Joseph, et jetait un coup d'œil sur le sabre de Boleslas le brave.

CHAPITRE XXXIV.

DÉNOUEMENT.

Quelques mois après cette scène si douloureuse pour Kasimir, les habitants de Krakovie, les larmes aux yeux, la douleur dans l'âme, se dirigeaient en foule vers le château pour s'instruire de l'état de la santé du roi. Kasimir, frappé dans ce qu'il avait de plus cher, plein de craintes pour l'avenir de sa famille et de son pays, était tombé ma-

poir ce fils tant désiré auquel l'intolérance refusait le titre de légitime.

Le seul agent du roi de Hongrie, aussi perfide et aussi rusé que son maître, partageait sa douleur en apparence, et lui insinuait d'assurer la couronne à un prince fort, tolérant, humain, qui saurait continuer son œuvre. Kasimir l'écoutait sans répondre. Involontairement, il se rappelait la dernière audience de Ben-Joseph, et jetait un coup d'œil sur le sabre de Boleslas le brave.

CHAPITRE XXXIV.

DÉNOUMENT.

Quelques mois après cette scène si douloureuse pour Kasimir, les habitants de Krakovie, les larmes aux yeux, la douleur dans l'âme, se dirigeaient en foule vers le château pour s'instruire de l'état de la santé du roi. Kasimir, frappé dans ce qu'il avait de plus cher, plein de craintes pour l'avenir de sa famille et de son pays, était tombé ma-

lade ; une chute de cheval aggrava le mal ; les médecins, qui ne devinèrent pas la cause morale, ne surent point trouver le remède.

La fièvre augmentait, le roi sentait ses forces l'abandonner, le danger devint extrême. Le peuple était plein de douleur, comme si chacun parmi lui allait perdre un père. Mais tandis que bourgeois et paysans pleuraient, entouraient sa demeure, et faisaient des vœux pour sa guérison, les seigneurs arrivaient de leurs châteaux, gais et joyeux, se réunissant avec les prêtres autour du noncé du pape et du ministre du roi de Hongrie. Le peuple reconnaissant se groupait autour du monarque mourant, les intrigants et les ambitieux autour de celui qui devait lui succéder.

A chaque moment, des exprés venaient manifester à Kasimir l'intérêt et l'attachement du roi de Hongrie, et retournaient

apprendre aux nobles et aux prêtres impatients que le roi vivait encore, mais que son dernier moment approchait ; et l'espoir brillait dans leurs yeux, car auprès du lit de Kasimir veillait un moine qui avait su gagner sa confiance.

Esterka ne laissait pas un moment le chevet de son royal époux ; depuis huit jours elle ne s'est pas couchée, n'a pas quitté la chambre du malade ; c'est elle-même qui prépare les médicaments, et les offre à Kasimir qui ne veut être servi que par sa femme. Il est vrai que la destinée de cette dernière est attachée aux jours du roi ; ainsi que celle de son enfant ; mais ce motif n'entraîne pour rien dans les soins d'Esterka : l'amour seul les lui inspirait.

Cependant une amélioration sensible se manifesta tout à coup dans l'état de Kasimir ; il regagna sa présence d'esprit et l'usage de

la parole; son premier regard fut pour sa femme, son premier mot en la voyant pâle et défaite, pour la conjurer d'aller prendre l'air, et faire une courte promenade au bord de la Vistule. Le prêtre joint ses instances à celles de Kasimir, et lui fait un devoir de goûter quelque repos, afin d'être ensuite plus utile à son époux. Esterka résistait, mais enfin elle céda à la prière de Kasimir et à l'insistance du moine qui lui promettait de la remplacer auprès du roi, pendant sa courte absence.

La femme de Kasimir, entourée de quelques personnes de sa suite, quitte le château, et se dirige vers les collines qui bordent la rivière, offrant mille aspects charmants. Mais elle ne regarde pas le paysage qui se déroule à ses yeux, n'entend point le murmure des flots, n'aperçoit pas les ruines des Carpathes. De tristes pensées l'obsèdent,

un noir pressentiment oppresse son âme. Elle quitte la rivière pour retourner en toute hâte au château.

Sur son passage se présente un homme courbé, à la barbe blanche, à la figure desséchée, au corps épuisé. Il s'arrête en lui demandant l'aumône pour des pauvres, pour des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins. « Je suis Israélite, dit-il, et c'est pour des Israélites que je vous implore. » Esterka, craignant de perdre du temps, voulait passer outre. Mais, si elle redoublait de vitesse, l'inconnu faisait de même, et la poursuivait en lui demandant toujours secours pour des malheureux Juifs. Enfin, impatientée, Esterka donna ordre de la débarrasser de cet importun.

— Où vous pressez-vous donc tant, madame, dit l'inconnu d'un ton plus élevé qui fit tressaillir la femme de Kasimir, où vous

pressez-vous donc tant que sur votre passage vous écrasez les malheureux qui vous demandent l'aumône ?

Il sembla à Esterka reconnaître cette voix, bien qu'elle ne se rappelât pas les traits de celui qui lui parlait.

— Je me hâte de retourner au palais.

— Au palais du roi ?

— Du roi mon époux.

— Trop tard, *femme heureuse*, s'écrie Ben-Joseph, Kasimir est mort ; la noblesse proclame en ce moment Louis, roi de Hongrie, qui lui succède.

A ces paroles, l'infortunée tremble de tous ses membres, et court comme une folle pour s'assurer par elle-même de la vérité de ce qu'elle entend. Elle traverse les rues avec la rapidité de l'éclair, elle pénètre dans la cour du château, à travers une foule éperdue dont les gémissements lui confir-

ment que son époux n'existe plus. Du moins, elle veut le revoir une dernière fois, se jeter sur son corps, l'étreindre dans ses bras. Elle se précipite vers la grande porte et veut s'élancer sur l'escalier, lorsqu'une femme d'une maigreur effrayante, semblable au spectre de la mort, s'approche et s'écrie :

— Arrière, Juive ! c'est ici le palais du roi orthodoxe, de Louis, roi de Hongrie et de Pologne ; cette sainte résidence ne sera plus souillée par la présence d'une infidèle. » Et la garde des nobles polonais et des seigneurs hongrois, barra le passage du château à celle qui, une heure auparavant, y commandait encore.

— Mon fils, mon enfant ! rendez-moi mon fils, je vous rends votre couronne, criait la mère infortunée.

— Les prétendants n'ont point de mère, répondit Ben-Joseph qui ne la quittait pas.

Les jours de ton enfant sont comptés, tu ne le verras plus.

— Ben Joseph, c'est toi, dit Esterka, en se jetant dans ses bras, pitié! grâce!

— Pitié! grâce pour toi! as-tu eu pitié de ton père? as-tu eu souvenir de ton peuple? Viens, viens avec moi, et écoute.

Et il l'entraîna pour lui faire entendre la première proclamation du nouveau roi.

« Nous Louis, roi de Hongrie et de Pologne, par la grâce de Dieu, faisons savoir à tous en général et à chacun en particulier :

» Tous les privilèges accordés par le feu roi Kasimir aux serfs et aux Juifs sont à jamais abolis. Les infidèles doivent accep-

» ter la religion catholique romaine, tous sans exception. Dans le cas contraire, ils doivent quitter la capitale, leurs biens seront confisqués, et afin que l'on puisse

» reconnaître à première vue les ennemis de la religion, ils porteront à l'avenir sur le dos un morceau de toile jaune.»

— Viens à présent, viens! et Ben-Joseph traîna Esterka dans la ville, où elle vit de toutes parts la noblesse le sabre à la main, et les prêtres en procession, avec le crucifix en tête, chassant les Juifs de Krakovie avec leurs femmes et leurs enfants, et les rejetant dans des endroits malsains et inhabités.

— Fille de Ben-Himmel, épouse de Kasimir, n'est-ce pas que les Juifs sont heureux! Pleure et arrache tes cheveux, femme infortunée, car tout ce mal est ton œuvre, et durera cinq siècles encore.

La punition fut terrible pour celle qui avait oublié sa race, et qui avait rougi de son père. Elle ne revit jamais son enfant; les nobles la montraient au doigt avec insulte et

dérision ; les siens ne voulurent pas la recevoir. On la trouva morte sur la tombe de son père. Les chroniqueurs polonais, tous nobles ou prêtres, ne nous ont rien laissé sur Ben-Joseph.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. XX. Le Tribunal.	1
CHAP. XXI. L'Amitié.	63
CHAP. XXII. Le Banquet juif.	77
CHAP. XXIII. Mascarade.	103
CHAP. XXIV. Chtàiment.	137
CHAP. XXV. La Sentinelle.	135
CHAP. XXVI. La Poste juive.	169
CHAP. XXVII. Armée des serfs.	187
CHAP. XXVIII. L'Entrevue.	211
CHAP. XXIX. Mauvais présages.	229
CHAP. XXX. La Chaîne du castellan.	241
CHAP. XXXI. Vœu des Israélites.	252
CHAP. XXXII. Le Solitaire.	271
CHAP. XXXIII. L'Héritier de la couronne.	297
CHAP. XXXIV. Le Dénoûment.	309

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



dérision ; les siens ne voulurent pas la recevoir. On la trouva morte sur la tombe de son père. Les chroniqueurs polonais, tous nobles ou prêtres, ne nous ont rien laissé sur Ben-Joseph.

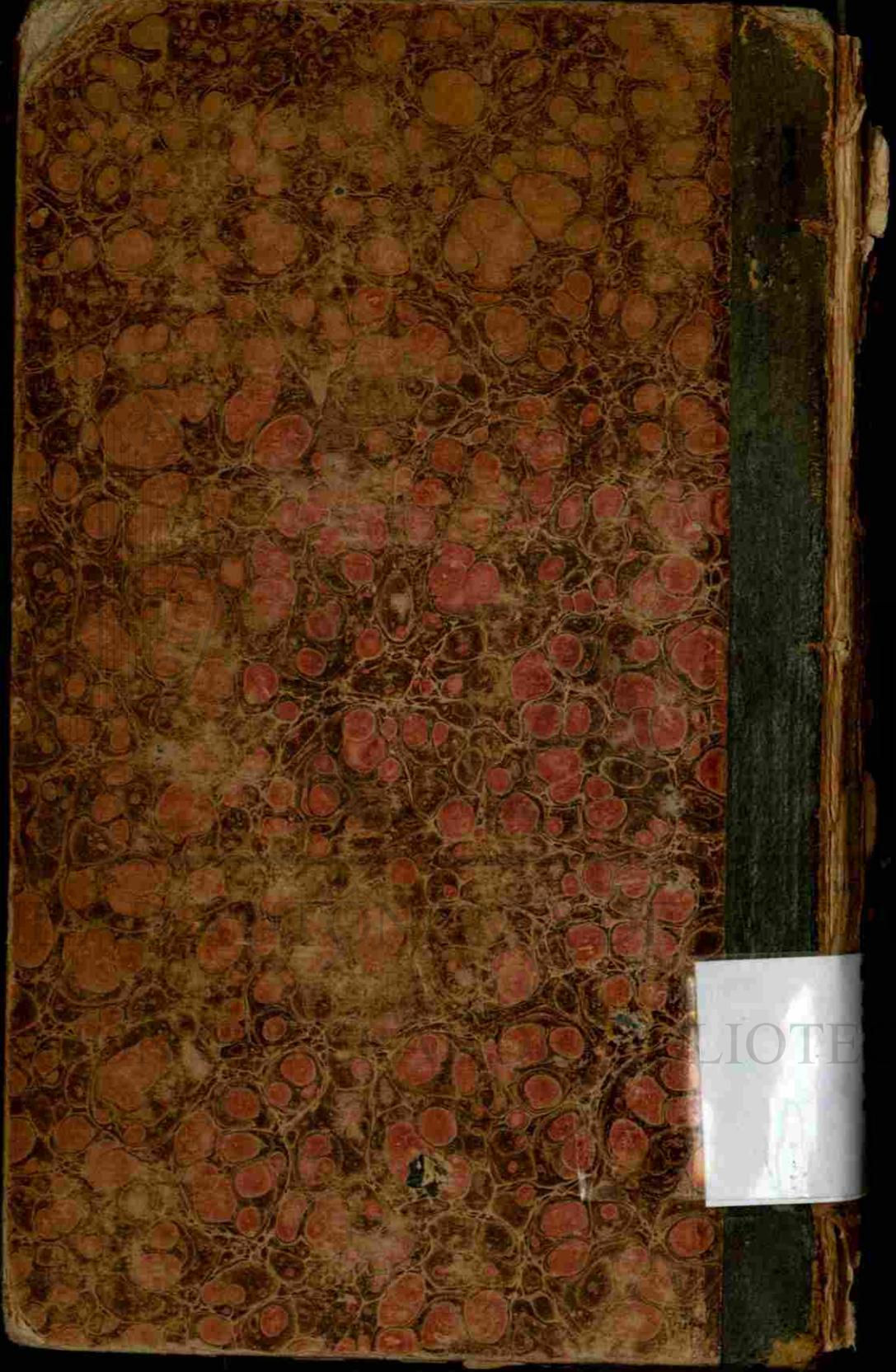
FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. XX. Le Tribunal.	1
CHAP. XXI. L'Amitié.	63
CHAP. XXII. Le Banquet juif.	77
CHAP. XXIII. Mascarade.	103
CHAP. XXIV. Chtàiment.	137
CHAP. XXV. La Sentinelle.	135
CHAP. XXVI. La Poste juive.	169
CHAP. XXVII. Armée des serfs.	187
CHAP. XXVIII. L'Entrevue.	211
CHAP. XXIX. Mauvais présages.	229
CHAP. XXX. La Chaîne du castellan.	241
CHAP. XXXI. Vœu des Israélites.	252
CHAP. XXXII. Le Solitaire.	271
CHAP. XXXIII. L'Héritier de la couronne.	297
CHAP. XXXIV. Le Dénoûment.	309

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LIOTE